

**LE COLLEGE
CHARLES DE FOUCAULD
DE SES ORIGINES
A NOS JOURS**

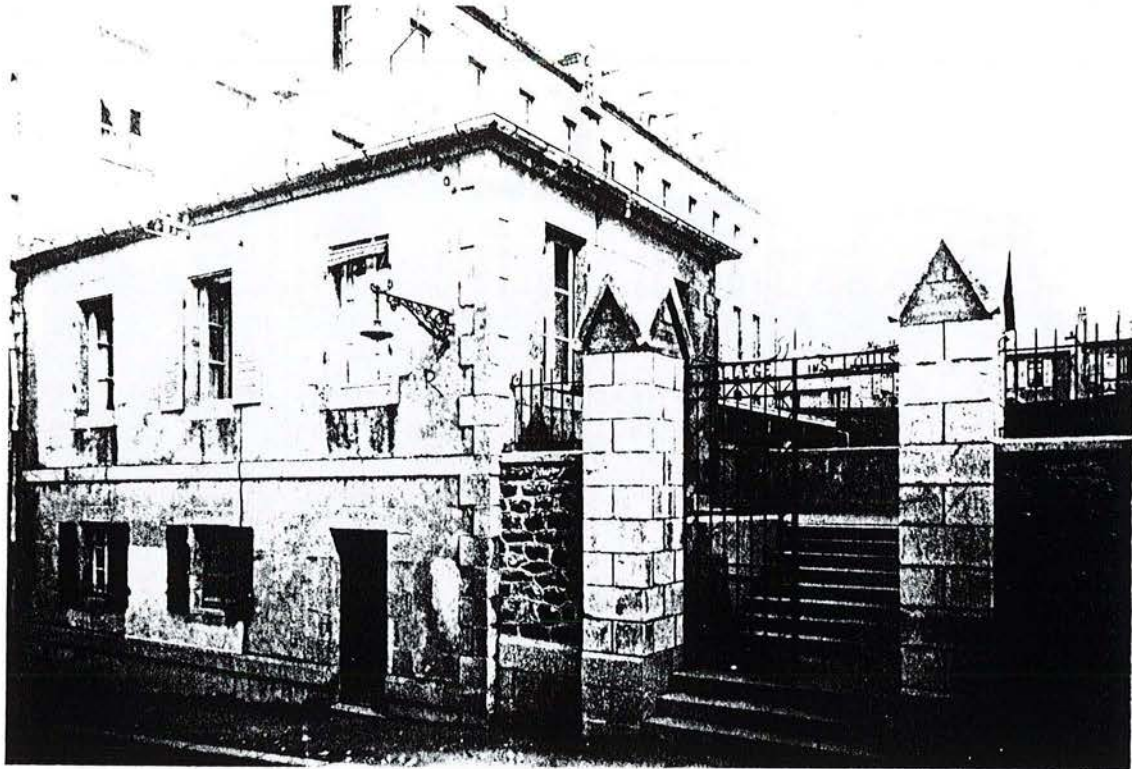
**1 SIECLE D'HISTOIRE
ET DE
PHOTOGRAPHIES**

SOMMAIRE

Introduction	P 3
Le collège Notre Dame de Bon Secours	P 6
Historique	P 7
Les Jésuites vont et viennent	P 12
Le Révérend Père Robert Ricard, Recteur de Notre Dame de Bon Secours	P 18
Poème : Le Bois D'amour	P 23
Le cours de la Marine à Bon Secours	P 24
Quelques souvenirs de Notre Dame de Bon Secours par R. de SAGAZAN	P 29
Le règlement de Notre Dame de Bon Secours	P 52
Le collège Saint Louis	P 56
Historique	P 57
Augustin Guillermit : Supérieur de Saint Louis de 1923 à 1950	P 66
1953 : FUSION DES 2 COLLEGES	P 71
Bon Secours + Saint Louis = Charles de Foucauld	
Lettre aux parents de Mr FEUTREN	P 75
Article de presse de l'inauguration	P 77
Le collège Saint Martin	
1987 : Ouverture d'une section spécialisée à Saint Martin	P 78
Articles de presse divers	
L'école privée Saint Martin	P 86
Le Missionnaire Charles de Foucauld	P 88
Bibliographie	P 96

Le collège Charles de Foucauld

Pour la plupart des élèves, le collège Charles-de-Foucauld, situé dans un quartier de Brest encore récent, ne date que des années d'après-guerre. Cela est vrai en partie si l'on considère que l'ouverture de l'établissement a été faite à l'automne 1953 et que l'inauguration officielle a eu lieu au printemps 1954. Mais le collège a, en réalité, des origines plus anciennes et plonge ses racines dans le siècle dernier.

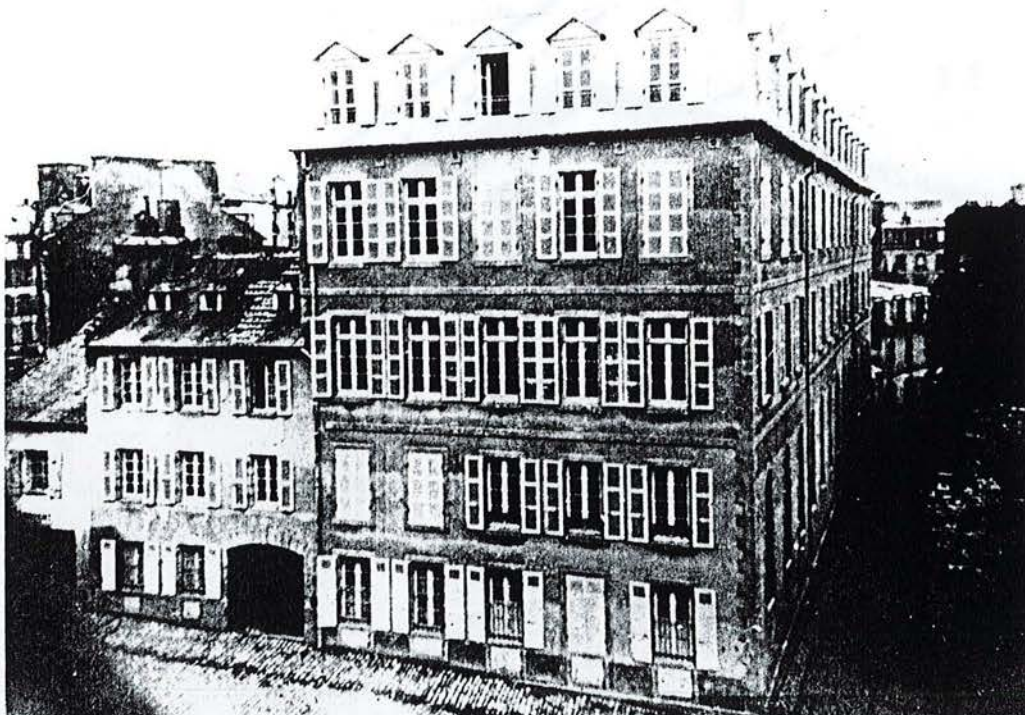


L'entrée du Collège Saint Louis rue de L'HARTELOIRE

Au commencement étaient deux écoles dont les « vieux Brestois » connaissaient encore bien les noms : l'école Saint-Louis et l'école Notre-Dame-de-Bon-Secours. Le premier se trouvait dans la rue Lannouron, à l'emplacement actuel de la gendarmerie nationale. Ecole primaire tout d'abord, puis professionnelle, elle était tenue par les frères ; le clergé diocésain prit la relève au moment où la III^{ème} République s'en prenait aux congrégations religieuses. L'établissement prospéra et s'agrandit sous la direction de M. l'abbé JEZEQUEL, puis surtout de M. le chanoine GUILLERMIT. Plusieurs Brestois apprirent leur métier sur les machines de l'école professionnelle ; d'autres y menèrent à bonne fin leurs études secondaires jusqu'au baccalauréat. La guerre et le danger des bombardements interrompirent ces activités florissantes à Brest et celles-ci durent aller trouver refuge dans une région plus calme à Scaër : les anciens de Saint-Louis se souviennent très bien de cet exil parfois pittoresque.

A la fin de la guerre, le collège Saint-Louis rouvrit à Brest... comme il put, car les bâtiments avaient subi des dégâts appréciables ; il fallut se contenter de baraques qui n'étaient ni esthétiques ni confortables, jusqu'au jour où fut effectuée la fusion entre les deux collèges Brestois, Saint-Louis et Notre-Dame-de-Bon-Secours.

Ce dernier est plus ancien : c'est en 1873 que les Pères Jésuites ouvrirent, dans la rue Colbert, un collège secondaire qui prit de l'extension plus en hauteur qu'en étendue, car les limites en étaient assez étroites. Là enseignèrent avant la guerre Pères Jésuites et prêtres diocésains dans une fraternelle collaboration. Le supérieur (on l'appelait le recteur) était un jésuite, le directeur un prêtre diocésain. Plusieurs prêtres de renom y professèrent, mais il convient de citer particulièrement le R.P. RICARD, qui fut recteur du collège et que son dévouement poussa à rester à Brest jusqu'au bout ; il trouva la mort, en septembre 1944, dans l'abri Sadi-Carnot.



L'entrée du Collège Notre Dame de Bon-Secours rue COLBERT.

Les bombardements de la guerre détruisirent le collège de fond en comble et, à la libération, relevant le défi, la direction de l'établissement rouvrit l'école sur les ruines des bâtiments des Petites Soeurs des Pauvres, le long de la rue Conseil. Ici aussi le confort était inconnu ; tout était de plain-pied, car tout n'était que baraques, et ce n'est que peu à peu que l'on put aménager ce qui restait d'anciens bâtiments.

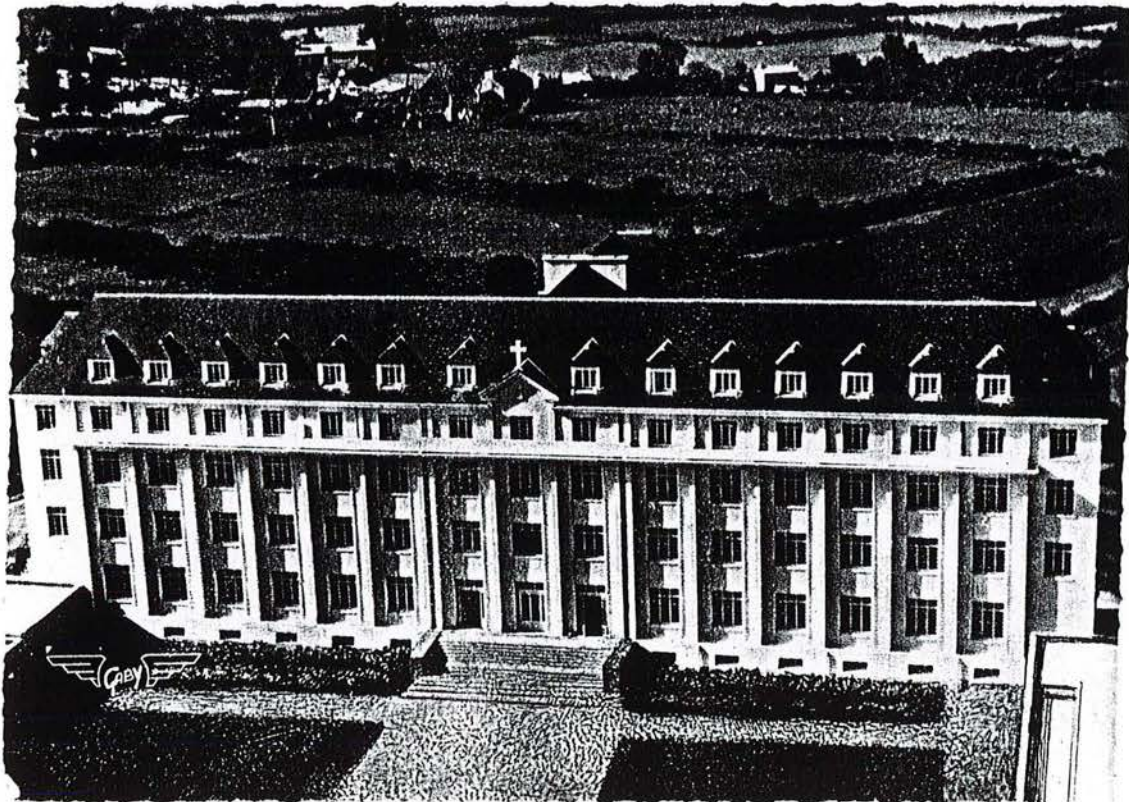
Le collège reprit donc ses activités, mais, en 1949, le provincial des jésuites, inquiet du recrutement de la Compagnie, décida de retirer les Pères du collèges. Celui-ci dut poursuivre son oeuvre éducative avec un renfort de prêtres diocésains. L'évêque de Quimper voulut alors préparer les esprits à une fusion des deux établissements, tandis que se construisaient, route de Quimper, des bâtiments plus solides et plus durables. On y fit son entrée en 1953 (1), l'emplacement des baraques de Saint-Louis devant être pris par la gendarmerie, mais on maintint un externat, rue Conseil, de la onzième à la première, puis à partir de 1957, de la onzième à la troisième. L'école primaire monta ensuite dans la rue de Valmy avant d'être accueillie dans l'enceinte actuelle de Charles-de-Foucauld.

Pour ceux qui aiment les formules condensées, on pourrait donc écrire en résumant cet historique :

Saint- Louis + Notre-Dame de Bon Secours = Charles de Foucauld.



Notre Dame de Bon-Secours dans les baraques de la rue CONSEIL.



Le Collège Charles de Foucauld route de Quimper.

LE COLLEGE NOTRE DAME

DE BON SECOURS

1872-1953

I - NOTRE DAME DE BON SECOURS

Le Collège ND de Bon Secours, fondé par la Compagnie de Jésus, ouvrit ses portes le 2 Octobre 1872.

L'idée d'ouvrir un établissement de ce type trottait dans les esprits depuis 1855, date du retour à Brest des Jésuites, mais ne put avoir d'effet immédiat, le Conseil des Ministres ayant décidé en 1859 de s'opposer à toutes créations d'écoles dirigée par des religieux. Il fallut attendre la fin du Second Empire pour la réalisation de cette oeuvre souhaitée par la population brestoise. Dès Janvier 1872, le Père HUBIN, premier recteur du collège, fit l'acquisition de trois maisons situées au 5, au 7 et au 11 de la rue d'Aiguillon, contiguës à la résidence des Jésuites située au n° 13 de la même rue et achetée en 1856.

80 élèves constituaient l'effectif de l'école lors de la première rentrée, le 2 Octobre 1872. Répartis en quatre places allant du cours élémentaire à la quatrième, ils étaient tous externes ou demi-pensionnaires.

En 1873 le cours préparatoire à l'Ecole Navale, comprenant une cinquantaine d'élèves était transféré de Paris à Brest et répartis en deux cours de 1ère et 2ème année. Il fallut agrandir le collège, ce qui se fit par l'achat de nouvelles maisons. On notera avec satisfaction qu'en 1875, 18 élèves sur les 85 que comptait alors l'Ecole Navale étaient des anciens de Bon Secours. Le Collège avait prit sa vitesse de croisière malgré des problèmes financiers parfois très difficiles à résoudre.

En 1878, une fanfare vit le jour au collège, sous le contrôle du Père de JONG, musicien émérite en même temps que professeur d'allemand M. NEROT, sous-chef de la musique de l'Infanterie de Marine, avait bien voulu assumer la direction des répétitions. 21 élèves composaient cet ensemble qui comprenait divers instruments. Malheureusement, son existence fut éphémère, l'année suivante il n'y avait plus de fanfares...

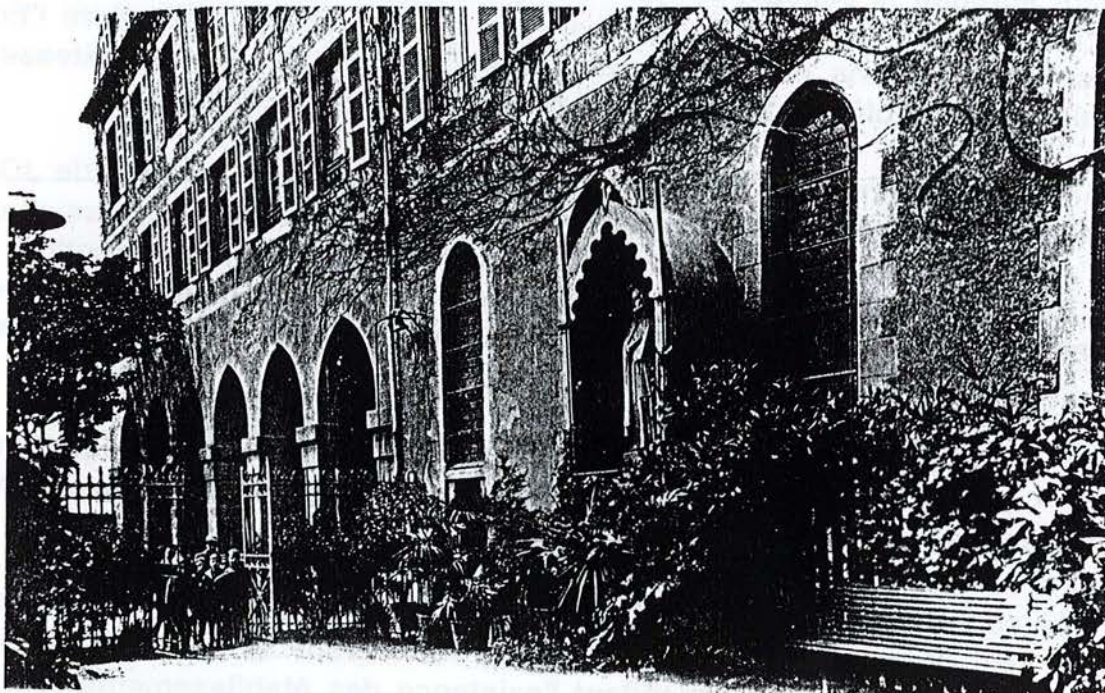
De 1875 à 1880, de nombreuses pièces de théâtre furent représentées dans la grande salle : les Fourberies de Scapin, les Plaideurs, l'Homme de la Forêt, la Vendetta, la torche de penmarc'h, etc...

L'arrivée au pouvoir, en 1879, de Jules Ferry fit craindre le pire pour l'avenir de l'école libre. Les décrets du 29 Mars 1880 prononcèrent la dissolution de la Compagnie de Jésus, autorisant cependant l'existence des établissements jusqu'au 31 Juillet. Les Pères Jésuites quittèrent les bâtiments du Collège pour aller habiter en ville. Aussi lorsque le Commissaire Central se présenta 1er Septembre à l'école il fut reçu par M. PENER, ancien Principal de l'Université, vénérable septuagénaire, qui avait accepté de prendre la direction de Bon Secours. Les formalités nécessaires accomplies, il put assurer la rentrée scolaire le 7 Octobre. De son côté, l'Evêque de Quimper avait nommé quelques prêtres du diocèse aux fonctions de professeurs ou de surveillants ; des professeurs laïques complétèrent l'effectif.

L'année suivante, M. Pener n'obtint pas l'autorisation d'ouvrir l'école qui appartenait toujours aux Jésuites. Ceux-ci en firent don à l'Evêché, mais l'Evêque était dans l'impossibilité d'assumer la responsabilité des dettes il fallut fermer la maison. La section « Marine » émigra à Jersey avec le Père du REAU, où elle resta jusqu' en 1900.

La Municipalité, prétextant que les bâtiments sont frappés d'alignement, les achète à vil prix, trompant ainsi la bonne foi des Pères. Quelques jours après la signature des actes de vente, le lycée d'Etat s'y installait !

Ce ne fut certes pas de bon coeur que les familles Brestoises acceptèrent la disparition du Collège et c'est à leur demande que cinq Pères Jésuites continuèrent malgré tout d'assurer à 26 élèves les bienfaits de leur enseignement. En 1888, les élèves au nombres d'une soixantaine, furent installés au 7 de la rue Voltaire. Devant les nouvelles difficultés financières qu'entraînait cette situation, l'Evêque de Quimper mit en place une administration laïque et installa en 1896 le collège au 24 de la rue Colbert. En 1897, l'effectif remontait à 147 élèves pour atteindre 215 en 1900. En 1907, les Pères Jésuites, victimes du fameux décret ministériel touchant les écoles chrétiennes, furent remplacés par des prêtres diocésains jusqu'à leur retour à Brest qui eut lieu en 1923.



Le Collège Notre Dame de Bon-Secours rue COLBERT.

Une Association baptisée « Étoile Sportive N.D. de Bon Secours » vit le jour en 1904. On y pratique tout d'abord le football et ce fut l'Abbé TRAON, le responsable, qui acheta les premiers ballons. Les premières années, les matches se déroulèrent sur divers terrains brestois, jusqu'à ce qu'enfin, l'Abbé PENCREAC'H, Supérieur, fasse l'acquisition d'un terrain.

Bon-Secours devait, au cours de la grande guerre 14-18 payer un lourd tribut. Professeurs et anciens élèves furent mobilisés et nombre d'entre eux ne revinrent pas. La vie scolaire reprit petit à petit après le choc de cette guerre sanglante. Un groupe d'A.C.J.F. (Action Catholique de la Jeunesse de France) est créé à Bon Secours ; il prend le nom de «CHARLES de FOUCAULD» et connaîtra en même temps qu'un vif succès, une très grande activité, participant notamment au grand meeting catholique du 28 Février 1926 à Landerneau.

En 1927 une Ligue Aéronautique est fondée à Bon-Secours par un élève de Première, mordu d'aviation et qui fut, un peu plus tard, le Président-Fondateur de l'Aéroclub du Finistère. Un rayonnement important de la bibliothèque fut réservé à de nombreux ouvrages traitant de l'aviation.

Ce sont également deux élèves de Bon-Secours qui lancèrent à Brest, en 1928, la première troupe de scouts de France. Dix ans plus tard, le collège comptait 64 scouts ou louveteaux.

Une nouvelle fois la guerre devait venir en 1939 bouleverser l'élan de Bon-Secours. Une fois encore des professeurs et des anciens élèves furent mobilisés ; les noms des premiers morts furent connus dès Septembre 1940 : le Sergent aviateur Jean TERREL, le médecin de Marine Marc BRUNET, le Capitaine François de BOISANGER ; nombreux furent hélas ceux qui vinrent par la suite allonger cette triste liste.

A la rentrée 1939, les professeurs mobilisés furent remplacés et l'on vit, événement inhabituel, des demoiselles venir faire leurs premières armes en qualité d'enseignantes à Bon-Secours.

Le collège dut fermer ses portes à la rentrée des vacances de Pâques 1941 car les bombardements anglo-américains devenaient trop fréquents sur Brest. Les pensionnaires avaient été renvoyés chez eux dès le 4 Février. Le 2 Février 1943, comme toutes les écoles de Brest, Bon-Secours fut à nouveau fermé. Dès le 29 Janvier, le Supérieur avait adressé une circulaire à toutes les familles pour les inviter à trouver une école de repli en dehors de Brest. De nombreux élèves trouvèrent refuge à Vannes.

Les premières bombes tombèrent sur le collège en Mai 1941. L'une d'elles, tombée dans la nuit du 4 au 5 Mai, n'explosa pas et dès le lendemain, des artificiers allemands accompagnés de prisonniers nord-africains vinrent la désamorcer. Une autre bombe avait pulvérisé les classes de 9^{ème}, la maison comportant, infirmerie et lingerie, toujours côté rue Colbert, était détruite.

A la fin du siège de Brest, les divers bâtiments assez disparates qui longeaient la rue Colbert sont à terre : sacristie, tribune du public, porterie, bureau du Père RICARD, parloirs. La chapelle avec les étages qui la dominent est anéantie. Le bâtiment neuf du centre, dénommé pavillon RICARD, est amputé de ses deux ailerons. La partie centrale seule subsiste, d'ailleurs crevée en larges baies par des obus.

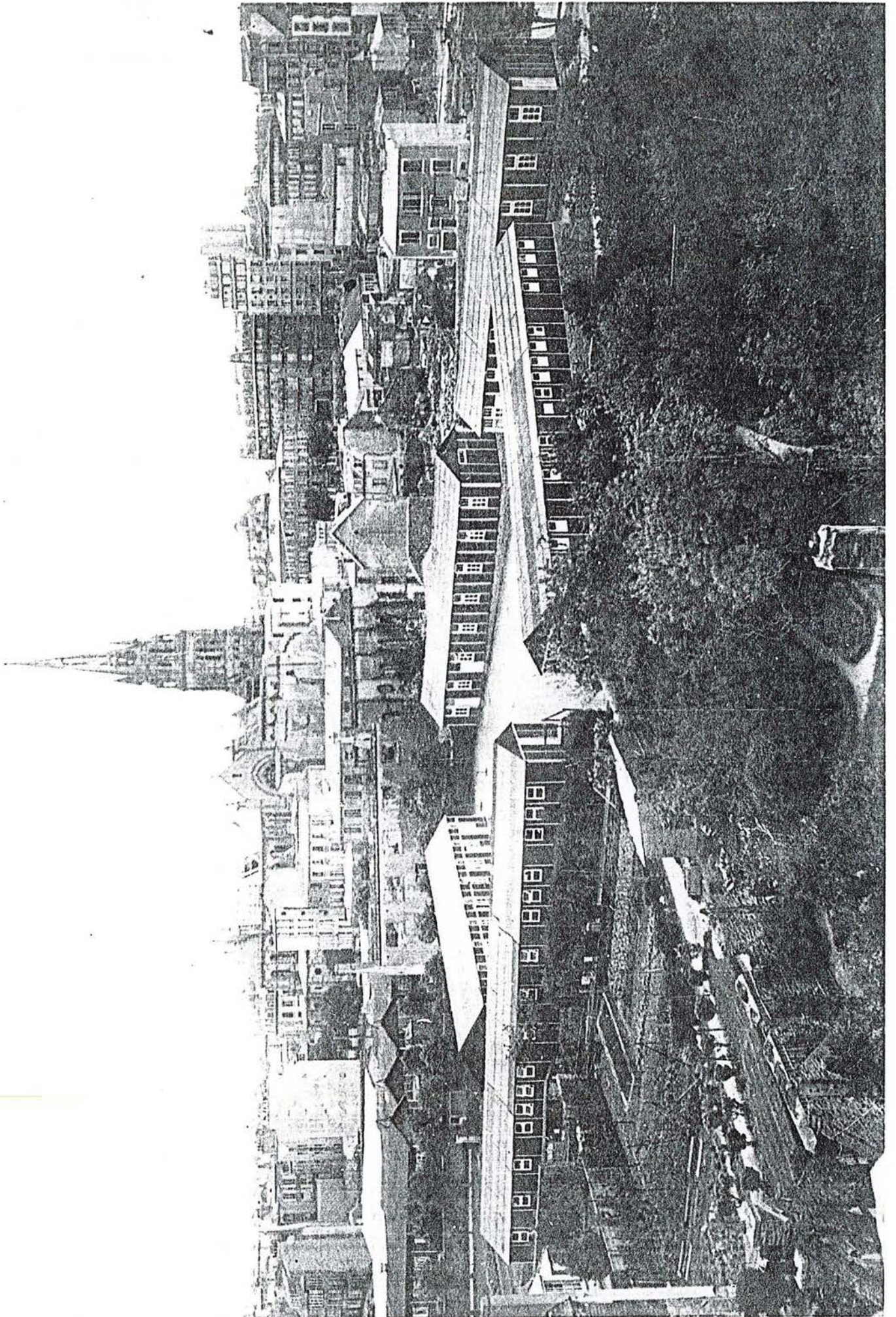
Lorsque la libération de Brest fut accomplie, il fallut faire les comptes. Le collège était détruit, son éminent Supérieur, le R. P. RICARD avait trouvé la mort dans

la nuit du 8 au 9 Septembre 1944, en même temps que des centaines d'autres brestois, dans le drame de l'abri Sadi-Carnot. Mais l'édifice spirituel ne peut disparaître ; le plus tôt possible après la libération, le dernier Père Préfet de 1941 est envoyé pour explorer les possibilités de reprise immédiate. Il ne pouvait dans un premier temps être question de Brest. M. le Curé de Landerneau clôt rapidement l'affaire en offrant les locaux de son patronage des filles. C'est ainsi que le 8 Novembre 1944 se célèbre la messe habituelle du Saint Esprit et que s'ouvre un nouveau petit collège de 30 élèves avec les coutumes et traditions de l'ancien. Quatre classes seulement sont ouvertes : la 3ème avec le P. LIRON, la 4ème confiée au P. RIME, la 5ème à M. l'abbé SALAUN et la 6ème à M. l'abbé KERLEGUER. Le Père de PENFENTENYO M. l'abbé BROCHEN s'occupent de la direction spirituelle, le Père Préfet, le P. BOURE, d'un peu tout le reste.

Ce n'est qu'en 1945 que le collège revenait à Brest et s'installait en baraques sur le terrain des Petites Soeurs des Pauvres, rue Conseil.



Les ruines du Collège Notre Dame de Bon-Secours.



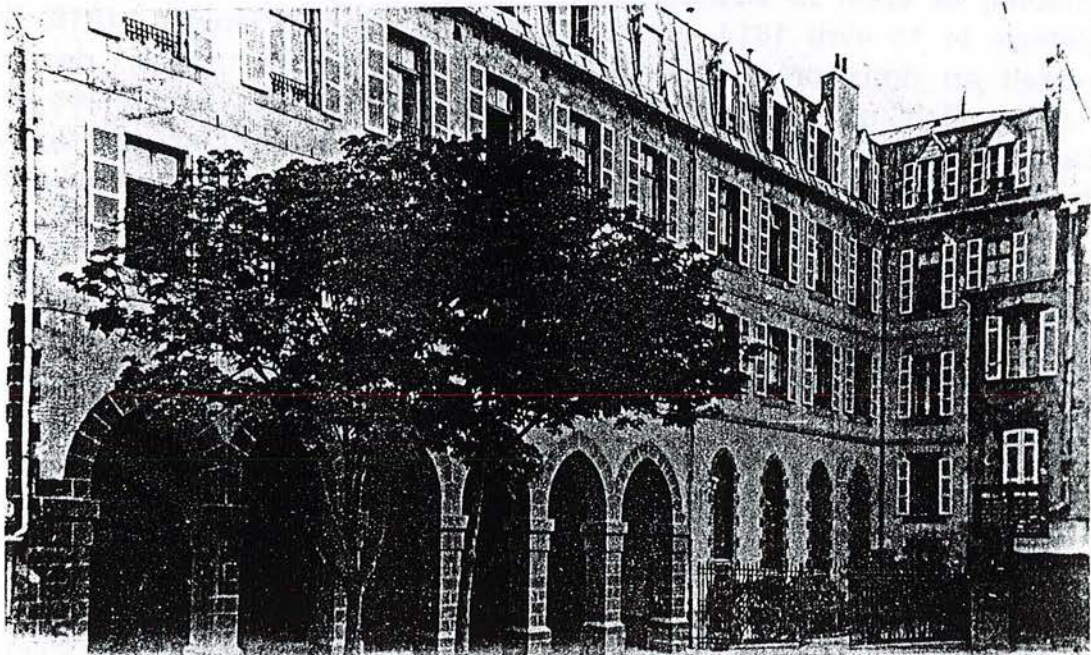
BON SECOURS

LES JESUITES VONT ET VIENNENT

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, en 1954, la fusion des collèges Bon secours et Saint-Louis (1) donnait naissance à l'Institution Charles de Foucauld, aujourd'hui l'un des plus gros établissements privés de Bretagne.

Le collège Notre Dame de bon secours est un établissement de la Société de Jésus fondé en 1872 dans des locaux situés rue d'Aiguillon. Sous la présidence de Thiers et de Mac Mahon, les choses se passent bien, mais, lorsque, selon l'expression consacrée, la République devient républicaine, les choses se gâtent : le 29 mars 1880, le gouvernement Freycinet prend un décret prescrivant la dissolution de l'ordre et la proscription des jésuites. L'expulsion est menée entre le 29 juin et le 3 juillet, et, lorsqu'il se présente le 1er septembre, le commissaire de police, reçu par le père Périer, le nouveau directeur, ne peut que constater qu'il ne reste plus un seul membre de la Compagnie dans la place et il en dresse procès-verbal. Peu de temps après, la ville prend les bâtiments pour y installer le Petit Lycée .

Bon Secours, désormais aux mains de prêtres du diocèse, s'installe rue Colbert. Les Jésuites ne tardent pas à revenir, sans être toutefois officiellement reconnus : ils profitent de la politique d'apaisement de Méline ; mais la séparation de l'Eglise et de l'Etat les chasse de manière beaucoup plus radicale en 1905. Ils ne reviendront qu'en 1923, sous le gouvernement Pointcaré et resteront, cette fois, en place jusqu'en 1949.



Ecole Notre-Dame de Bon-Secours. — 24, Rue Colbert — BREST.

Le Collège Notre Dame de Bon-Secours rue COLBERT.

(1) M. Michel Mohrt, auteur de la préface du présent ouvrage, fréquenta le Collège Saint-Louis à la fin des années vingt.

Ainsi, à cause des vicissitudes de l'histoire, les Jésuites se sont trouvés contraints de faire appel au clergé séculier pour les suppléer en leur absence. Entre les deux guerres, le Supérieur ; le Préfet de discipline, l'Econome, les pères spirituels des collégiens, sont des membres de la Compagnie fondée par Saint Ignace, tandis que le Professeur en titre de la classe de Seconde et le Surveillant des Grands sont des novices.

Les professeurs sont, par contre, le plus souvent des prêtres diocésains et les surveillants des Petits, des séminaristes.

Pour compléter l'encadrement, il est parfois fait appel à des laïcs, dont des femmes, élément d'émoi dans un établissement qui n'abrite que des garçons de 7 à 20 ans environ : si en 8^{ème} et 9^{ème} les demoiselles règnent sans problème, image rassurante de la Mère pour les plus jeunes élèves, les Dames enseignant en Terminale doivent davantage faire courir les imaginations, même si elles en imposent par leur grande compétence et si toute conduite imprudente est sévèrement proscrite : le bruit court même que Caroline, la « prof de maths », serait la nièce de la cuisinière...

Au total, le creuset où se fondent les « non clercs », les solides prêtres bretons et les aristocrates fils de Saint-Ignace fonctionne parfaitement pour le plus grand profit de la plupart des élèves qui passent par Bon Secours.

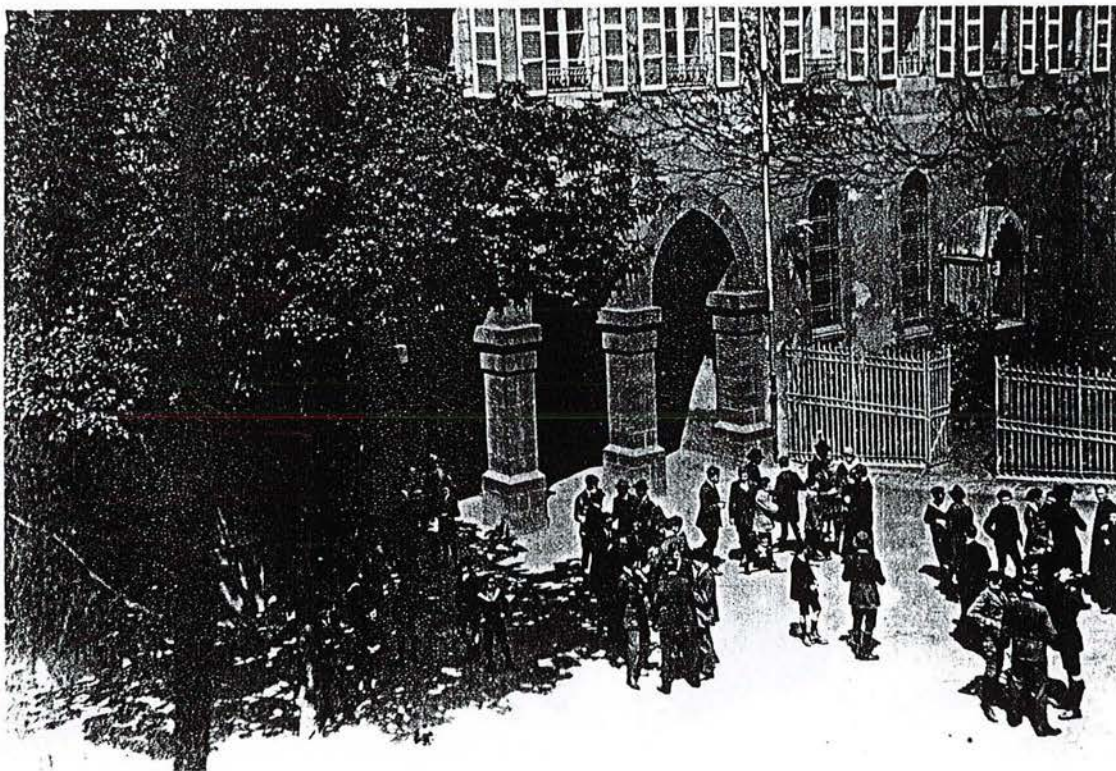
PRIER ET TRAVAILLER...

Le collège s'élève à coté des remparts, donnant sur la rue Colbert, où se trouve son entrée principale, la rue de la Mairie et la venelle du Bois d'Amour, au nom qui fait rêver bien des collégiens. Sur la façade, une plaque rappelle que mourut en cette maison, le 1^{er} février 1824, le contre-amiral Troude : il servit l'Ancien Régime, en participant à la Guerre d'Indépendance, la Révolution et l'Empire, durant lesquels il trompa à maintes reprises la vigilance des Britanniques, les vainquant à plusieurs occasions, et enfin la Restauration ; ce fut lui qui alla chercher Louis XVIII en Angleterre le 15 avril 1814. Retiré du service actif en janvier 1816, l'officier, qui répondait au doux prénom d'Aimable, continua sa vie dans des associations caritatives. Mais, méconnaissant les qualités rares de ce homme, les pensionnaires de Bon Secours prennent surtout un énorme plaisir à la décomposition syllabique de Troude, multipliant à l'envi les plaisanteries gauloises que l'on peut deviner...

Pourtant, le lieu n'incite guère à se montrer grivois ou osé : dès 5 h 30, la cloche sonne. Le surveillant de dortoir lance un vigoureux « *Benedicamus Domino* », auquel répond, heureusement amplifié par le nombre des voix encore endormies, le rituel « *Deo gratias* ». La toilette expédiée, c'est la procession, en silence, bras croisés, vers la chapelle.

La prière du matin précède la messe, office à multiples voix, chaque autel étant desservi par l'un des nombreux prêtres auquel un ou deux collégiens servent d'enfants de chœur.

Le petit déjeuner est suivi de l'étude puis des cours, pour lesquels les externes ont rallié leurs camarades pensionnaires. Ceux-ci représentent 40% de l'effectif global. Ils ne regagnent leurs familles que pour la Toussaint, les Gras et la Pentecôte, pour deux ou trois jours. A Noël, les cours vaquent de la veille de la Nativité au surlendemain du jour de l'an; pour Pâques, le Samedi saint ouvre une période de repos de 15 jours.



La cour de récréation du collège.

Les « Grandes Vacances », dont on peut se demander si les jeunes générations conserveront la même mémoire émotionnelle, s'étalent du 14 juillet au 1er octobre. Les élèves non-pensionnaires doivent assister à la grand'messe du dimanche, aux processions de la Fête-Dieu et du Sacré-Coeur, à la Communication Solennelle, ainsi, bien sûr, qu'à la fête du Collège, le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, Notre Dame du Bon Secours. L'année scolaire s'ouvre par une retraite spirituelle de trois jours.

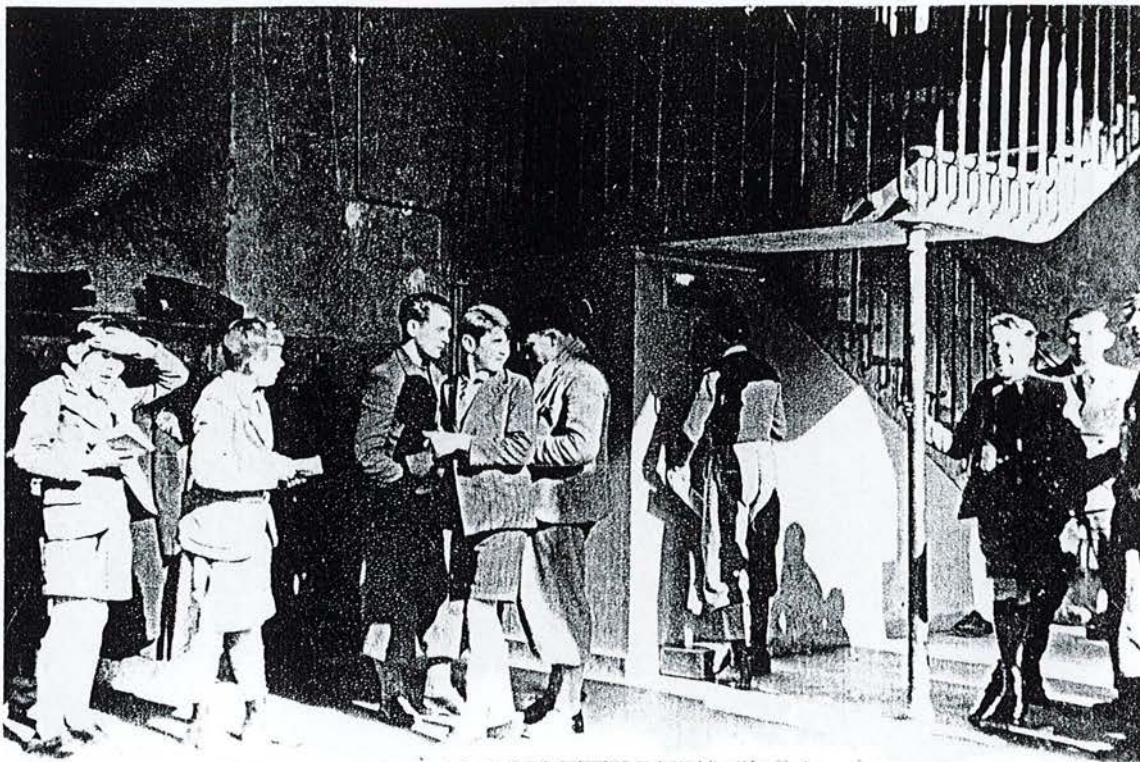
Chaque jours, les élèves ont au minimum un devoir écrit, chaque semaine une composition, chaque trimestre un examen écrit et oral - corrigé par des professeurs étrangers à la classe. A la fin du trimestre, le « classement d'excellence » sanctionne l'ensemble des compositions hebdomadaires du trimestre, le « classement de diligence » est, quant à lui, une subtile synthèse des notes de devoirs et de leçons.

La fin de l'année voit, comme dans tout établissement public ou privé, une distribution solennelle des prix et accessits, dont le palmarès imprimé est remis aux familles.

...MAIS AUSSI SE DISTRAIRE...

Si tout chahut et bavardage est sévèrement proscrit et soumis à des punitions dont l'une de moins sévères est la copie de cent vers d'Homère en grec, la récréation est l'occasion de grands jeux de ballon ou de vitesse, opposant souvent deux camps.

A Saint-Marc, une propriété datant du début du siècle est donnée par la famille de Parcevaux dont les rejetons sont les élèves du collège. Située au bord de la rade, elle permet aux pensionnaires de s'ébattre, les jeudis et dimanches d'été, et même, parfois de se baigner. C'est également sur ces terres que les scouts de la 1ère Brest, qui abrite beaucoup d'élèves de l'établissement, viennent pratiquer une partie de leurs activités : l'abbé Bothorel, un des professeurs du Collège, fut l'un des premiers aumôniers Scouts de France.



La récréation.

...EN REVANT DE S'ENVOLER VERS LE CIEL !

En 1927, un élève de Première, féru d'aéronautique, notre ami Charles-Yves Peslin, dont la passion est restée toujours aussi vive à travers les années, fonde la Ligue d'Aéronautique, qu'un Père Jésuite, Aimé Bitot, va accepter de diriger. Grâce à une cotisation de ses membres, la Ligue achète les récits des premiers aventuriers du ciel, comme « La Gloire des Ailes » de Charles Lindbergh, mais aussi des ouvrages plus techniques, comme « La maîtrise de l'air » du général Niessel. Les années suivantes, tout en accroissant sa bibliothèque, la Ligue réussit à éditer un journal mensuel et à faire venir des conférenciers de talent, comme le commandant Bonnot qui parle de l'hydravion au début de l'année 1930.

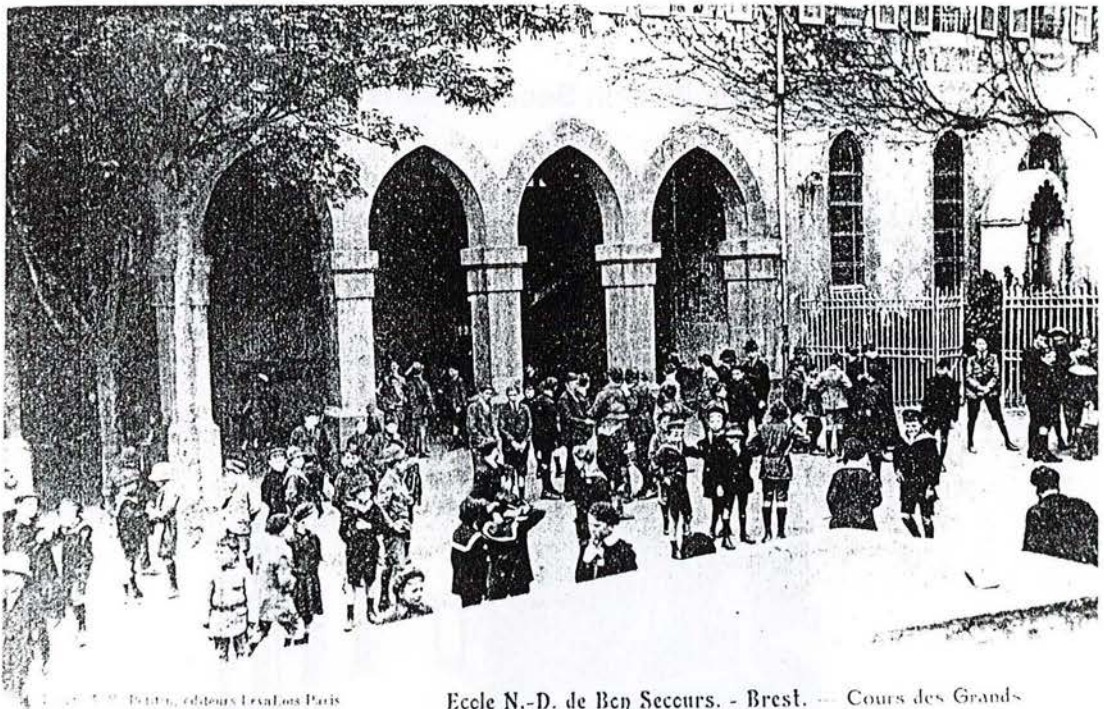
UNE PEPINIERE D' OFFICIERS ET DE PRÊTRES

Chaque année, la remise du sabre au meilleur candidat le mieux placé à l'Ecole Navale issu de Sainte-Geneviève (Ginette) marque bien l'importance de la carrière d'officier dans les projets des élèves, mais aussi le souci des Jésuites de voir leurs élèves aller préparer Navale dans leur « Baille » Versaillaise plutôt qu'au tout proche lycée de Brest ! Le collège compte parmi ses anciens élèves de très nombreux officiers de différentes armes, parmi lesquels on peut citer l'Amiral Lannuzel qui a été chef d'Etats-Major de la marine (2), ou le Général Fleury, qui joua le même rôle dans l'Armée de l' Air.

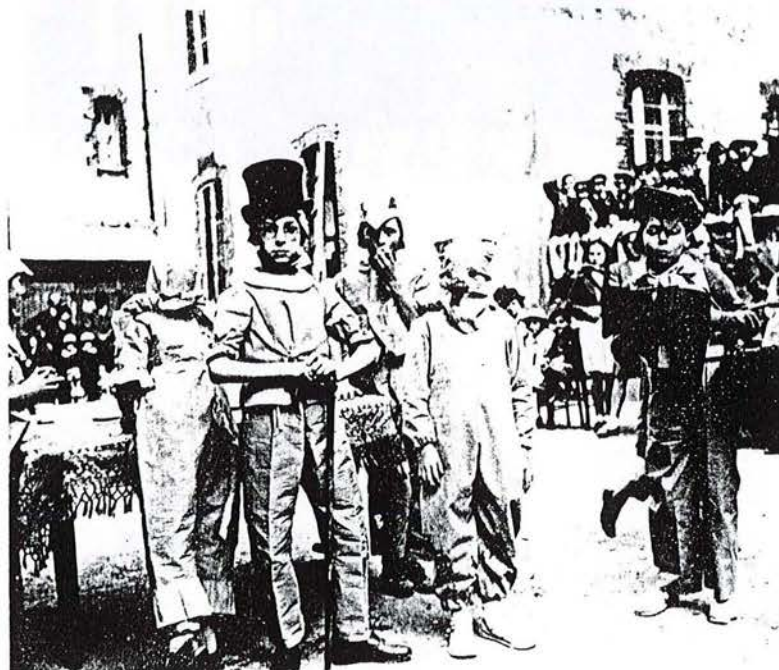
L'autre vocation affirmée fut le Sacerdoce puisque chaque année fournit son contingent de prêtres ou de religieux, dont quelques Jésuites : on peut ici évoquer les noms de Georges de Nantes, célèbre par ses démêlés retentissants avec l'Eglise Conciliaire ou, l'actuel Archevêque Primat de Bretagne, Monseigneur Jacques Jullien.

Après la guerre, qui vit des Jésuites Allemands, membres de la Wehrmacht, venir célébrer la messe en ces murs, et le Père Ricard, lui aussi de la Compagnie de Jésus, trouver une mort héroïque dans la catastrophe de l'abri Sadi-Carnot, les bâtiments détruits par le bombardement du 5 septembre 1944 sont remplacés par des baraques en bois, rue Coat-ar-Guéven en 1949, les derniers Jésuites quittent Bon Secours : la dernière page est tournée... Il ne reste plus qu'à refermer le livre, ce qui sera fait en 1954.

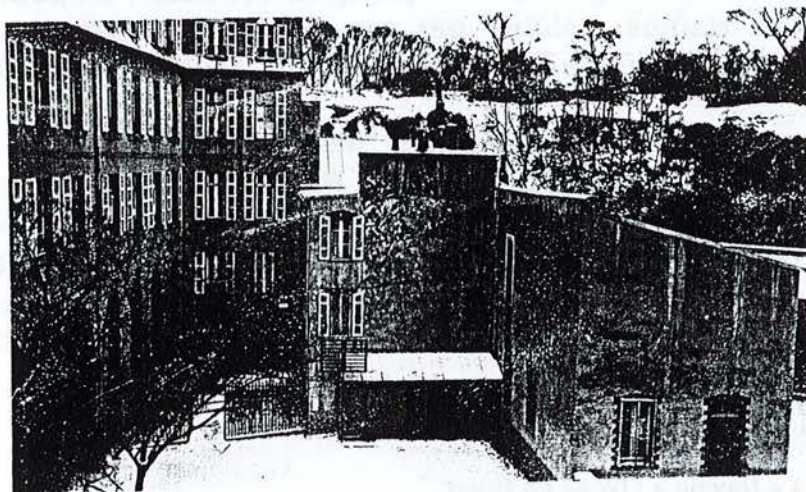
(2) il fit sa préparation à « Navale » : lycée de Brest .



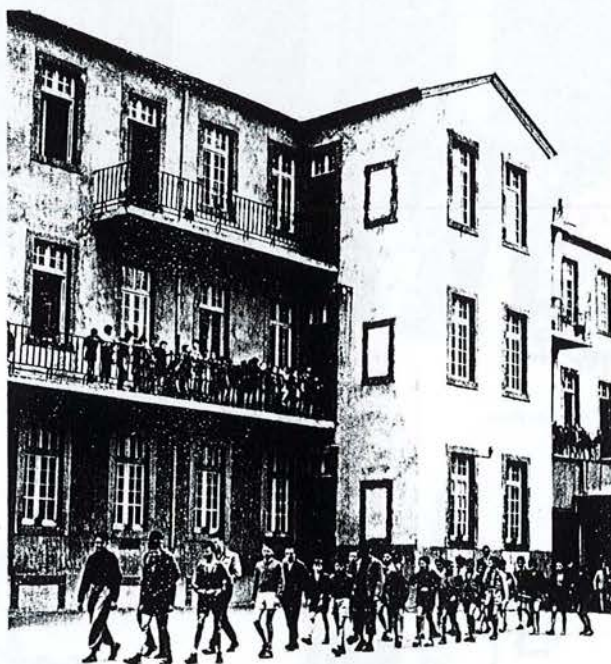
Eglise N.-D. de Bon Secours. - Brest. --- Cours des Grands



Une pièce de théâtre à Bon Secours



Le collège de Bon Secours sous la neige



Les élèves de Bon Secours

Le Révérend Père Robert RICARD Recteur de Notre Dame de Bon Secours

Le R.P. Robert RICARD pas breton ; c'est en effet à Fontainebleau qu'il naquit, le 23 juin 1883. Il devait être l'aîné d'une famille de quatre enfants, deux garçons et deux filles. Sa prime jeunesse se passa entre Paris et Fontainebleau. On le mit de fort bonne heure à Gerson, d'où il suivit les cours de Janson de Sailly. Il sût tout aussitôt s'attirer la sympathie de ses camarades de classe et de ses professeurs. Très vite il laisse entendre qu'il sera marin comme plusieurs de ses ancêtres .



C'est ainsi qu'il débarque en 1897 à Jersey pour suivre les cours de la « section navale » du collège Bon-Secours de Brest, replié dans cette île anglo-normande à la suite des persécutions religieuses de 1881. Se doutait-il alors qu'il deviendrait un jour le Recteur de cette école ? La villa où exerçaient les Pères s'appelait Waverly Terrace et était située sur les hauts de Saint-Hellier. Il y passa trois ans avant de rejoindre, enfin, dans le port de Brest un gros navire ventru, noir et blanc, qui avait pour nom BORDA et qui tenait lieu d'école navale . Entré 52 ème à l'école, il en sortait au bout de deux ans 23 ème. Son année de croisière se fit sur le DUGUAY TROUIN. Le voici Officier ! Il était comblé. Son premier embarquement sérieux se fit sur le DUPLEIX commandé par BOUE de LAPEYRERE qui notait ainsi son subordonné : « Officier de grande intelligence, de la plus haute valeur morale, promis aux plus beaux avancements ... » Par la suite il sera affecté comme professeur à l'école de pilotage et il sera très apprécié de ses élèves.

L'Amiral BOUE DE LAPEYRERE n'avait pas oublié ce jeune et brillant Officier ; aussi n'hésita-t-il pas à le faire nommer à ses côtés au Ministère de la Marine, rue Royale. C'est là que le surprendra la guerre de 14-18. Dans un premier temps officier d'ordonnance de l'Amiral, devenu Ministre de la marine, puis Officier d'Etat-Major, pour être enfin chef de cabinet, Robert RICARD voulait prendre une part plus active aux événements et réussit à obtenir un commandement sur le NORD-CAPER de 1915 à 1918. Il s'agissait d'un grand chalutier armé en patrouilleur. Tout de suite il s'imposa à son équipage et ce fut une grande aventure que la vie à son bord durant ses années . Au fil des missions qui lui furent confiées on le trouve successivement en Arménie, à Beyrouth etc ... le Dodécanèse n'avait plus de secret pour ces marins courageux. Le jeune Officier y gagna sa Légion d'Honneur et la croix de guerre avec palme ainsi que plusieurs décorations étrangères en reconnaissance des services rendus. Ses hommes, ses officiers étaient près à le suivre partout tant ils avaient confiance en lui.

Au lendemain de l'armistice le Lieutenant de Vaisseau RICARD obtient, avec d'autres camarades de guerre, une audience de S.S. BENOIT X V. Robert RICARD est très frappé par cette rencontre avec le Pape et un combat, un de plus, se livre en lui quant à son avenir. Il était bien sûr très pieux et s'il avait la vocation des armes, il avait aussi celle de servir Dieu. Mais passer d'un Service à l'autre après 19 ans de carrière maritime demande réflexion d'autant qu'il aimait profondément son métier. L'appel de Dieu prévaut cependant et le voici qui entre au Séminaire d'ISSY. C'est là qu'un jour un de ses Maîtres, M. MONTAGNY lui dit: « Vous, c'est dans la Compagnie de Jésus que vous devriez aller ». C'est ainsi qu'obéissant à ce judicieux conseil il se retrouve au noviciat parisien de la Compagnie de Jésus à Beaumont sur Oise. Il y reste deux ans puis va faire sa philosophie à Jersey qu'il retrouve après 25 ans d'absence. En 1926 il est enfin ordonné et se retrouve prêtre pour l'éternité. Florennes l'accueille pour son année de super-noviciat. Lui qui aurait souhaité avoir un poste de mission dans les pays lointains se voit affecté à Brest au Collège Notre Dame de Bon-Secours. Nous sommes en 1928. Entre temps il a reçu son quatrième galon au titre des Réserves. Recteur de Bon-Secours il le sera dans un premier temps de 1928 à 1936 puis de 1946 à 1944. Très vite il saura conquérir le cœur de ses amis professeurs comme celui de ses élèves. S'il fallait résumer sa vie en trois mots, nous dirons : CHARITE, HUMILITE, LOYAUTE. Il a vécu sa vie religieuse comme un apôtre, toujours à l'écoute de ses proches. Son influence dépassait largement les limites du collège et il entretenait en ville d'excellentes relations, notamment avec les communautés religieuses qui le savaient toujours prêt à rendre service.

A l'échéance de son temps de rectorat en 1936, il sut reprendre sa place dans le rang avec beaucoup d'humilité, secondant le nouveau Recteur avec efficacité.

Puis, pour lui aussi, vint la guerre de 1939. il fut tout naturellement rappelé sous les drapeaux et désigné au commandement de la Poste à Brest où il restera jusqu'à l'arrivée des allemands. Là, comme ailleurs, son influence sera fortement ressentie par ses subalternes. Malgré une charge absorbante et grâce à son esprit méthodique, il trouve le temps de se consacrer à sa vie de religieux et à son collège de Bon-Secours. Les vieux brestois doivent encore se souvenir de cet Officier de marine qui arpentait les rues de la cité en égrenant son grand chapelet de Jésuite.

A l'arrivée des allemands en 1940 on lui confie le matériel du Dépôt. Poste difficile où lui faut à contre cœur obéir aux ordres de réquisition de l'occupant et de leur déclarer tout de go : « Vous êtes des voleurs...sans billet de réquisition vous ne toucherez à rien... »

Enfin il reçoit l'ordre de mener un convoi d'officiers français prisonniers sans destination précise. Après discussion avec des officiers allemands il réussit à obtenir que tous les prisonniers rentrent chez eux. Lui même rejoignant le Carmel de Morlaix se fait remettre une soutane et réapparaît le 10 juillet à Bon-Secours.

L'ordre d'évacuation des écoles est donné, mais le Père RICARD est autorisé à demeurer sur place et est à nouveau nommé Recteur. Nous sommes en 1942. La situation des brestois n'est pas très enviable à cette époque, maisons détruites, ravitaillement précaire, le Père organise à Bon Secours, vidé de ses élèves, une

cantine où affluent bientôt les postiers, les cheminots, les hommes de la Défense Passive, etc... Le collège devient pour tous ces gens une oasis de repos au milieu de la tempête.

Il parcourt les ruines à la recherche des isolés pour leur offrir un peu de nourriture. Dès que la sirène annonçant l'arrivée des bombardiers retentit il ne se rend pas dans les abris, il reste là, attentif, repérant l'endroit où tombent les bombes pour être le premier à secourir d'éventuelles victimes...

Le 6 août les alliés débarquent en Normandie, c'est le grand espoir d'une paix longtemps attendue. Hélas des allemands fanatiques, se regroupent dans des « poches », c'est le cas de Brest. La situation de la ville est telle que le 14 août l'ordre d'évacuation totale de la population est donné. Seuls restent en ville les personnels de la Défense Passive et des services médicaux, auxquels il faut ajouter les irréductibles qui pour rien au monde ne veulent quitter leur cité. Le Père RICARD est le seul religieux autorisé par les allemands à y demeurer. La vie devient vite un véritable enfer pour tous ces braves, les bombardements succèdent aux tirs d'artillerie, les maisons s'effondrent les unes après les autres, le centre ville n'est plus que ruines. Le Père et une partie des civils restés à Brest logent à l'abri Sadi-Carnot. Bientôt de nombreux civils restés dans les communes avoisinantes, Lambezellec, St Marc, St Pierre, les rejoignent. Dès l'aube on voit le Père RICARD sortir de l'abri et parcourir les monceaux de gravats puis revenir célébrer sa messe en compagnie de ses compagnons d'infortune.

Dans la nuit du 8 au 9 septembre 1944 ce fut le drame. Les allemands avaient depuis un certain temps entreposé des munitions dans la partie de l'abri donnant sur la porte de Tourville, ce qui n'étaient pas sans inquiéter les civils brestois qui y résidaient. Hélas, leurs craintes étaient justifiées. Cette nuit-là, des allemands se prirent de querelles, certains ne voulant plus combattre, d'autres au contraire, aveugles, espéraient encore en la victoire du grand Reich ! Comment cela se passa-t'il ? On ne le sait pas encore très bien, toujours est-il que « l'affaire » dégénéra aboutissant à la terrible explosion que l'on sait. Affreux bilan ; 1500 cadavres, hommes et femmes ; beaucoup ne purent être identifiés tant ils étaient défigurés et meurtris. En cet instant fatal l'attitude du Père RICARD fut admirable, on sait par l'un des très rares rescapés, qu'au moment des premières explosions il s'adressa à tous pour leur crier : « Mes frères, nous sommes en danger de mort... Je vais vous donner l'absolution générale ».

Ainsi il aura péri comme il a vécu, avec foi et bravoure. Le gouvernement le décora à titre posthume de la médaille d'argent de 2^e classe de la Défense Passive.

Son corps repose maintenant au cimetière de Kerfautras, carré 12, avec ceux de ses malheureux compagnons de l'abri Sadi-Carnot.

Henri GIRARDON

LE COURS DE MARINE A BON-SECOURS

Un peu moins haut que le Cours DAJOT ; un peu plus haut que la rampe de la rue d'Aiguillon on voit comme une terrasse d'où la vue sur la rade doit être bien belle. Cette construction qui dépend aujourd'hui du petit Lycée, faisait partie jadis de l'assemblage d'immeubles tout à fait dépourvus d'élégance où était installée l'école N-D de bon Secours : pensionnat pour la préparation de l'école navale, externat pour les classes de lettres. Je ne sais si cette terrasse est aujourd'hui une terrasse mais elle n'en avait alors que l'apparence. Le simili-mur-de-soutènement dérobait simplement aux regards profanes les classes, l'étude, le réfectoire et la cour des « marins »- protégeant en même temps notre vie laborieuse des distractions qu'auraient pu lui apporter les ébats des jeunes habitués du Cours DAJOT et les mouvements des navires.

Pour gagner notre dortoir, il fallait parcourir un labyrinthe de couloirs sombres et d'escaliers homicides, échantillon typique de l'architecture brestoise. Mais on était récompensé : les fenêtres de ce cinquième étage s'ouvraient à l'air libre, dominant les toits, notamment celui du tribunal.

Près de l'une d'elles se trouvait ma « cabine », sorte de stalle, mi-bois mi-rideaux d'un jaune spécial semble-t-il à « nos maisons ». Or, sur le toit du Tribunal, tous les chats de Brest se donnaient chaque soir des rendez-vous dont la symphonie, romantique et touchante à l'ouverture, s'achevait dans une finale si tragique qu'on se réveillait glacé d'horreur. C'est pourquoi, afin que ce scandale cessât et que notre sommeil précieux fût respecté, nous dirigions sur ces monstres les trajectoires de nombreuses catapultes, balistes, arbalètes et autres armes plus ou moins caoutchoutées, de notre confection, pendant que notre bon surveillant était plongé dans son bréviaire ou des rêves pieux. Ainsi me préparais-je à professer un cours d'artillerie à l'école de guerre navale, vingt-deux ans plus tard.

Nous étions servis au réfectoire par de grands diables glabres et vêtus à la mode léonarde du temps, d'un « pourpoint » noir aux multiples boutons, sur une chemise empesée à haut col sans cravate, d'un pantalon gris et d'une ceinture bleu tombant à mi-cuisse. Nous appelions l'un d'eux Cosinus. Je ne me souviens plus du nom des autres. La nourriture était honorable. Les « Deo gratias » étaient bruyants, tout le monde parlant à la fois comme il est de tradition. Mais les lectures, notamment les aventures de Garnerey, étaient passionnantes.

Nous étions ainsi cloîtrés, mais c'était un bon cloître. Notre Préfet, le R.P du Reau, était d'une bonté, d'une mansuétude à toute épreuve. Nos surveillants, professeurs de littérature et d'histoire, les R.P Pottier et de Salinis, s'ingéniaient à nous rendre la vie agréable. Que dire de mon professeur de mathématique, R.P Bernères, ancien officier de Marine, qui se tuait et est réellement mort de fatigue pour faire entrer dans son ancien corps non seulement de brillants candidats mais ne bande de cancre avérés qui n'auraient pas porté de galons (et d'aucuns l'ont fort bien fait) s'ils n'avaient eu un guide si attentionné.

Il y avait des congés, hiver comme été, où les Pères louaient pour nous promener un bateau à voiles - cotre de pilote ou dundee de grande pêche - et nous passions des journées délicieuses, si fiers quand la mer était grosse ! D'autres fois, c'était un petit bateau à vapeur pour excursionner de l'autre côté de la rade ou à l'extérieur. La rade de Brest et ses abords étaient alors d'une sauvagerie magnifique. A Morgat, il n'y avait que des maisons de pêcheurs et nous visitions les grottes dans de sombres barques sentant la rogue et montées par des hommes hirsutes qui ne parlaient pas français. Ou bien nous allions manger des fraises dans les champs de Plougastel et nous revenions dans une de ces barques du pays, non pontées et très creuses, qui vont chercher au Minou du sable calcaire pour engraisser les terres. L'équipage, comme tous les hommes de Plougastel, portait pantalon blanc, veste bleu clair à boutons dorés et un bonnet rouge, genre napolitain, dont le fond, pendant sur l'épaule était le réceptacle de tout un arsenal : pipe, tabac, chiques, couteau, chapelet, etc... Je me souviens que ces superbes gaillards récitaient un Ave Maria avant de hisser la grand-voile et que l'un d'eux nous demanda comment s'appelait le Roi de France. Bien que je sois aujourd'hui très vieux et que je fusse alors très jeune, nous étions depuis longtemps en République...Celui qui n'a pas connu les campagnes sans journaux, sans autocars et sans pianos-mécaniques, n'a pas connu la douceur de vivre !

Mes deux années de Bon Secours, au bout desquelles j'entrai au Borda, furent les dernières années du Cours de Marine. Les Jésuites étant, comme chacun sait, un danger pour l'Etat, furent dépouillés et dispersés en vertu d'un certain article 7 d'ignoble mémoire. Le R.P du Reau frêta un brick, y empila le mobilier de l'Ecole et alla fonder le Cours de Jersey.

Ainsi les « disciples de Loyola » continuèrent à former officiers qui, la chose est claire, furent très incapables de servir convenablement la France. On assure que celle-ci doit son empire colonial et les troupes indigènes qui nous furent si précieuses, à Jules ferry, auteur de l'article 7 et grand metteur en oeuvre des plans maçonniques. Il y a beaucoup de réserves à faire sur cette question. J'ai servi sous Courbet et connu les dessous d'une conquête. Enfin faudrait-il prouver que le bien compense le mal dans l'oeuvre de Jules Ferry. Mais ceci est une autre histoire.

A l'époque dont je parle, les Petites-Soeurs des pauvres de Brest avaient pour aumônier un très vieux Jésuite, tout courbé, tout blanc, tout humble, mais aux traits si distingués et si fins, le R.P du Plas. Il avait été un des plus brillants Capitaines de vaisseau de la Marine Impériale.

Ceci nous fait penser à ... mais je m'arrête pour n'être pas «caviardé ». Et cela aussi est une autre histoire .

Vice- Amiral EXELMANS.

BON-SECOURS

Revue trimestrielle N° 32

Noel 1932

Poème : Le Bois d'Amour

Si j'étais petite hirondelle,
 Du gai printemps dès le retour,
 Je partirais à tire d'aile
 Pour me nicher au « Bois d'Amour ».

Mais de ce bois où trouver l'ombre,
 Du regard parait une cour,
 Deux sycomores, c'est le nombre,
 Restent témoins des anciens jours.

Parlez nous donc, vieux sycomores,
 N'est il plus d'amour aujourd'hui,
 Votre feuillage vert encore
 Aux oiseaux seuls sert-il la nuit ?

Je vous vois près d'une fenêtre,
 Pourquoi en obstruer le jour,
 Défendre à l'hôte de paraître,
 Doubteriez-vous de son amour ?

Apprenez donc à le connaître,
 Il vous accueille sans façon,
 Il est Père et en bon Maître
 Des jeunes mûrit la raison.

L'amour n'est pas ce Dieu frivole
 Aux yeux bandés, aux ailes d'or,
 C'est un ange qui nous console,
 Nous guide et nous conduit au port.

Au collège et dans la famille
 Vous trouverez paix et douceur,
 Lorsqu'au devoir qui toujours brille
 Chacun apporte tout son coeur.

« Notre ennemi, c'est notre maître »,
 De ce mot n'ayez que dégouts,
 Voyez l'amour qu'il fait paraître
 Dans tout le soin qu'il prend de vous,

Enfin vous faut-il une mère
 Dont rien n'égallera l'amour,
 Elle répond à la prière,
 Notre Dame de Bon Secours.

Le Mintier

Nantes, avril 1939

Souvenirs de Notre Dame de Bon Secours.

Entré à Bon Secours, en 7^{ème}, début octobre 1935.

Professeur unique : l'Abbé Rolland. A cette époque, on commençait le latin en 7^{ème}, au troisième trimestre.

Mon frère Jean, alors en 4^{ème}, et moi-même, logions chez notre grand mère, dans le bas de la rue Amiral Linois tout près du bassin du « jet d'eau ».

Sur la route du collège nous rencontrions Guirriec, élève de 4^{ème}, ami de Jean, et mon condisciple, Loïc Petit de la villéon, qui habitait alors rue Monge.

Nous passions devant la « salle des Fêtes », place Sadi Carnot puis entrions dans la rue Émile Zola qui s'ouvrait à l'ouest par deux séduisants magasins : la librairie Derrien, où les lines se mêlaient aux statues en plâtre de Vierges et de Saints, et Grenier, qui exhibait à la période de Noël des réseaux de trains électriques Hornhy et nous faisait parfois oublier l'heure de la rentrée ! De là jusqu'après la rue de la mairie (actuellement rue de Lyon, on passait successivement devant :

- les Meubles Coelenbier (élève de 4^{ème}.)
- l'ancien théâtre, devenu propriété du journal « ouest-éclair ».
- le magasin de laines des demoiselles Andrieux -Le dernier étage de leur immeuble avait brûlé en plein jour, première fois que j'assistais à une intervention de pompiers -
- la place Wilson, lieu de perdition au moment des fêtes de fin d'année, de nombreuses baraques foraines s'y installant pendant 2 à 3 semaines : boutiques de gaufres, dont les odeurs nous restent dans les narines, nougats, mais aussi loteries, manèges et stands de tir. Il y avait à cette époque énormément de marins à Brest et les fêtes de ce genre étaient très animées !
- au coin de la rue Jean Macé et de la rue Emile Zola, les chaussures Massé (Robert Massé, élève de 7^{ème}).
- la librairie Broulet, le confiseur Di-Stefano, puis l'Hôtel Continental (plus tard siège de l'état Major Allemand et qui devrait brûler à la suite d'un bombardement anglais à basse altitude).
- la place Latour d'Auvergne au fond de laquelle les Parents de Jacques Rètière (7^{ème}) tenait un magasin de voiture d'enfants.

Après franchissement de la rue de la Mairie, on prenait sur la droite La Venelle du Bois d'amour (quel joli nom !), pourtant assez sordide, aux pavés disjoint, sur laquelle donnaient, rassurantes, les fenêtres de la chapelle du Collège.

En sortant de la Venelle, on laissait à gauche le raidillon interdit à la circulation, portion de la rue Colbert descendant sur le garage Renault, et que gravissait péniblement, car il boitait très bas, Mr Quentel, Pharmacien, veuf, encadré par ses enfants, Paul (6^{ème}), Jean-Yves (5^{ème}) et ses filles qu'il larguait plus loin à Jeanne d'Arc ou à la Retraite. A eux cinq (ou six ?) ils occupaient entièrement la largeur de la rue...

Rue Colbert, on accédait au Collège par une porte cochère, puis une second porte sur la voûte. Entre les deux, la Porterie . (Il devait y avoir un vieux portier du nom de Henri, si mes souvenirs son bons).

La seconde porte était équipée d'un petit tremplin en bois qui aidait à franchir le seuil : nous aimions en passant donner un bon coup de talon sur le tremplin pour faire résonner la voûte de l'entrée.

On débouchait alors sur une courette-jardin donnant accès à gauche sur les escaliers menant au bureau du R.P.GUITTET, supérieur et à droite sur la « Chapelle des Parents ». Une grille séparait cet oasis de la cour des Grands.

Dans cette cours, que les « Petits » franchissaient avec un regard respectueux et teinté d'admiration envers leurs aînés, on trouvait à droite la cloche énergiquement actionnée par le Sonneur de service, charge très importante, puisqu'elle rythmait toute l'activité du collège.

La cour des Petits dominait la cour des grands : entre l'escalier d'accès et l'étude, le mur formait un belvédère surplombant la cour des grands d'un mur haut de 1 m 80 environ. Ce mur faisait les délices de Mr BODILIS Prof ' de gym car il y faisait effectuer des « rétablissements » :

« A l'assaut du mur ! 4 suivants ! »

En cour, en dehors du foot, pratiqué avec un ballon en mousse de caoutchouc (qui avait l'avantage de se gorger d'eau « les rares jours où il pleuvait à Brest »), on excellait dans les « combats de chars » (deux grand élèves costauds, maintenus par l'arrière de la ceinture par un troisième formaient le « char »). Les chocs étaient parfois rudes !

Au fond de la cours des petits, le préau, le long duquel courait une étagère avec portemanteaux devant celle-ci s'effectuaient « les heures d'arrêts ».

Le préau se prolongeait par une large entrée sombre (donnant sur un portail toujours fermé sur la rue Colbert). La chapelle de congrégation s'ouvrait à gauche sur ce passage .

Dans cette petite cour, on trouvait aussi les bâtiments abritant les classes de 8^{ème} et 9^{ème} (Melles Magueur et ...). Les petits étaient bien entendu considérés comme quantité négligeable par les élèves de 7^{ème} ! (des mioches !)

Le nouveau bâtiment était en construction en 1935 et il devait être achevé pour la rentrée de 1936 .

La classe de 7^{ème} se trouvait en 1935 au 1^{er} étage du bâtiment servant de réfectoire, à l'angle donnant sur le préau, le second étage étant occupé par des chambres de professeurs .

Outre Loïc Petit de la Villéon (déjà cité) et Jacques Retière qui devait décéder d'un accident de la route le 29 sept 1936. Je me souviens des noms de Jean Yves Quentel, Robert Massé, Jean Sarrade, De Langle, Henri Billot, Pierre Alix, Guy Maxence, Lucien Audren, André Lidore, Jacques Gautret, Jacques Ruault, Desbordes, Bernard Fauchon, Alain du Penhoat, Xavier de Poulpique, Jean de Sartre, Yves de Kermenguy (liste hélas incomplète) et qui avait dû se grossir en octobre 1936, à l'entrée en 6^{ème}, de Jean Charbonnier, Marc et Jean Paul Herry, Louis Bichon, Jean Le Floch, Pondaven, Pierre et Yvon Perzo, Louis Quéré, Des Déserts, Yves Le Borgne, Pierre Dumont, Jean de Forges (etc ...).

En 7^{ème} nous n'étions pas encore tenus d'assister à la messe de 7 h 45. Nous arrivions donc tranquillement pour 8 h 15, heure de début des cours. Nous entendions ainsi souvent la fin du cantique :

« Heureux qui dès son enfance,
Soumis aux lois du Seigneur,
N'a pas avec l'innocence
Perdu la paix de son coeur ! »

Nous n'avions droit alors qu'aux « Saluts du st Sacrement des premiers vendredis du mois avec les cantiques puisés dans « le livre du Chrétien » :

« O Salutaris hostia... »
« Tantum ergo sacramentum »
« Coeur sacré de Jésus, je crois en ton amour pour moi ... »

Pour les élèves l'entrée à la chapelle se faisait par le préau des grands sur lequel s'ouvrait le bureau du père préfet - au coin du nouveau bâtiment, (de 1935 à 1939 a porte était tenu par le R. P. Bourgeois) et à l'opposé, côté chapelle s'étalait un énorme escalier en métal et bois desservant la tribune et les classes des grands à l'étage.

Tous les mardis, nous « compositions » dans une matière quelconque. Les places des compositions étaient données la semaine suivante par le Père Supérieur. Les premiers de la classe avaient droit à la croix, agrafée par le père Guittet (ruban rouge et noir pour les compositeurs, bleu et blanc pour la « Diligence »). Les seconds n'avaient droit qu'à une barrette de couleur correspondante, et remise par le Père Préfet.

(« Allez vous faire décorer par le Père... »)

Comme beaucoup, je faisais partie de la « Croisade eucharistique ». Nous avions des réunions après les cours dans la chapelle de congrégation. On nous reconnaît par un insigne couleur métal gris, rond et représentant un ciboire et une hostie.

J'avoue n'avoir jamais très bien compris ce que nous faisions de plus que les autres qui n'étaient pas « Croisés » !

A la sortie des cours (16 h 15), pour nous défouler, nous entreprenions parfois des « expéditions » sur les remparts : nous allions bombarder de cailloux les toits en tôle des cabanes abritant « les sorcières » et qui étaient en fait des clochardes, trop saoules pour nous poursuivre, mais qui nous invectivaient, nous donnant l'impression de vivre une aventure dangereuse. . .

Les « Bons Pères » n'appréciaient guère ce genre d'exploits, pas plus que les bagarres à coups de cartables, dès la porterie franchie. (là se réglaient les comptes !) La présence épisodique d'un Père sur les pavés de la rue Colbert suffisait à calmer les instincts belliqueux !

Les notes de diligence de fin de semaine s'étagaient de a à o :

a, a, ae, ae, e, e, ei (retenue le jeudi suivant !) ei, i, i, io (après c'était la porte !)
Déjà, avec un ae, on nous regardait de travers !

De bonnes notes répétées entraînaient l'attribution de « témoignages » (Premier ou Second témoignage), donnant lieu tous les trimestres à une « proclamation des témoignages ». Ces témoignages permettaient entre autre chose de « racheter » une retenue. On en découpait alors un ou plusieurs coins.

En Mr Poubennec, prof de 5^{ème}, revenant d'Espagne nous parle de la guerre qui sévit là bas. En octobre 1936, je passait en 6^{ème}, dans la classe de l'abbé Gouesnou (ou Guennou ?) excellent prof et très brave homme, se grattant la gorge en grognant sans arrêt. Il prisait en aspirant bruyamment son tabac, déposé dans le creux du pouce sur le revers de la main. Il se mouchait ensuite, non moins bruyamment, dans un immense mouchoir à carreaux violets.

Sa chambre était située au 2^{ème} étage, au dessus de la classe de 7^{ème}. Une énorme pendule y trônait, émettant un tic-tac rassurant autant qu'impressionnant troublé seulement tous les quarts d'heure par une sonnerie à un coup pour le premier $\frac{1}{4}$ d'heure, 2 pour la demie, 3 pour les $\frac{3}{4}$ heure. A l'heure, ravissement, c'était le carillon complet qui durait une bonne minute et était suivi du martèlement des heures.

Je me suis toujours demandé comment Mr Guennou fermait l'oeil la nuit dans ce tintamarre...

Mr Palaux assurait les cours d'Anglais à partir de la 6^{ème}.

En 1937, en 5^{ème}, nous retrouvions Mr Rolland comme Prof de Français-latin (joie de ses anciens élèves qui l'appréciaient beaucoup). Autres professeurs: Mr Mazurié, Ramon, Palaux.

En 1938, en 4^{ème}, joie d'avoir le Père Turmel (Pégase) comme prof de Français, latin, grec, avec sa classe originale ornée de « rostres » surmontés de drapeaux que l'on montait ou abaissait selon les résultats scolaires de la section qu'ils représentaient.

En début de cours et après récitation du « Sub tuum », chaque jour un élève annonçait la position de la lune en latin (. . .de la lune le premier. . .)

« Pégase » était très recherché pour les confessions (billets de confession) car il était très expéditif et très aimé de tous les élèves, petits ou grands.

En 4^{ème}, nous avions Mr Leroux, dit « Paillasse » comme Prof de Math, et bien entendu Mr Palaux en Anglais.

La proclamation des résultats trimestriels et des examens de fin de trimestre (cours Duquesne, de Paris), ainsi que les distributions des prix se faisaient au « foyer des arts », au coin de la rue d'Aiguillon et de la rue du château. (tout près de l'E.P.S.)

Nous assistions aussi de temps en temps à la projection de films (« les vacances de Xavier » par exemple) ou à des séances théâtrales dans les salles de spectacle de la Retraite (rue Voltaire) ou de Jeanne d'Arc (10 rue Jean Macé).

On parlait beaucoup de la coupe DRAC dans les « hautes sphères » mais pour les élèves des petites classes, cela ne signifiait pas grand chose !

Les visites de Mgr Duparc, Evêque de Quimper, à l'occasion des confirmations (tous les 2 ans) étaient fort appréciées, se soldant presque toujours par un jour de congé supplémentaire. Les réceptions de l'Evêque se faisaient toujours au milieu de tous les fastes que le collège pouvait déployer...

Aux deux premiers trimestres de l'année scolaire 40/41, le collège fonctionne tant bien que mal, rythmé par les alertes incessantes et les tirs de la DCA, sans parler des bombes qui tombaient un peu partout à proximité.

Nous avions comme Prof de Français, latin, grec, Mr L'Abbé Le Guellec, dit P'tit Jules, un Bigouden de Peumerit, qui nous racontait « sa guerre » à chaque instant (il avait été mobilisé en 39-40). Inutile de dire que ses récits nous fascinaient.

La « Gym ». Elle se pratiquait d'abord en cour, sous l'oeil vigilant de M. Bodilis, et rythmée par son coup de sifflet impératif.

Plus tard ce fut le jeudi matin dans les locaux du Collège St Louis, à l'Harteloire, qui disposait d'une salle avec agrès, cheval d'arçon, barres parallèles, et d'une cour équipée de sautoirs en longueur et en hauteur.

La cuisine au collège.

Ayant été demi-pensionnaire un certain temps, je dois dire que je n'ai jamais été frappé par les qualités gastronomiques de cette section !

A la déclaration de guerre, j'ai quitté Bon Secours, car, habitant Plougastel, mes parents désiraient me voir rentrer à la maison tous les soirs : j'ai ainsi fait ma (Première) Troisième au lycée de Brest, dont les cours, se terminant à 16 h (au lieu de 16 h 15 à Bon Secours) me permettaient d'attraper mon autobus.

Cette expérience intéressante m'a permis d'apprécier mon ancien collège que j'ai retrouvé (pour une « seconde » Troisième) en octobre 1940. Fautes de services de cars réguliers on faisait alors le trajet Plougastel - Brest à vélo et souvent pendant les alertes...

En 1941, vers Pâques, ce fut l'incendie du Continental, puis le bombardement de l'Hospice Civil qui fit environ 200 morts. On décida alors de l'évacuation de toutes les écoles de Brest vers l'extérieur. Au 3^{ème} trimestre, nous nous retrouvâmes à 6 ou 7 élèves de 3^{ème}, sous la férule du R. P. Bourré, préfet, la plupart des autres professeurs étant alors dispersés. Avec un si petit nombre d'élèves, impossible de compter sur la loi des grands nombres pour échapper aux interrogations et couper aux « préparations latines » : on était sûrs de « passer à la casserole » et tous les jours. C'est là j'ai commencé vraiment à travailler, et lorsqu'à la rentrée d'octobre 41, je me retrouvais pensionnaire à St François Xavier, à Vannes, et obtenais une place de 1^{er} en version latine, j'en étais littéralement stupéfait ! En juillet 1941 le vieux Bon Secours permit définitivement ses portes ...

A Vannes je retrouvais de nombreux « Brestoises » :

Pierre Jestin, Jean Le Floch, André Abollivier, Yves Le Guen, Laurent Boucher, Aain Page, Bertrand Gayet, Alban Bienvenue, Des Déserts, et aussi les Pères Bourgeois (alors Supérieur) et Turmel.

Une arrivée en retard au collège obligeait à passer chez le P. Préfet qui délivrait un « admitatur » permettant l'entrée en classe.

Jacques Fournier

N.D de Bon Secours
années scolaires

1935-1936

1936-1937

1937-1938

1938-1939

QUELQUES SOUVENIRS DE NOTRE-DAME DE BON SECOURS

(1933-1940) par R. de SAGAZAN

Impossible de dissocier Bon Secours de son contexte brestois, de ce port de guerre, de cette cité maritime qui l'enserrait de tous côtés, pénétrant notre vieux collège de toutes ses effluves océanes et guerrières, de tous ses bruits, de tous ses cris, de toutes ses rumeurs, dans le quotidien des jours comme dans les fastes de ses grandes liturgies navales et militaires.

Brest, avant 40, c'est, et ce n'est que le grand Port du Ponant, création de Richelieu et de Colbert.- Chaque soir, et à chaque retour de navire, il déversait dans la rue de Siam et dans les rues adjacentes et parallèles le flot de ses cols bleus.- La « Royale » est alors omniprésente. Non seulement elle se contemple du Cours Dajot, au pied duquel se déploie, au delà du Port de Commerce, l'immensité de la Rade, comme des rues qui dominent l'étroite Penfeld, mais encore elle se côtoie sans cesse, à une époque où l'uniforme se porte sans complexe et donne à toutes les rues brestoises une couleur et une atmosphère sans pareilles.

Brest, alors, c'est une ville en plusieurs chapitres.

D'abord le quartier construit, surtout au XIX^{ème} siècle, de part et d'autre de ce qu'on appelait encore « la rue de Paris », actuellement Jean Jaurès, avec son « P'tit Paris », ses cimetières, ses églises de St Martin et de St Michel, ses magasins, son cinéma « Celtique », etc ...

Pour pénétrer dans le Brest historique, dans la véritable cité, il faut alors traverser le désert des « glacis », ou la vaste place de la Liberté. - Alors c'est une autre ville que l'on aborde, ceinte des fortifications de Vauban, toute tassée entre celles-ci, la Rade et la Penfeld.- On y pénètre par des « Portes », toujours munies de leurs immenses grilles.

Le cours Dajot, lieu de contemplation, de déambulation et d'ébats, le Château, le spectacle toujours renouvelé du port de guerre avec les allées et venues de ses navires, et les travaux de son Arsenal, le Grand Pont et la grande grue, la rue de Siam, coeur de Brest où brinquebalaient de vétustes tramways, le Champ de Bataille, où l'on peut écouter à la belle saison les concerts martiaux de la Musique de la Flotte, St Louis, les Carmes, le « Conti » alors resplendissant de ses lustres et de ses décors marins... Tels en sont les hauts lieux...

Passer le Grand Pont, - quand il n'est pas ouvert -, c'est transiter encore vers un autre monde : Recouvrance et tout son folklore, si bien évoqué par Mac Orlan, vieux quartier veillant sur les navires de guerre ancrés dans Laninon, puis, plus loin, St Pierre Quilbignon, à nouveau les « fortifs », enfin la toute neuve et blanche Ecole Navale, lointain et prestigieux objectif de maint collégien.

Bon Secours, au coeur du vieux Brest, se niche entre la rue Colbert, les remparts, la venelle du bois d'Amour, et la rue de la Mairie. - On y entre par la rue Colbert. La façade, lépreuse, ne paie pas de mine. On y lit encore « commerce de vins ».

Une plaque commémorant probablement le lieu natal d'un certain Amiral TROUDE vint en rehausser l'éclat. Un nom aussi prometteur ne pouvait que susciter les fines plaisanteries que l'on devine ... Passons ...

Passons aussi la Porterie, où règne un garçon aussi bienveillant que simplet qui répond au nom (ou au sobriquet ?) aimable de LAFLEUR.

Puis, traversant un très petit espace que l'on voudrait qualifier de vert, et laissant à gauche le parloir, et à droite la chapelle, voici la cour des Grands, que surplombe « au couchant » la cour des petits. A bon Secours, il n'y a, en effet, que des Grands et des Petits. - « petit » encore en 4^{ème}, vous deveniez subitement « grand » en franchissant la porte de la 3^{ème} ! - « Brutus », l'Abbé LAGADEC, se chargeait d'ailleurs de vous faire sentir le caractère très relatif de cette « grandeur »...

La cour des grands est bordée d'un assez noble préau, à allure de cloître, avec ses grandes arcades, préau donnant d'un côté sur la chapelle, de l'autre sur l'Antre redouté du Préfet de Discipline. - Ce préau abrite donc les « grands » de ce monde les jours de pluie, et, en tous temps, les moins sportifs y échangent d'aimables propos. C'est là aussi qu'à l'appel de la cloche se rangent les élèves qui vont silencieusement gravir l'escalier qui mène à l'étude ou aux classes, ou, de plain pied, pénétrer dans la chapelle.

Il n'est, enfin, ce préau, que le rez-de-chaussée d'un vaste bâtiment qui abrite étude, classe et dortoir des grands, et, au 3^{ème} étage, des chambres de professeurs.

La petite cour est bordée de trois bâtiments :

- côté est, l'étude des petits, puis le bâtiment, noble par excellence, où se trouvent les chambres du Supérieur, du Père Econome, du Père Spirituel, des locaux administratifs, et de je ne sais quoi encore... Le préau des petits, modeste comme il convient, mène à un bâtiment qui abrite infirmerie, lingerie, et dortoir des susdits.

- Enfin, du côté sud de la cour, se situe un troisième bâtiment. On trouve, à son rez-de-chaussée, le réfectoire des petits, aux tables grasses, et le long des murs duquel grimpent des cafards qu'un « garçon » à l'aspect primitif écrase avec un chiffon que nous espérons réservé à cet usage ...

Quand j'arrive, comme pensionnaire, en 6^{ème}, en 1932, nous n'avons au dortoir qu'une cuvette et un pot à eau sur notre table de nuit individuelle. L'hiver, il faut casser la glace. Le pot de chambre est de règle et l'on s'exécute discrètement à genoux...

Il n'y a pas de chauffage. Quand il fait très froid, on fait courir les pensionnaires pour les réchauffer avant d'aller au lit.

Seules les études sont, - plus ou moins -, chauffées par un poêle. Et, peut-être, les classes, mais je ne me souviens pas. classes, mais je ne me souviens pas.

Une fois par mois on nous emmène nous dégraisser dans un « établissement de bains » de la ville. Chacun y trouve une cabine, une baignoire, et le slip à enfiler avant d'entrer dans la susdite...

La construction de nouveaux bâtiments, au fond de la cour des grands, devait nous faire franchir un pas décisif dans la voie du Luxe ! ...

Ces bâtiments étaient, en effet, dotés du chauffage central. En bas, une salle de douches, où nous étions conduits une fois par semaine, remplaça la promenade mensuelle à l'établissement de bains.

Au-dessus, des réfectoires spacieux, carrelés, propres, remplaçaient les sordides locaux d'antan. Plus haut se succédaient des classes avenantes, de la 9^{ème} à la 4^{ème} incluse. Enfin au second, des dortoirs dotés de lavabos avec robinets, et peut-être même eau chaude et froide. Inouï !

Demeurèrent à l'emplacement traditionnel les classes des grands, avec leur étude, dans le grand et ancien bâtiment situé au-dessus de leur préau.

Les nouveaux bâtiments, construits en ciment, furent bénis et inaugurés en grande pompe par Mgr DUPARC, alors évêque de Quimper et de Léon. C'était, il me semble, vers 1934.

- Les Elèves:

Combien étions-nous, dans ce collège de si modestes dimensions ? Guère plus de 200 élèves.

Ceux-ci se répartissaient en quatre catégories :

Les pensionnaires : 80 environ, la plupart du Finistère, et surtout du Léon, fils de hobereaux, ou de notables ruraux, pour la plupart. Une grande homogénéité régnait parmi nous, du fait de nos origines géographiques et bretonnes proche, ainsi que de croyances, opinions et traditions le plus souvent communes à toutes nos familles, catholiques pratiquants, de convictions très nationales, tout autant que de caractères très bretons, et toutes très « rurales ». Monde d'autant plus à part, soudé chaleureusement, amical et homogène que le collège était, tout au long de l'année, notre univers principal. Non seulement le lieu de nos études, mais, encore celui de nos relations, de nos amitiés, de nos jeux, bref, de notre vie quotidienne.

Mises à part les « grandes vacances », s'étendant du 14 Juillet au 1^{er} Octobre, nous ne quittions le collège que :

- pour les congés réguliers : 8 à 10 jours à Noël, et 15 jours à Pâques ; nous n'étions d'ailleurs libres que la veille de ces grandes fêtes.

- pour les petits congés de la Toussaint, des « Gras » et de la Pentecôte : un pont de 2 ou 3 jours.

- lorsqu'un parent, dûment accrédité par le préfet, venait nous faire sortir le dimanche ou le jeudi, soit à midi, soit, le plus souvent, de 13 h 30 à 16 h 30. Encore fallait-il ne pas avoir de colles, ni de « E ». Et même, pour déjeuner dehors, je ne sais pas s'il ne fallait pas une condition supplémentaire.

Le plus souvent, donc, il nous fallait « rester en promenade », laquelle, ces jours fastes, se situait entre 13 h 30 et 16 h 30 également.

- Les demi-pensionnaires : qui arrivaient le matin vers 8 h 00 et ne repartaient que le soir.

- Les externes surveillés : habitant en ville, ils devaient rester aux études de 11h et du soir . De ce fait ils partageaient avec les pensionnaires les deux « grandes récréations » d'après le déjeuner et de 16h30 : soit d'une ½ heure à 3/4 d'heure. Ils avaient donc, en commun avec nous, non seulement les classes, mais encore le principal des études et des récréation .

C'est dire qu'ils nous étaient relativement proches, et les liens de camaraderie qui pouvaient ainsi se former entre les deux groupes .

- Enfin les « externes libres » : ces messieurs ne venaient qu'en classe, et arrivaient au collège au cours des récréations précédant celles-ci. C'est dire que nos relations avec eux étaient beaucoup plus lointaines et limitées.

Les externes, libres ou surveillés, dont les familles évidemment habitaient Brest, représentaient un milieu citadin.

Beaucoup étaient fils d'officiers de Marine. D'autres de commerçants aisés ou de membres de professions libérales. Ce monde citadin des externes faisait quelque peu

contraste avec le monde rural des pensionnaires. Cela n'empêchait pas les camaraderies, mais maintenait cependant certaines distances...

Tous les externes devaient cependant assister, avec les pensionnaires, à la grand'messe du dimanche et aux liturgies des grandes fêtes : le 8 décembre notamment, qui était la fête du collège, fête de l'Immaculée Conception, les processions de la Fête - Dieu et du St Sacrement, la Communion Solennelle, et, bien sûr, la Retraite du début d'année qui durait 3 jours .

- Les Pères Jésuites :

Ils ne constituaient que l'encadrement du collège, sauf exception pour la Seconde. C'étaient le plus souvent des hommes très typés, à la fois par leur milieu social et une éducation très policée par une formation longue, très poussée sur les plans littéraires, philosophiques et religieux, très rigoureuse sur le plan de la discipline (le jésuite devait alors obéir « perinde ac cadaver ») et sur celui de l'ascèse, enfin par leur origine le plus souvent extra-bretonne.

Grands spécialistes de l'éducation de la jeunesse, très portés sur l'observation et l'analyse psychologique, ils étaient souvent, - mais pas toujours -, d'esprit plus large que les responsables des collèges diocésains.

Supérieur, Préfet, Econome, Pères Spirituels, Professeurs de Seconde, Surveillant des grands étaient toujours des Jésuites, et, pour les deux derniers, de futurs Jésuites en cours de noviciat.

Le Supérieur était évidemment le numéro 1, encore qu'il devait compter avec un Directeur, prêtre du diocèse, responsable officiel du collège devant les Pouvoirs Publics (séquelle des lois contre les congrégations).

J'ai connu dans cette fonction de Supérieur le Père RICARD et le Père GUITTET.

Le premier était une figure indissociable du collège.

Ancien officier de marine, mystique et ascétique, c'était avant tout un saint religieux, passant des heures, jour et nuit, à la chapelle.

Bienveillant, certes, mais austère, exigeant, sévère, et inébranlable sur le règlement...

Il était également très connu à l'extérieur, dirigeant et confessant nombre d'officiers de marine et de personnes de la ville, et sortant souvent pour de bonnes œuvres qu'il accomplissait avec la plus grande discrétion. Je l'ai connu tour à tour Supérieur, sûrement en 32-33-34, puis comme économe, puis père spirituel des grands.

Il avait fini par contracter une manie singulière, celle d'émailler ses propos, et même ses sermons de « n'affaire, n'affaire, n'affaire voir ça ! », contraction, probablement, de « c'est une affaire à voir »... De sorte qu'on se mit à l'appeler « n'affaire »... On sait comment, refusant à la libération de quitter Brest, il demeura seul prêtre dans l'abri de Sadi Carnot, et sauta avec tous ce qui y étaient réfugiés. - le Père MARSILE a écrit la biographie de cet homme étonnant, énergique, et saint jusqu'à l'héroïsme.

Très différent était le Père GUITTET, appelé « Nimbus » à cause de sa ressemblance avec le professeur du même nom.

Il est très difficile de caractériser cet homme, certainement digne, pieux et respectable, mais peu ouvert, d'abord froid encore que bienveillant. A vrai dire, la fonction de Supérieur mettait le personnage à une distance assez grande des élèves, comportant des contacts trop limités pour que, sauf personnalité hors pair, ce qui n'était pas le cas, ce personnage puisse être vraiment connu. Précisément, le Père GUITTET, qui fut pourtant Supérieur de longues années, de 34 à 40 au moins, demeure pour moi, essentiellement, le personnage lointain d'une fonction, planant nettement au-dessus du quotidien des problèmes.

Tel n'était pas le cas des Préfets. - Hommes de terrains s'il en fut, soit que leur silhouette redoutable s'entrevoie au travers des carreaux de la classe, soit ils pénètrent dans celle-ci pour la proclamation hebdomadaire des notes des places, soit qu'armés de la foudre ils fassent brutalement irruption dans la turbulence d'un chahut ou qu'ils viennent mettre fin au laisser-aller d'une étude, soit que, d'une tourmente passée, et maîtrisée, ils tirent solennellement, comme Bossuet, « de redoutables et salutaires leçons », soit qu'ils prononcent à l'encontre de coupables individus des sentences impitoyables appuyant sans pitié les points sur les « i » ou libérant le cataclysme des « io »..., soit que soient contraints à frapper à leur porte justicière les coupables mis à la porte de leur classe ou de leur étude, soit, enfin, que tel impétrant vienne, les boyaux noués, tenter de justifier l'octroi d'une faveur relevant de l'Arbitraire le plus Souverain.

De mon temps se succédèrent dans cette fonction les Pères JOUVE et HAGUENIN, personnages éminemment désagréables, du moins à nos yeux. Le premier se piquait en outre, de dons psychologiques.

Dès le 1^{er} trimestre de 6^{ème} il me qualifia « d'élève concentré et réticent », ce qui plongea les auteurs de mes jours dans la consternation puis dans une extrême perplexité... La psychologie des profondeurs... Du second je n'ai rien à dire, que le souvenir ambigu d'un homme dont le fouet paraissait « l'ultima ration »... Tout différent était le, père BOURGEOIS, qui succéda au Père HAGUENIN et demeura en place plusieurs années...

Ancien officier, ce « Bourgeois » était un grand seigneur,... un chef dans toute l'acception du terme, avec la hauteur, l'humour, la largeur d'esprit, la bienveillance, et aussi toute l'autorité voulue.

Il fallait le voir et l'entendre, lors de la proclamation des notes, dans chaque classe. Chacun recevait son paquet, de fleurs ou d'épines., commentant le « e », ou le « ei », ou pire, de tel ou tel élève, avec toujours le sens du juste ou du possible. Je l'entend encore : « Untel : , ei ! ... Je trouve que le Père a été bien bon... », cela dit, on le sentait, avec plus d'humour que d'humeur.

Et quand un chahut se déchaînait en grande étude, je vois encore surgir sa grande silhouette, mince dans sa soutane impeccable boutonnée jusqu'au col, avec ses cheveux en brosse, sa figure en lame de couteau, ses yeux pétillant de plus de malice que de colère. Quel silence déclenchait cette apparition, et son inévitable :

« Faites donc pas les gosses ! »

Lui succéda son contraire, un petit rougeaud sanguin, nerveux, irritable, se laissant aller à des scènes de colère brutales et comiques : le Père LEGAY, qui ne l'était pas du tout. Enfin le père DAUGER, qui nous revint en 39-40 : grand, pâle, sec, maigre, triste comme un jour sans fin. On l'appelait évidemment « Jet d'eau ». Mais quelle eau froide !

Quand j'entrai en 6^{ème}, il y avait un Père Econome, le Père Le MINTIER de LEHELLEC. C'était un vieux jésuite, au chef chenu, au visage long et buriné, mais avec des yeux malicieux sous la broussaille des sourcils. Il avait un peu une tête de vieux sanglier. Nous le surnommions « Marabout ». - Le Père RICARD lui succéda dans cet office, puis ce furent des « civils ».

Jésuites aussi les Pères Spirituels. - Le Père TURMEL fut longtemps celui des Petits, en même temps que professeur de 4^{ème}. On l'appelait « Pégase », sans doute à cause de sa silhouette lourde et de sa démarche pesante. Avec cela, aussi peu jésuite que possible !

Epais, sans distinction, la soutane grasseuse, la barrette verdasse de travers qui ne quittait jamais son chef de rapace déplumé, le mégot toujours aux lèvres, dont les

cendres tombaient là où elles pouvaient (il se les « roulait » lui-même). On aurait pu aussi l'appeler le « Père aux ficelles ». car son passe-temps favori était de confectionner d'horribles horloges avec des bouts de lacets et des morceaux de carton. Il nous laissait chanter des cantiques qui n'étaient pas dans notre recueil. ce qui l'amenait à ronéotyper notes et paroles sur des feuillets dont l'encre était d'une pâleur subliminale. Ainsi animait-il la « Croisade Eucharistique », ce qui nous valut un déplacement en car à Douarnenez lors d'une fête du Mouvement de ce nom. - Ce ne dut pas être un mauvais professeur de 4^{ème}, en latin, grec et français, où il innova en remplaçant en latin Petitmangin par Debeauvais, auteur qui mettait déjà les exemples de grammaire latine en bandes dessinées. bien entendu les murs de sa classe étaient couverts d'illustrations diverses, de tableaux, de sentences, le tout de son cru évidemment. Personnage pittoresque et inventif, qui devait souffrir d'une « bricolite » suraigüe. Il nous faisait aussi l'instruction religieuse. A ce titre je l'eus comme professeur de 4^{ème}. Je peux témoigner que son enseignement était concret et sa classe animée. On lui posait des questions sur des cas que certains d'entre nous, notamment de COUDENHOVE. (alias « Boudic ») , s'ingéniaient à compliquer à souhait, ce qui l'enchantait. Il en démêlait voluptueusement les noeuds les plus horribles. Un vrai casuiste, maître des engrenages les plus pointus et des « distingo » les plus subtils...

Avec le père de GUEUSER nous revenons à ce fut la Compagnie de Jésus dans les plus séduisants de ses « types », dans le plus raffiné de ses produits.

Un Jésuite « haut de gamme » dirait-on maintenant ! Grand, yeux bleus, regard clair, cheveux en brosse, figure et allure encore jeunes dans les années 30, malgré sa jambe raide d'une méchante blessure de guerre.

Père consolateur s'il en fut pour les pauvres petits pensionnaires, en proie au noir cafard des premiers mois, comme pour tous ceux qui traînaient une faute à se faire pardonner, une épreuve, des difficultés. Sa chambre était ouverte à tous, comme son cœur. Et quand ce n'étaient pas les petits, c'étaient les grands, ou des mères éplorées, ou des âmes en peine.

Il fallait voir les nuées qui l'entouraient quand il traversait les cours, ou quand l'escouade des patineurs à roulettes apercevaient sa haute silhouette sur le Cours Dajot ! Ce jésuite au cœur tendre avait été, en 14-18, un farouche guerrier, n'hésitant pas, tout en priant pour elle, à poignarder la sentinelle allemande qui le gardait pour s'évader d'un camp de prisonniers. Un jésuite de grande classe...

Alors que les surveillants des Petits étaient le plus souvent des séminaristes du diocèse, ceux de la « grande cour » étaient de futurs jésuites. Rôle délicat et important s'il en fut, puisqu'ils avaient la responsabilité des récréations, du réfectoire et du dortoir.

Dans ce rôle brillèrent particulièrement les Pères de GOASBRIAND et MAUCORPS. Le premier était un gaillard bâti en force, redoutable dans l'équipe de foot, mais scrupuleux et assez contrariant de ce fait comme surveillant. En fait assez timide. Il se battit comme un lion dans les corps-francs en 39- 40. Puis fut missionnaire en Chine. De nos jours il œuvre encore à Formose. C'était un lutteur. Au Moyen-Age il eût fait un rude Croisé, un vrai soldat du Christ.

Très différent, le Père MAUCORPS, « beau gosse », distingué, à la limite du snob, sorti d'une bourgeoisie de haut rang, parisien, avide de savoir, se jetant avec avidité sur toutes les disciplines, toutes les sciences, tous les sports tous les jeux. Avec cela beaucoup d'entregent, de gaité, homme du monde, mais aussi homme de contact chaleureux, soucieux de bien faire.

Ce n'était pas l'homme des sentiers battus ! Assez volontiers contestataire, mais avec élégance et tact, il ne cessait d'imaginer, d'inventer, d'innover. Avec lui notre cour s'augmenta d'une questure et de poteaux de basket. Puis il ouvrit une salle de jeux, avec des revues, des jeux d'échecs, de dames, un ping-pong. Puis,

avec lui nous devînmes terrassiers à la maison de campagne, où il nous fit faire un terrain de basket. Enfin il créa une brigade cycliste, qui, les jours de congé, à la belle saison, se dans de belles randonnées à travers le Finistère. – Un Jésuite d'avant-garde...

Les Professeurs:

C'étaient pour la plupart des prêtres du diocèse qui, très souvent, passaient de longues années dans l'enseignement, et souvent dans le même collège. C'est pourquoi leurs figures sont ordinairement bien plus liées à Bon Secours que celles de jésuites qui, sauf le père RICARD, y demeuraient relativement peu de temps : un, voire deux ou trois ans, guère plus.

Physionomies hautes en couleurs que celles de ces prêtres bretons dont certains marquèrent profondément de nombreuses générations de collégiens, tels les abbés GOUESNOU, SOYET, PENCREACH, SALUDEN, DERRIEN, KERBIRIOU, QUENTEL, BOTHOREL, LEROUX, LAGADEC, PONDAVEN, etc...

Figures admirables de science et de dévouement à la jeunesse que celles de ces hommes qui, pour rien, ou à peu près, passaient les heures du jour en classe, et celles du soir et de la nuit à corriger les copies de leurs élèves : devoirs, leçons par écrit, compositions, sans compter les cours à préparer. Et cependant, levés dès l'aube pour dire leur messe quotidienne, et, dans leurs moments libres, arpentant la cour ou le préau, hors des récréations, en récitant leur bréviaire ou en égrenant leur chapelet !

Enfin, disponibles pour recevoir des élèves en difficulté comme pour « blaguer » avec tels autres en passant dans les cours de récréation à la sortie de leur réfectoire.

En 8^{ème} et 9^{ème}, c'était encore le royaume des Demoiselles, dont Melle MAGUEUR qui vit toujours.

En 7^{ème} régnait l'abbé MAZURIE.

Lorsque j'arrivais au collège en 6^{ème} (33-34), j'entrais dans la classe de M. GOUESNOU, qui prisait, homme patient s'il en fut, bon et bienveillant, qui faisait excellemment démarrer le latin et approfondir la grammaire française. -C'était déjà le début de nos études classiques, avec, bien sûr, des Fables de la Fontaine. - Chaque année nous devions en apprendre par coeur un certain nombre, ainsi que d'autres poésies. Je me souviens particulièrement de l'Ode de Malherbe visant à consoler Monsieur du Perrier de la mort de sa fille, car « en cette garde qui veille aux barrières du Louvre » et qui, comme chacun sait, « n'en protège pas nos rois » (de la mort), je persistais à imaginer une vieille garde-barrière de la SNCF. La Récitation tenait dans toutes les classes jusqu'en 1^{ère} inclus une place importante. Elle cultivait et ornait la mémoire.

Plus tard, nous ne devions pas nous en plaindre.

En latin, nous traduisions la célèbre « Epitome Historiae Sacrae » avant d'aborder Cornelius Nepos et ses hommes illustres.

Monsieur GOUESNOU nous faisait aussi l'arithmétique, avec, à l'appui, les redoutables problèmes de l'impérissable manuel des chanoines Courtet et Grill. Il nous initiait aux mystères du P.G.C.D. et du P.P.C.M qui me parurent des instruments de torture intellectuelle et des exercices d'une gratuité totale quelque peu sadique.

La 6^{ème}, c'était aussi : les débuts de l'Anglais, qui étaient pénibles pour tous avec les contorsions linguales et dentales auxquelles il fallait se livrer pour tenter d'émettre l'invraisemblable « th » d'outre-Manche ! - Le jeune abbé PALUD, dans l'ardeur de ses jeunes années de professorat, s'y efforçait sans désespoir apparent.

Il nous apparut très sévère, ce jeune prêtre, avec sa tête penchée sur le côté, ses lorgnons, sa tenue d'une élégance recherchée qui ne se démentit jamais. En fait, c'était un timide, qui ne voulait pas se laisser déborder. Quand il se vit maître des lieux, sa sévérité se relâcha progressivement, surtout au profit de nos successeurs. - Quoi qu'il en soit, nous hahinions sur le "Boy's own book" dont je vois encore la couverture rougeâtre cartonnée.

Enfin, notre jeune surveillant de cour, M. MOYSAN, timide séminariste du diocèse, nous apprenait l'Histoire Ancienne.

Le cours « d'Instruction Religieuse » faisait partie intégrante de nos horaires et de nos programmes. Le Père TURMEL devait s'en charger.

En 5^{ème} (34-35), le Professeur Principal était alors l'abbé MAZURIE, qui nous fit, je m'en souviens, travailler le latin d'arrache-pied, en imaginant mille exercices de compétition entre les deux sections, la verte et la rouge, entre lesquelles se partageaient toujours les classes.

C'était l'année où nous abordions les tragédies classiques, avec Esther, dont j'ai encore en tête les premiers vers (« Est-ce toi, chère Elise... etc... »). En latin nous traduisions le « De Viris Illustibus Romae », et puis quelques versions plus difficiles. - Nous débutions le grec, avec la grammaire aride du sieur Ragon.

Si en latin M. Petitmangin, en ses débuts, célébrait la rose, dont déjà se décelaient les épines, par décliner la gloire du jour.

En arithmétique nous prîmes contact avec un célèbre professeur, que nous devions retrouver plus tard, M. MAZAUD, figure bonsecourienne bien connue. J'y reviendrai.

Nous continuions l'anglais avec M. PALAUD, et étudions l'histoire Romaine avec le Père CARRE, surveillant de la grande cour. Et nous voici en 4^{ème} (35-36) avec l'abbé SOYET, « Gégène », un prêtre souffreteux, maigre comme un clou, à la figure émaciée et rougeâtre, en lame de couteau, à la soutane élimée. Avec cela une vraie tête de saint breton, taillée dans le chêne. Il avait une très petite santé, toussait beaucoup, et devait mourir jeune.

Excellent homme, professeur consciencieux, je l'entends encore avec son accent breton très prononcé. En français, nous découvrions Athalie et les affres de songes qui ne sont pas « d'une nuit d'été », et, en latin, nous conquerrions la Gaule avec ce fanfaron de César. En anglais voici l'abbé BOTHOREL, « Botho », qui nous suivra jusqu'à la 1^{ère} inclus, avec l'aimable grammaire de MM. Gill, Roulier et Stryenski, qui s'étaient mis à trois pour nous apprendre que le « cardinal Wolsey mourut en disgrâce », et autres exemples que nous finissions, arrivés en 1^{ère}, par connaître par coeur, tant M. BOTHOREL ne nous faisait grâce d'aucune « leçon par écrit » au début de chaque classe.

Et, en math, voici le célèbre « Tonton », le bon abbé LEROUX, avec ses cheveux en brosse, son teint haut en couleurs, son nez de mousquetaire, et sa grosse voix faussement sévère, qui vient nous initier à l'algèbre et à la géométrie.

En histoire, nous commençons l'histoire de France dans le livre couleur bistre de

Mgr Baudrillard, « de l'Académie Française ».

En histoire et géographie notre professeur est M. QUENTEL, « Ti-jean », vieille figure de Bon Secours, dont c'est, avec son collègue, PENCREAC'H, la dernière année en ce collège.

De 4^{ème} en 3^{ème} (36-37) nous franchissons une étape décisive en passant en « grande cour » et en « grande étude ». Bref, nous quittons le monde des petits pour celui des grands, dont la taille semble d'ailleurs se rétrécir étrangement dès lors que nous passons de leur côté.

Avec M. LAGADEC, « Brutus », ce n'est pas de la rigolade. Gaillard bien découpé, grand, large de carrure, aux cheveux bouclés légèrement grisonnant de la quarantaine, à la voix de stentor, il jouit d'une solide réputation de sévérité approchant pour certains de la terreur.

Lourd silence, en début de classe, dans l'attente angoissée des noms des malheureux qui vont, tour à tour, être interrogés... Ou lorsque, copie après copie, M. LAGADEC rend compte du dernier devoir. - Cela dit, dans de telles conditions, nous travaillions ferme ! Il n'y a pas le choix !

C'est l'année où nous débutons l'Histoire de la Littérature Française, avec le Moyen-Age et la Renaissance, dans le manuel et les Morceaux Choisis du Chanoine Desgranges. - Nous nous initions à l'analyse des textes et à leurs commentaires, en attendant les premiers essais de dissertation française. C'est aussi l'année où nous apprenons, avec le Cid, les conflits cornéliens de l'Amour et du Devoir, et les déchirements des coeurs bien nés... et bien trempés. C'est celle où nous traduisons les Métamorphoses d'Ovide, l'Enéide de Virgile, des lettres de Cicéron, les guerres de Jugurtha, de Salluste..., et, en grec, avec les Dialogues des Morts, de Lucien, cet Anabase, cette Marche des Dix Mille, de Xénophon, qui n'en finit pas...

En histoire et géographie, c'est l'arrivée de l'abbé LE PAUL, qui démarre sur les chapeaux de roues, en opposant notre fainéantise de fils de famille au travail acharné de ses anciens élèves, les rudes fils des rudes paysans du Léon, au collège de Lesneven

Encore un professeur redouté ! Vraiment quelle classe ! tant et si bien, d'ailleurs, que nous travaillâmes tellement notre Histoire de France et notre géographie, avec de tels résultats, que l'Abbé, ému, rendit les armes et nous déclara élèves plus que satisfaisants ! Et, dès lors, nous eûmes en lui un professeur aussi bienveillant qu'intéressant.

Leçon de tous ces rudes maîtres : il faut beaucoup exiger ...

M. BOTHOREL continuait ses leçons d'Anglais, et M. MAZAUD nous faisait pénétrer plus avant dans les arcanes de L'Algèbre et de la Géométrie.

Changement de décor en Seconde, en cette classe « d'Humanités » si décisive, avec le charmant et inoubliable Père MARSILE, jeune apprenti jésuite, lettré jusqu'au bout des ongles, fin, plein d'humour, nous initiant avec passion à la Littérature de la Renaissance puis à celle du Grand Siècle, - et encore avec plus de passion nous faisant traduire l'Odyssée du vieil Homère, puis l'intrépide Antigone de Sophocle. Quel homme ! Comme il savait rendre ses classes passionnantes, nous faisant d'amples lectures et commentaires de textes ou de critiques littéraires, nous passant des illustrations du Parthénon, ou de la sculpture grecque...

Je le vois encore, arrivant en classe, toujours avec une pile de bouquins, tous bardés de signets aux pages qu'il allait nous lire ou commenter - ou nous faire commenter. Car, avec lui, tous les élèves devaient participer activement. Ce qui ne l'empêchait pas de nous dicter au tableau des schémas remarquables sur les auteurs et leurs oeuvres.

En un mot, c'était un homme passionné par ce qu'il devait enseigner, et qui, plein de vie, et de sens pédagogique, savait rendre son enseignement vivant et passionnant. Sauf peut-être en latin dont il ne cachait pas être peu épris.

Dans la même classe, toujours les abbés MAZAUD, BOTHOREL et LE PAUL. - Le premier ajoutait aux mathématiques, la physique et la chimie, - le second persistait en anglais, - et le 3^{ème} nous entraînait dans la captivante histoire des XVII^e et XVIII^e siècles, ainsi que dans les bases fondamentales de la géographie du globe.

Quant à l'Instruction Religieuse, elle était cette année là le fait d'un professeur distinct, en la personne du père AUBRY, qui nous initiait à l'Ancien Testament.

En Rhétorique (1^{ère}), (38-39), nous arrivions à cette fameuse année du 1^{er} bac, auquel nous nous préparions depuis la 3^{ème}, comme nous l'avait maintes fois, en son temps, rappelé Brutus, en une phrase célèbre « Dès maintenant vous préparez votre bacca1auréat ! »

Nous trouvions en français, latin et grec, un Professeur petit, fluet et zézayant, l'Abbé PONDAVEN, dont l'énergie se dissimulait sous cette frêle écorce. Mais il ne fallait pas s'y fier. Il savait faire travailler ses gens !

Il commençait toujours sa classe par une courte lecture méditative, destinée à nous élever l'esprit et à nous former le caractère. Il était spécialement friand des courtes phrases Pierre l'Herminé, alors célèbre journaliste de la croix, phrases qu'il émettait lentement, le regard perdu vers le fond de la classe, dans l'attitude méditative et inspiré qui convenait.

Il aimait citer et commenter les phrases sentencieuses des Grands Hommes. Comme il avait un cheveu sur la langue un certain « Fosse (Foch) a dit... » resta célèbre.

Ce vaillant petit abbé était violemment opposé aux célèbres accords de Munich, et nous citait volontiers H. De Kérillis qui, dans l'Echo de Paris, en avait dénoncé les dangereuses illusions.

Et, dans le même sens, il évoquait les « Phillippiques » de Démosthènes s'opposant violemment aux pacifistes d'Athènes, et dénonçant les ambitions du roi de Macédoine, Philippe, le père d'Alexandre. Démosthène dont nous traduisons de longs passages oratoires, extraits des discours sur la « Couronne », contre Philippe, etc...

Arrêtons-nous un peu à M. MAZAUD qui nous projetait dans les fonctions, les courbes et les volumes . C'était un homme d'une extrême originalité, pittoresque a souhait, avec son crâne de blond dont la calvitie dessinait de curieux contours, ses yeux bleus, sa figure pale, son élocution saccadée, sur un registre voilé, un peu « recto-tono », avec ses phrases émaillées de « voyez... ». Par exemple « voyez, ici je passe, je n'ai pas le temps ». De temps en temps il lançait une plaisanterie qui le faisait glousser, ce qui mettait la classe en joie.

En classe, ou il arrivait généralement en chaussons, il portait une douillette, blanche de la craie du tableau auquel il s'appuyait avec innocence. Bien entendu il continuait de nous enseigner également physiques et chimie, penchant son long nez sur les cornues d'un « laboratoire » ante-diluvien, en déclarant paisiblement : « Ici, voyez, c'est un gaz qui donne la nécrose du nez »... Affirmations toujours ponctuées de deux ou trois curieux « hon ! hon ! »

C'était, faut-il le dire, le plus excellent des hommes, humble et modeste, et il était très populaire.

Avec l'abbé LE PAUL, en géographie, nous étudions, dans le nouveau livre de Baron, succédant à l'insipide Gallouëdec et Maurette, la géographie de la France, et en histoire, les périodes tourmentées de 1789 à 1848.

Enfin, avec l'abbé BOTHOREL, nous faisons connaissance avec les heurs et malheurs de David Copperfield, avec le pittoresque M. Micawber, l'horrible Uriah Heep, et tous les héros de ce roman vivant.

A la rentrée de 1939, hélas ! c'était la guerre, et jusqu'en Mai 40 « la drôle de guerre ». Pendant ce temps, et parmi les reçus du 1^{er} bac, les uns entraient en Mathélem ce n'était pas le chanoine COURTET qui était à son poste, mais une jeune femme dont je n'ai retenu que le prénom : Caroline.

Mais il n'est pas possible de laisser partir ainsi M. COURTET. Grand, large, sanguin, calme, à la fois modeste et imposant, le chanoine était l'une des grandes figures du collège dont, on l'a dit, il était officiellement le « Directeur ». C'était une autorité sur les plans mathématiques et scientifiques, alliant le savoir à un efficace sens pédagogique.

L'admirable était que sa culture scientifique ne le cédait en rien à sa culture littéraire. Je l'ai vu remplacer au pied levé M. LAGADEC en 3^{ème} pour une classe de grec. C'était merveille de le voir nous traduire Xénophon à livre ouvert nous expliquant les plus complexes ressorts de la phrase grecque, et soulignant au passage les filiations étymologiques du grec au latin et au français. C'était enfin un excellent et saint prêtre, très bon prédicateur ; il devait d'ailleurs par la suite devenir curé de la Cathédrale de Quimper.

Voilà donc cette valeureuse cohorte de prêtres bretons d'autrefois, simples, bons, pieux, faisant de leur enseignement une vocation, vivant simplement et sobrement, dans cette communauté fraternelle de Bon Secours, à l'image, d'ailleurs de tous les professeurs des autres collèges bretons.

Le contraste avec les jésuites était évident. Non pas dans la sainteté de la vie et dans le dévouement, mais dans le « genre » et le « type ». La plupart de souche paysanne, léonarde ou cornouaillaise jusqu'au bout des ongles, il était fatal que de petites, sourdes et discrètes tensions surgissent de temps à autres avec les « Révérends Pères », eux aussi, jésuites, fils de St Ignace, et, pour la plupart, distingués jusqu'à la plante des pieds. Cela nous amusait mais demeurait très limité, ne dépassant jamais le stade des petites piques amicales. C'était un monde et une époque de « bonne éducation » et d'extrême respect des autres.

Saluons les donc une dernière fois, ces « Pères » et ces Prêtres aux personnalités riches et diverses, si « typés » et si excellents, si près de nous parce que si distincts de

nous de par leur vie et de par ce sacerdoce qui les imprégnait, saluons leur saintes cohortes où leur humanité se couvrait de ces longues soutanes noires, aux milles boutons, avec aux pieds des grosses chaussettes noires, et des souliers de même, et le chef orné de la tonsure et sommé de la barrette ou du chapeau ecclésiastique, témoignant ainsi de leur identité et de leur mission.

Et maintenant voici les Dames. - J'ai nommé Caroline N., qui fut un excellent professeur de mathématiques en classe de mathématiques élémentaires, et nous enseignait, en philo, l'anatomie et la physiologie humaines.

Dans ladite classe de philo, où nous étions 8 ou 10, nous eûmes la chance d'avoir un merveilleux éveilleur en la personne de Mlle SABRAN, qui venait de l'Institut Catholique de Paris remplacer M. BACON mobilisé.

Quelle femme ! profonde, fine, passionnée et passionnante, pratiquant le dialogue et la maïeutique socratique, thomiste convaincue et convaincante, professeur de certitudes raisonnées et non de doutes, elle fit pour nous de cette année de philosophie une année de grand enrichissement intellectuel et moral.

A côté d'elle Mlle. FAYET venait nous assurer le programme d'histoire et de géographie, avec une grande ardeur et compétence. J'ai évoqué « Caroline » et sa biologie. Complétaient le lot, un officier réserviste de la Marine pour la physique et un bon abbé mobilisé pour l'anglais.

La vie au collège – « Les travaux et les jours ».

La cloche rythmait cette vie. Dès 5 h 30 au début, puis 6 h plus tard, elle nous tirait impérativement de la chaleur du lit avec ses trois coups secs puis sa grande volée. - Encore dans les ténèbres du sommeil, nous répondions avec plus ou moins de conviction: « Deo gratias ! » au « Benedicamus Domino ! » lancé par le Surveillant qui surgissait de l'alcôve où il dormait, au fond du dortoir. Puis nous procédions à des ablutions plus ou moins sommaires... De là, en rangs, nous nous rendions à la chapelle. Tous les déplacements s'effectuaient dans le silence, bras croisés, avec, en tous cas, interdiction de mettre les mains dans les poches du pantalon. La tenue !

A la chapelle, l'un de nous récitait la prière du matin : « Mettons-nous en la présence de Dieu... » Puis, c'était la messe, au cours de laquelle, après l'Offertoire, nous chantions toujours un cantique. On n'avait pas peur, en ce temps-là de prier pour la Patrie ! Je me souviens encore des premières paroles du cantique : « Oh ! Peuple Franc, de ta vaillance souviens-toi ! » et de : « Catholiques et Français (ou Bretons) toujours ! ». - Comme tous les prêtres ne pouvaient pas se succéder à l'autel de la chapelle, la plupart disaient leur messe dans des petits oratoires, où certains d'entre nous étaient désignés pour les servir. J'ai ainsi, un temps, servi la messe de M. MAZAUD.

Et aussi celle d'un vieux jésuite à la retraite, le père BITOT qui habitait avec un autre vieux jésuite, le père BROCHEN, un appartement dans un immeuble donnant sur la rue de la Mairie, mais auquel on pouvait accéder par des cours intérieures à partir du collège. C'étaient deux personnages extrêmement pittoresques.

Le premier lourd et pesant, le second sec, maigre, avec un crâne nu et bosselé. Tous deux branlants et fragiles. Le premier avait été précepteur d'un duc de Broglie. Le second aumônier du Borda dans les temps héroïques.

Après la messe c'était le petit déjeuner, très bien accueilli avec son café au lait brûlant et ses excellents petits pains, servis dans de grandes corbeilles. De là nous allions en étude repasser ou apprendre nos leçons.

Récréation à 8 h 30. Dans la cour arrivaient alors les externes. Puis, à 9 h, cloche, et en rang pour gagner les classes. Celles-ci se déroulaient sans discontinuer jusqu'à 11

h. A 10 h , éventuellement, un professeur succédait à l'autre. Les classes commençaient toujours par la prière, et puis récitation orale ou écrite des leçons. Certains professeur ne craignaient la copie ! Puis c'était le compte rendu du dernier devoir, avec sa correction et ses commentaires copie par copie. Et, enfin, le cour proprement dit.

Vers 11 h, récréation, puis nous allions en étude ; cette fois avec les externes surveillés. A 12 h la sonnerie de l'Angelus, que nous récitions, nous en tirait pour aller au réfectoire. Une grande récréation, pendant laquelle arrivaient de nouveaux externes surveillés. Puis étude jusqu'à 14 h 30. Courte récréation, avec l'arrivée des externes libre, puis classe jusqu'à 16 h 30.

Alors, dans la cour de récréation, nous était distribués les inévitables petits pains. Cette récréation était l'un des temps forts de la journée, d'autant qu'y participaient les externes surveillés, ceux-ci devant rester à l'étude du soir. La cour se divisait alors en deux camps qui s'affrontaient au « foot » avec acharnement et grands cris.

Puis c'était la longue et studieuse étude du soir, la dissertation française, à la version latine ou grecque, au problème de maths ou de physique.

Vers 19 h les externes surveillés s'en allaient. Puis l'Angélus mettait fin à l'étude , d'ou nous nous dirigeons vers le réfectoire pour le dîner.

Enfin c'était la prière du soir, et le coucher vers 20 h 30. En été celui-ci était plus tardif et précédé par une étude.

Tel était l'invariable horaire des jours de semaine, qui ne se modifiait qu'a l'occasion des grandes fêtes, et des jeudis et dimanches.

Le dimanche, nous avions grand'messe. Tour à tour les prêtres du collège la célébraient, le même que, tour à tour, ils étaient chargés du sermon. Cette grand'messe était toujours empreinte de solennité avec la troupe des enfants de chœurs et des thuriféraires.

Aux grandes fêtes, les sommets étaient atteints avec les splendeurs de la messe à « trois chevaux » : l'officiant, le diacre et le sous-diacre, couverts de leurs dalmatiques hiératiques et resplendissantes de leurs ors, les nuages d'encens, et les accords triomphants de la Messe Royale de Dumont. A la tribune l'abbé BOTHOREL tenait l'harmonium et dirigeait la chorale, avec les voix claires d'un côté et les voix plus graves de l'autre.

Nous passions la Toussaint, Noël et Pâques dans nos familles, mais pour Pâques nous n'étions libérés que le Samedi Saint, à midi. Nous participions donc à tous les offices de la Semaine Sainte, des rameaux, du Jeudi Saint, des Vendredi et Samedi Sainte, avec les « Passions » chantées au lutrin en latin par plusieurs prêtres se partageant les rôles.

En dehors de la grand'messe, la matinée du dimanche était vouée à l'étude, entrecoupée de récréations. A midi, en principe, meilleur repas, avec frites (cf. infra) et dessert.

De 13 h 30 à 16 h 30, la cohorte des pensionnaires partait en promenade, en rangs bien entendu. L'hiver, c'était, sous la grisaille le terrain de foot-ball, où les équipes du collège disputaient des matchs souvent épiques avec St Louis, le Lycée, les divers « Patros » de la ville, voire participaient à des challenges département inter-collèges et patronages.

Belles heures pour les équipes ! Mornes heures pour les « spectateurs » grelottant sur la touche, surtout pour ceux qui n'était pas mordus par le virus du ballon de cuir.

D'autres fois, cependant, ceux qui ne jouaient pas étaient emmenés, toujours avec un surveillant, se promener hors les murs, parfois jusqu'à Kerbonne ou à St Pierre. – Ce n'était pas passionnant.

Quelle joie lorsque, certains dimanche de pluie particulièrement agressive, nous étions emmenés au cinéma des Carmes, pieux patronage, où nous vibrions aux passages spécialement dramatique, clamant notre enthousiasme quand les héros arrivaient, au galop de leurs montures, ou de mille autres façons, mettre fin aux agissements des méchants, - ou poussant des hurlements de joie aux gags les plus intenses de Laurel et Hardy !

A l'époque, une séance de cinéma, ce n'était pas rien : 1 ère partie ; un documentaire, subi avec résignation, un premier film assez court, d'aventures ou de dessins animés, les actualités, enfin les images du prochain film. - L'abbé LESPAGNOL responsable du patronage, à la fin de cette 1 ère partie, montait lui-même sur l'estrade pour annoncer : « la semaine prochaine sur cet écran ... » un film toujours extraordinaire, ont il excellait à proclamer les exceptionnels mérites. Puis, c'était l'entracte, et la ruée, hors de la salle vers un buffet que tenaient les bonnes dames d'oeuvre de la paroisse, où nous dégustions sodas et limonades, et nous débattions avec des gâteaux gluants de crème ou de confiture. Puis, c'était le « grand film ». Merveilleux ! On n'imagine pas ces salles de patronages bondées de jeunesse que l'image n'avait pas blasées et vibrant de façon extraordinaire à des spectacles, soit d'un comique très « bon enfant », soit d'un dramatique où le Bien l'emportait toujours sur le Mal, et un Mal s'affichant toujours comme tel.

Puis c'était le retour au collège où, après le goûter-récréation nous avions le Salut du St Sacrement, puis étude jusqu'au dîner. Nous pouvions lire des livres empruntés à la bibliothèque.

Même programme le jeudi, sauf qu'il n'y avait ni grand'messe, ni Salut, et donc des études plus longues.

Pouvaient sortir le jeudi et le dimanche les élèves dont les notes étaient au-dessus du « E », à condition qu'un parent, dûment habilité, vienne les chercher et les ramener avec un billet signé.

Ceux qui avaient eu de très bonnes notes pouvaient être emmenés dès midi déjeuner par leurs parents. Les autres ne pouvaient sortir qu'à la récréation de 13 h, et tous devaient être rentrés pour le Salut du dimanche, ou pour l'étude de 17 h du jeudi. Bien entendu, aucun pensionnaire ne pouvait se permettre de quitter le collège en dehors de ces conditions.

Et, que l'on fut pensionnaire ou externe, le port de la casquette réglementaire, à bordure de velours bleu, était obligatoire pour tout élève franchissant la porte du collège et déambulant en ville, que ce soit sur une semaine ou un jour de congé. Il était de bon ton, d'ailleurs, d'avoir une casquette « cassée » et bien culottée, la plus délavée possible, et pliable à volonté dans la poche, ce qui permettait au collégien en proie aux tourments de l'amour de se promener tête nue, tout en gardant le couvre chef à portée de la main, dès que perçue dans le champs visuel la moindre soutane suspecte.

La classe :

La classe était un lieu sacré, ignorant ordinairement ce qu'il est convenu d'appeler « le chahut ». On ne chahutait pas en classe, où, du reste, les effectifs ne dépassaient pas de 20 à 30, voire bien moins en Philo et Mathelem. Le professeur était respecté. Et on avait intérêt à l'écouter, ou à faire semblant.

Ce qui n'excluait pas toute dissipation, au niveau du proche compagnonnage. Mais alors les délinquants étaient vite repérés, avec la perspective, soit de prendre la porte, ce qui signifiait être contraint d'aller se présenter au Préfet, sans « l'admirateur »

duquel tout rentrée en classe- était impossible, soit de se décerner une note de discipline entraînant la colle ou la privation de sortie.

Et, si ce n'était pas l'oeil du Professeur, ce pouvait être, tuile redoutable, celui du Préfet, dont, tout-à-coup, le chef aux aguets s'entrevoyait par le carreau donnant sur le couloir...Car il y avait toujours, côté couloir, une suite de carreaux à hauteur d'homme, livrant ainsi maléfiquement toute la classe aux possibilités les plus subtiles de surveillance extérieur.

Toutes les semaines avait lieu une composition. Toutes les matières y passaient, selon un programme trimestriellement établi et bien connu d'avance. Echéances inéluctables...Le lundi, le Préfet passait en proclamer les résultats. Et, chaque trimestre s'effectuait un double classement : l'excellence résultant de l'ensemble des compositions du trimestre, la diligence, synthèse des notes de devoirs et de leçons. S'y ajoutait le classement à une sorte de « petit bac », comportant écrit et oral, que l'on passait avec des professeurs autres que ceux de notre classe, voire avec des personnes de l'extérieur.

Ainsi, avec un devoir au moins par jour, et des leçons à apprendre pour chaque classe, avec les interrogations correspondantes, les compositions, les examens trimestriels, les classements en excellence et diligence, enfin les prix et accessits de fin d'année, l'effort était-il stimulé en permanence, le travail et la réussite récompensés, la paresse, l'indiscipline et l'échec sanctionnés, enfin la sélection effectuée sans complexe ! ...

Etude :

L'Etude, en temps que lieu et temps consacrés au travail personnel entre les classes, jouait un grand rôle dans la vie du collège. Il y en avait deux, comme deux cours de récréation, celle des petits et celle des grands, la première regroupant pensionnaires, demi-pensionnaires et externes-surveillés jusqu'en 4^{ème} inclus, la seconde les regroupant de la 3^{ème} à la philo et à mathélem incluses. J'ai rappelé quels en étaient les horaires. Particulièrement importante, longue et studieuse était l'étude du soir, s'étirant de 17 h à 19 h 30, et consacrée le plus souvent au devoir principal du jour : narration ou dissertation française, version ou thème grec ou latin, problème de math...

Au cours de cette étude, toujours vers la même heure, l'un de nous, le « facteur », préposé à cette fonction, passait dans les rangs avec une boîte à lettres où ceux qui le désiraient déposaient des billets exprimant le désir d'aller voir le Père ou l'Abbé Untel, ou de se rendre à l'infirmerie. Les visites aux Pères ou aux Professeurs étaient donc autorisées pendant les temps d'étude, à condition, bien sûr, qu'il n'y ait pas d'abus. Les motifs en étaient le plus souvent une explication à demander, un état d'âme à exposer, voire un entretien plus décontracté.

Les pères ou Professeurs ainsi sollicités signaient le billet de l'élève qu'ils acceptaient de recevoir le premier. De retour à l'étude, le facteur distribuait les billets aux élèves ainsi élus, lesquels à leur retour revenaient éventuellement avec un billet appelant à son tour l'un ou l'autre des impétrants, et ce jusqu'à épuisement des demandes, étant entendu que cet « épuisement » pouvait être reporté sur des études ultérieures.

En étude nous avions des pupitres importants, nous permettant d'y ranger des, livres et cahiers dont, avec les ans, le nombre et le volume allait en augmentant. La surveillance de ces études, regroupant les élèves de plusieurs classes, et notamment

celle des « grands », regroupant les pensionnaires, demi-pensionnaires et externes-surveillés de la 3^{ème} aux terminales, donc un grand nombre d'individus de nature turbulente, ou se débattant dans les affres de l'adolescence, ou enfin émergeant dans les enthousiasmes, les prétentions et les contestations de la première jeunesse, la surveillance de telles études n'était pas de tout repos...

Aussi leur Surveillant n'était-il pas celui des cours de récréations. Il avait assez à faire, pour, du haut de son estrade, détecter les conciliabules ou les lectures prohibées à l'abri des pupitres. Et surtout à faire face à ces grands chahuts auxquels se prêtaient admirablement ces vastes et longs rassemblements, souvent encore échauffés des jeux et des empoignades de la grande « Récré » de 4 heures, au sein desquels le silence de règle, en l'absence de toute parole professorale, semblait appeler le contrepoint de « bruits » plus ou moins spontanément concertés : murmures à bouches fermées, allant crescendo, battements de pupitres, ou lancement vers le plafond ou par-dessus les têtes de bonshommes en papier allant se coller au plafond, ou de « raids » préfigurant les plus modernes modèles de navigation aérienne.

C'était alors le grand chahut ! Y prêtèrent le plus certains pions particulièrement détestés ou méprisés, par cet âge qui, comme l'a écrit La Fontaine, était, au moins par moments, sans pitié. Alors c'était, inévitablement, l'enchaînement des heures d'arrêt, puis des mises à la porte, puis de l'arrivée du Préfet et de la sanction, collective tant qu'elle ne pouvait, avec les détections du ou des coupables, se personnaliser. Il y eut même, dans les années 34 ou 35, un chahut mémorable, dépassant les limites du collège, puisque des complices du Lycée vinrent sonner la cloche, cependant que se déchaînaient, en grande étude, les cris les plus divers, certains allumant même des papiers.

Des renvois suivirent, évidemment.

La difficulté pour les chahuts « ordinaires » ne dépassant pas le murmure était d'en déceler les meneurs. Parfois ces murmures s'arrêtaient d'eux-mêmes, parfois il fallait l'intervention préfectorale, et la menace d'une rallonge de l'étude au moment du dîner.

Cela dit, il fallait tout de même bien travailler, faire ses devoirs, apprendre ses leçons, préparer sa composition, ou le bac, et éviter des notes aux conséquences désagréables.

Et puis, mises à part quelques crises souvent provoquées par des surveillants maladroits, ou quelques éléments douteux, vite éliminés, « l'esprit » du collège était bon, les professeurs et les Pères souvent admirés, respectés et aimés. C'est pourquoi de tel dérapages étaient peu fréquents ou peu dramatiques.

Les récréations :

Temps importants de détente, le foot y régnait, avec une balle mousse, amenant le partage en deux camps de nombreux participants.

S'y ajoutaient, en petite cour, des jeux de « chat perché », ou des combats de « cavaliers », les uns montant sur les dos des autres, et deux camps s'affrontant, soit des jeux de billes, soit des jeux de « balle au camp », etc... etc...

En grande cour, à côté du foot, on pouvait, sous le préau, se livrer à des parties de basket-ball, ou jouer à la balle au mur avec des battoirs, ou, à partir de l'année « Maucorps », se rendre à la salle de jeux et y jouer au ping-pong, au bridge, aux dames, aux échecs, ou tout simplement y lire.

Enfin, dans la grande cour, sous l'escalier, fut établie une « questure », où l'on pouvait acheter du chocolat, des biscuits, et des articles d'écoliers.

A la récréation de 13 h, nous assistions au défilé des Pères et des Professeurs sortant de leur réfectoire, où nous nous plaisions à imaginer - ou à faire semblant d'imaginer - qu'il y régnait une plantureuse gastronomie, ce dont nous semblait témoigner quelques figures rubicondes... C'était souvent l'occasion pour tels ou tels de ces Messieurs de s'attarder à bavarder et plaisanter avec les uns ou les autres.

La Maison de Campagne :

Cette célèbre propriété du collège, don de la famille de PARCEVAUX, se trouvait située sur les bords de la rade, en bas de St Marc, dans un endroit qui n'était alors occupé que par quelques rares « villas » avec leurs parcs bien clos.

Nous nous y rendions les jeudi et dimanche à la belle saison, empruntant une petite ruelle qui existe toujours, en contre-bas de la gare, puis débouchant sur une route assez déserte qui, passée l'usine de super phosphates, laquelle, avec la brasserie de Kerinou, résumait à peu près toute l'activité industrielle de Brest, longeait un sordide dépôt de ferrailles, puis se poursuivait tout le long du rivage, jusqu'à la petite agglomération annoncée par un « débit », et où, entre, les murs de quelques propriétés, nous arrivions à cette « Maison de campagne » assez plaisante avec son pavillon 1900, sa pelouse, son parc, et, surtout, une situation donnant directement sur la mer.

L'été nous pouvions nous y livrer aux plaisirs de la baignade. Comme je l'ai dit plus haut, le Père MAUCORPS nous y fit établir un terrain de basket.

Le trajet, aller et retour était assez long, et, souvent, nous nous désaltérions au retour à un robinet situé dans la ruelle précitée.

Le Réfectoire:

La nourriture était fruste - Aucune concession à la gastronomie. Dominent très nettement les mornes menus quotidiens : les fayots, la « purée verte » (pois cassés), et des viandes se mordorant de couleurs variées. Nous buvons une « abondance » qui mérite bien son nom. Mais il n'y a, sans doute, pas lieu de regretter la vinasse aigrette et décapant que neutralise cette « abondance » de l'eau...

J'excepterai toutefois de cette austérité : d'une part les petits pains distribués à 4 h et au petit déjeuner, -et les célèbres « jours de frites », à savoir, les déjeuners du dimanche, du mardi et du jeudi. Ce problème des frites vaut que l'on s'y arrête. Voici l'affaire. Autour de chaque table, trônent une douzaine de gaillards, à l'appétit spécialement éveillé par la perspective friteuse.

Perspective éminemment aléatoire, comme on va voir, et recelant de ce fait des risques d'amères frustrations tout autant que d'intenses satisfactions. En effet, c'est à chacun son tour de se servir le premier.

Le plat tourne ensuite dans le sens des aiguilles d'une montre. Dans les temps ordinaires le dernier trouve toujours assez de haricots ou de purée de pois, ou, le vendredi, d'innommables raies pour satisfaire un appétit vite coupé. - S'agissant des frites, la problématique est inversée... Normalement, pourrait-on penser, la nature humaine étant ce qu'elle est, le, ou les derniers ne devraient pas se faire de grandes illusions sur la consistance du reliquat. C'est bien la situation lorsque, par je ne

sais quelle grâce, les frites arrivent sur la table avec l'aspect croustillant, et tous les caractères particulièrement prometteurs qui les caractérisent. Malheureusement, le plus souvent, le plat offre un spectacle de désolation : ce ne sont que des paquets de frites molles, flasques, inconsistantes, collées les unes aux autres... C'est alors la chance des derniers qui, d'un geste ou d'une voix hypocritement généreuse, renoncent à leurs parts. « Prends tout », disent-ils à leurs prédécesseurs.

Ce qui leur permet de plaider la pitié près du garçon, voire du surveillant. Et donc de susciter l'apparition d'un « rab », le plus souvent d'un standing nettement amélioré : des vraies frites, quoi ! dorées, croquantes, etc...

Alors on commence par le dernier qui se sert abondamment, et le plat, en remontant, se vide très vite... C'est ainsi que les derniers deviennent les premiers...

Je ne veux pas en terminer avec ces heures consacrées des « nourritures terrestres » d'un très modeste niveau, sans évoquer quelques particularités du collège à cet égard.

D'abord, je n'ai jamais compris pourquoi, lors du Benedicite, puis le « Benedicamus Domine » nous hurlions « Dominos », à l'accusatif pluriel... avant que le surveillant n'enchaîne sur la formule latine de rigueur.

A la fin du repas, nous « rendions grâce » avec un enthousiasme plus mesuré...

Chacun avait son couvert, cuiller et fourchette et timbale marqués à son chiffre. Un baquet, la fin du repas, assurait leur vaisselle.

Enfin, la plupart des pensionnaires avait leur « pot de beurre », soit remis chaque semaine par leur famille, soit livré par le collège, sur demande écrite hebdomadaire. C'était là un rite éminemment breton.

La Discipline :

Elle n'était pas plus sévère, et sans doute moins, que dans maint autre collège religieux de l'époque. Ou, si elle était identique, elle était plus facilement supportée, vu le petit nombre des élèves, l'exiguïté des lieux, et la bonhomie des rapports qui en résultaient.

Au dortoir, le silence était de rigueur. Je n'y ai jamais connu ni bavardages, ni chahut.

Je ne reviens pas sur la discipline dans les rangs où, après une sonnerie de cloche à la volée, le même silence s'imposait. De même qu'en étude et, bien sûr, en classe.

Au réfectoire, ce silence était également de règle, sauf au petit déjeuner du matin, les jeudi, dimanche et jours de fête.

Sur semaine, un lecteur désigné nous lisait, pendant les repas, d'un ton « recto-ono ». Les livres choisis pour ces lectures étaient souvent intéressants. A midi, c'étaient des livres sérieux, ou d'aventures, - et le soir, souvent des livres amusants. Je me souviens particulièrement de « Sans Famille », en « petite cour », puis, en « grande cour », de « Fortune Carré » de Kessel, et d'ouvrages drôles de Woodhouse, qui avaient grand succès.

Ordinairement nous avions « Deo gratias » au dessert, c'est-à-dire permission de

parler. Les parents pouvaient venir nous voir au parloir aux heures de récréation. Ceci se passait surtout à la récréation d'1 heure, qui était la plus longue.

Je vois encore cette pièce, avec son canapé et ses sièges de velours rouge, très « salon de presbytère ».

Pour y faire venir un élève, le, ou les, parents devaient remplir un billet qu'ils confiaient au portier. La venue de LAFLEUR, dans la cour de récréation était ainsi l'annonce que quelque heureux élève était appelé au parloir, où il trouvait le plus souvent une mère rongée d'inquiétude et porteuse de l'inévitable boîte de pâtisserie où resplendissaient les, non moins inévitables « éclairs » au café ou au chocolat. - Comme, le plus souvent, plusieurs familles venaient en même temps voir leur(s) rejeton(s), chaque groupe se serrait dans un coin, et, dans le « parloir », aux senteurs légèrement moisies, ce n'était que murmures et chuchotements, au travers desquels perçaient quelques rires ou quelques sanglots étouffés, le nom d'un professeur redouté, des mots comme « notes, travail, vacances... » voire quelques phrases inquiètes, comme « mets-tu bien ta brassière de laine ? », ou autres détails rongant habituellement le cœur des mères. - La cloche, hélas! mettait un terme rapide et cruel à ces douceurs fugitives...

Comme je l'ai dit, des notes hebdomadaires, exprimées en lettres désirées ou redoutées, sanctionnaient discipline et travail, entraînant selon les cas, suppression de sortie, colle du jeudi ou du dimanche, ou colle plus prolongée retardant les départs en vacances. Ces colles obligeant à venir ou à rester au collège l'après-midi du jeudi ou du dimanche, ou le, ou les, premiers jours de vacances, consistaient en mornes dictées, dont était plus spécialement l'objet les édifiantes aventures de Télémaque, ouvrage que le doux Fénelon semblait avoir conçu et écrit à cet effet.

Les « heures d'arrêt », elles, s'octroyaient à la volée, la peine suivant le délit sur le champ.

Un élève pouvait ainsi cumuler des heures d'arrêt, ou des 1 /4 d'heures, ou des 1/2 heures, - non seulement pour le même professeur ou surveillant, mais pour plusieurs... De sorte qu'il lui appartenait de répartir au mieux, ou au moins mal -, l'exécution de ses peines au cours de plusieurs récréations.

La preuve de cette exécution et de sa durée résultait d'un billet remis au surveillant de cour lorsque l'élève, résigné allait se mettre aux arrêts près d'un pilier; billet explicitant les noms du créancier et du débiteur, et le temps pendant lequel, durant la récréation en cause, le puni avait prévu de purger ainsi sa peine. A l'expiration de ce délai, le surveillant signait ce billet, que l'élève remettait à celui auquel il était redevable de ces mornes instants passés, dans l'immobilité et le silence, à regarder les autres jouer, s'ébattre, ou deviser.

Et au début de la classe, c'étaient souvent des comptes âprement discutés : « Untel, vous aviez deux heures et vous ne m'avez fait que 3/4 d'heures. » - « Mais, M'sieur... etc... »

Comme je l'ai dit, les châtiments corporels étaient rares, mis à part, dans les petites classes et études, la mise à genou au milieu de la classe ou de l'étude, pour calmer les tempéraments trop agités.

La piété:

La religion imprégnait, en quelque sorte, toutes les journées. D'abord par la seule présence de ces religieux et de ces prêtres en soutane, - sans omettre la mission très évidente des « Pères Spirituels ». Puis par la messe quotidienne, la grand'messe et le

Salut du dimanche, les liturgies des grandes fêtes, les retraites et les « Triduum », et les mouvements auxquels pouvaient s'affilier les élèves : « 1a Croisade Eucharistique », pour les petits, - 1a Congrégation de la Ste Vierge pour les grands. Pour ceux ci, également la Confrérie de St Vincent de Paul, qui nous amenait à aller, par deux, une fois par semaine, visiter des familles misérables dans de sordides quartiers comme Keravel, et à leur porter des bons de pain. - Pour les externes, en sus, le scoutisme, avec les abbés BOTHOREL et LEROUX. - Pour certains la Chorale, avec le privilège de monter à la tribune, le goûter de la Ste Cécile et la « promenade du Chant », en car, toute une journée, à Porspoder ou Landéda.

Toutes les études et classes commençaient par la récitation du « Veni Creator Spiritus... » et se terminaient par le « Sub tuum praesidium ». L'Angelus était récité deux fois par jour, midi et soir, à l'étude.

Prières du matin et du soir étaient dites à la chapelle.

Au lever retentissait le Benedicamus Domine" auquel nous répondions « Deo Gratias ! »

Le Benedicite », en latin également, était récité à la fin de tous les repas. Chaque semaine étaient distribués des billets de confession, à laquelle il était recommandé de se rendre au moins tous les 15 jours, à la limite tous les mois.

Bien entendu « l'Instruction Religieuse » constituait une matière du programme, nous amenant à étudier tour à tour le Catéchisme du diocèse, l'Histoire Sainte, les Evangiles, et , enfin, la Doctrine Chrétienne ou l' Apologétique dans les ouvrages du Chanoine Boulanger. D'où une solide formation religieuse et morale. L'année scolaire commençait toujours par une retraite de plusieurs jours, suivie d'un congé de 24 h , entre les grandes vacances et la reprise du travail. - Et, pour les Philo-Math, une semaine de retraite à Lesneven ou à Quimper, terminait leur vie de collège.

L'Infirmierie ...

Il y avait au collège 2 ou 3 religieuses à voiles noirs. L'une tenait l'infirmierie, et soignait avec dévouement les malades, dans 2 ou 3 chambres à un ou plusieurs lits. Mais, si la maladie se « prolongeait, souvent le pensionnaire était envoyé chez lui, ses parents venant le chercher. - Jours bénis...

Les parents pouvaient demander que, pendant tant de temps, un remède, ou des fortifiants « soient donnés à leur progéniture.

Il en résultait, à midi à l'entrée de l'infirmierie, une petite table où les « LOUZOU » en question étaient servis dans de petits verres étiquetés au nom de chaque « consommateur ».

Pour aider à l'ingestion de l'horrible Huile de Foie de Morue, fortifiant alors extrêmement répandu, la sœur préparait des petits croûtons de pain ...

Enfin dans une salle, étaient accueillis pour être pansés, tous les éclopés de la cour de récréation, où les genoux saignants étaient monnaie courante. Une autre sœur régnait sur la lingerie où, marqué à son chiffre, le linge de chaque pensionnaire était soigneusement lavé, et entretenu. Chaque samedi soir nous trouvions sur notre lit le « linge de rechange»...

Sur le plan vestimentaire, comment ne vas évoquer le rôle des sabots à dessus de cuir ? - Tous les pensionnaires, ou à peu près, vivaient, sur semaine, en chaussons, de sorte qu'à chaque sortie dans la cour il fallait « prendre ses sabots sur les planches

où ils étaient entreposés, et les y remettre en rentrant. Ce rite était véritablement intégré dans tous nos déplacements internes. - Certes, quand il faisait sec et clément, nous restions volontiers en chaussons dans la cour, mais celle-ci étant ordinairement humide, voire boueuse, les pensionnaires devaient, à chaque récréation, rechausser leurs sabots, lesquels dans les parties de foot, suivaient parfois la balle dans l'élan du shoot... Heureux quand ils n'avaient heurté aucun crâne ! ... Restait au propriétaire à retrouver à cloche pied sa chaussure vagabonde. - Les pères arrivant à d'autres provinces ne manquaient pas d'être un peu étonnés de ces « élèves en sabots ». Tel était du moins le cas des pensionnaires. Les externes arrivaient en galoches, souliers ou sandales suivant les temps.

Je n'ai que partiellement évoqué les cuisiniers dans leur vaste cuisine, et notamment une grande Bigoudène, et les « garçons », hommes de peine plus ou moins vieux, chargés de l'entretien des dortoirs, classes, étude, etc..., etc... C'était l'un d'eux qui servait dans chaque réfectoire. - Les relations avec eux étaient cordiales et bon enfant.

Jésuites, prêtres, soeurs, personnel, élève, tout cela formait un peu, à Bon Secours, une grande famille, et c'est peut-être cette atmosphère familiale et familière qui caractérisait le plus, et le mieux, ce cher vieux collège brestois à jamais disparu.

La Gymnastique :

Au moins une fois par semaine, grands et petits devaient, au moins pendant une heure, « faire de la gym ». - Celle-ci s'effectuait à l'une des récréations de 16 h, par groupes homogènes de deux ou trois classes. - Nous eûmes d'abord comme moniteur un adjudant de la coloniale, que nous appelions « Purée Verte » car il nous arrivait en uniforme.

Puis ce fut le maître d'escrime, M. BODOLIS, surnommé pour cette raison « Pique-Boyaux », homme de petite taille, mais trapu et musclé à souhait. - Je le revois encore, en short blanc, juché sur le mur de la petite cour, face à nous alignés dans la cour des grands.

Tout s'effectuait au sifflet. Pique-Boyaux en modulait les accents selon les exercices commandés. Nous commençons par nous aligner en rangs, face à lui. Puis à effectuer un demi-tour, et à marcher en colonnes, par 4 ou plus, au pas cadencé. Puis les coups de sifflet se précipitaient, impétueux, et c'était le « pas de gymnastique ». Puis, les élèves de nouveaux alignés, se succédaient les classiques « mouvements », dont le plus ennuyeux nous paraissait être « l'appui tendu sur le sol », avec les tractions répétées un certain nombre de fois. Passée la dizaine, nous commençons à trouver que l'affaire tournait à la persécution gratuite...

Puis notre Moniteur nous faisait faire des exercices plus sportifs, tel : au coup de sifflet, par groupes de 4, franchir le mur de la petite cour d'un seul élan, en s'écorchant agréablement mains et genoux contre les pierres. - Parfois nous franchissions la porte du collège pour aller nous livrer sur les remparts à des courses et exercices divers.

Cette heure de gymnastique était diversement appréciée. Force est de constater, qu'effectuée avec rigueur, elle ne pouvait que nous être salutaire.

Pique-Boyaux donnait par ailleurs des leçons d'escrime à ceux que leurs parents avaient inscrits à cet effet. C'était sûrement un excellent maître d'armes.

Autres activités :

Il nous faut rappeler encore les leçons de piano ou de violon que prenaient certains avec M. LIDOUX, petit homme fluët, portant barbiche au menton, père de l'un de nos condisciples, et qui tenait librairie rue de Paris.

Il avait monté un petit orchestre qui se produisait lors des distributions de prix : bruit de fond dans le brouhaha des conversations...Incontestablement notre formation musicale laissait à désirer ...

Il y avait aussi un professeur de dessin, un brave adjoint au Maire de St Marc, qui, en seconde, venait nous enseigner le « dessin géométrique » pendant une heure chaque semaine. Il dégageait une puissante odeur d'ail.

Je me rappelle aussi d'un certain M. AMELINE, qui venait chaque dimanche matin, donner des répétitions de Physique à quelques élèves, dont j'étais, particulièrement obtus en cette matière, - ceci en 1^{ère}. - Il avait la passion des mesures et nous farcissait la tête de dynes, ergs et autres.

Théâtre :

De temps en temps la fine fleur des acteurs du collège (R. de SILGUY, M. de LAFFOREST, notamment) jouait une pièce sur la scène glorieuse des Carmes. Je me rappelle de « Mon Bébé », de « La Poudre aux Yeux » de Labiche, de « Knock », etc..

En sixième, donc vers 1933, je connus l'humiliation suprême de ma vie en jouant le seul rôle de femme d'une pièce à grand spectacle sur les Croisades, montée , je pense par la Croisade-Eucharistique.

Enfin, mémorable fut la grande Revue du Collège, montée en 1937 par Le Père LE TOURNEUX, alors professeur de Seconde. Il imaginait de jeunes anciens de Bon Secours se retrouvant dans divers pays ou diverses situations, et se rappelant leurs vertes années bonsecouriennes et brestoises. Très vite les dialogues faisaient, dans chaque scène, place au chant. Le père avait, à cet effet, pris des airs de rengaines connues, sur lesquels il avait, avec beaucoup d'à-propos et d'humour (brodé des paroles, évoquant tour à tour les différents aspects de la vie du collège, les professeurs, les surveillants... Cette Revue, fort talentueuse, eut grand succès. J'ai encore dans la tête quelques airs et quelques paroles, tels l'évocation de la promenade du dimanche : « On va voir le Grand Pont de la Rade », ou la Soeur Infirmière : « Une cornette blanche qui frémit et se penche sur les lits blancs » (sur l'air de « Je vous emmènerai dans mon joli bateau ») ...

Mais on n'en finirait pas d'évoquer ce cher vieux collège, son atmosphère, ses cours où, dès le matin, piaillaient les moineaux, ses classes aux noirs pupitres, où des générations s'étaient succédées y laissant de vénérables initiales ou autres « décorations », avec leurs encriers qu'il fallait régulièrement remplir pour alimenter nos plumes « sergent-major » grinçantes et crachotantes, à moins qu'on ne fut riche possesseur d'un luxueux stylo, lequel appelait des bouteilles spéciales d'encre distinguée..., les règles, les copies, en haut desquelles on ne manquait pas d'écrire « A.M.D.G. » (Ad Majorem Dei Gloriam) , dédiant sans complexe « à la Gloire de Dieu » nos modestes travaux... Et ces buvards pleins de trahison, ces gommes, qui laissaient sur la blancheur quadrillée les tristes marques de nos bavures ou de nos repentances...

L'élève-type se déplaçait d'étude en classe, et vice-versa, en portant sur un sous-main plus ou moins fatigué, ses piles de livres et de cahiers, sans oublier, le plus souvent, le « sous-cul » qui devait préserver ses fesses de culotte de l'usure des bancs. C'était l'époque des « frocs bananes », ces pantalons « golf » qui marquaient souvent la transition entre la culotte courte de l'enfance et le pantalon viril de la jeunesse. Encore

que bien des grands arborassent avec coquetterie ces « Chaussures » complètement disparues... Avec Une cravate, et une chevelure bien aplatie... et luisante de gomina, le « costard » du dimanche, aux pantalons à « pattes d'éléphant » ou « golf », c'était là, pour le jeune coq de 1 ère ou de philo-math, le sommet de l'élégance...

Monde disparu où je perçois l'écho de tant de fantômes aux noires soutanes, de tant de jeunesse bouillante d'ardeur, d'enthousiasme, d'impatiences et de rêves, emplissant de ses cris

les cours de récréation, tandis que, dans les classes, résonne encore l'écho de voix doctes et familières, et que dans la Chapelle, au pied de N-D de Bon Secours, achève de se dissiper les fumées de l'encens, cependant que l'ombre fervente du Père RICARD demeure prosternée devant le tabernacle, jusqu'au plus épais de la Nuit comme un veilleur qui attend l'Aurore...

R. de SAGAZAN

Règlement de N.D. de Bon Secours

N. B. — Par le fait même de l'entrée d'un élève à l'école, toutes les dispositions du présent prospectus sont acceptées par la famille.

2

L'Instruction religieuse tient la première place : la lecture du catéchisme diocésain est l'objet d'une récitation que complète un cours particulier expliquant la doctrine chrétienne graduellement et en détails. — Les enfants de la Communion solennelle sont instruits à part.

Programmes

L'enseignement s'étend aux lettres et aux sciences. Il suit les programmes officiels de l'enseignement secondaire.

Tous les élèves étudient la langue latine dès la fin de la 7^e. Depuis la 5^e jusqu'à la 3^e inclusivement, ils sont initiés aux éléments du grec. En seconde, deux sections s'offrent à eux : Latin-Grec. (A du nouveau programme) et Latin-Langue (Série A'). Le choix ne peut être fait qu'après mûr examen : aptitudes, goûts, âge de l'élève, carrière à laquelle il se destine entrent naturellement en ligne de compte avec l'avis de ses maîtres. Aucun élève ne peut être admis dans la classe supérieure s'il n'a obtenu une moyenne satisfaisante lors de l'examen.

Les élèves reçus à la première partie du baccalauréat peuvent opter entre la philosophie et les mathématiques.

Arts d'agrément

Des leçons de dessin, d'escrime, et de musique sont données sur la demande et au compte des parents. En voir plus loin les conditions. La gymnastique suivant le programme d'enseignement physique est obligatoire. De même le dessin géométrique, mais en seconde seulement.

COLLÈGE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS
BREST

NOTRE COLLÈGE

Le Collège N.-D. de Bon-Secours s'attache à procurer aux élèves le bienfait d'une éducation chrétienne tout en leur assurant une solide instruction. Il a, en près de soixante ans, fait ses preuves et garde donc fidèlement ses traditions : discipline, initiative. C'est un collège de plein exercice.

I. ENSEIGNEMENT

Formation religieuse

Jusqu'à la classe de Cinquième inclusivement, tous les externes sont tenus d'entendre la Sainte Messe au collège chaque jour de la semaine, sauf le jeudi. Y manquer sans motif ou permission obtenue entraîne des sanctions. Le jeudi à 7 h. 45, messe de la Croisade Eucharistique. A partir de Pâques, les élèves de la première communion solennelle sont tenus d'assister chaque jour à la messe du collège (chapelle de congrégation).

3

II. DISPOSITIONS GÉNÉRALES

Admission

En demandant l'admission d'un élève, on doit produire son acte de naissance et de baptême, et justifier qu'il a été vacciné. Sont exigés en outre un certificat de bonne conduite et les bulletins de l'année précédente, s'il a fréquenté d'autres Etablissements.

Les trois premiers mois après l'entrée d'un nouvel élève sont regardés comme une période d'essai. Passé ce temps, il peut à l'amiable être rendu à sa famille, s'il n'a pas donné satisfaction.

Entrées et sorties des élèves

Les externes libres n'assistent qu'aux offices religieux et aux classes.

Les externes surveillés assistent de plus aux récréations et aux études, entrent à 7 h. 40 et à 13 h. 10, sortent à 11 h. 45 et à 18 h. 55. Toutefois l'entrée des externes surveillés et des demi-pensionnaires est à 8 h. 30 seulement le jeudi. (Sortie commune, à 11 h. 45). Le dimanche et le jeudi il y a promenade le soir. Les études du matin sont obligatoires pour les externes surveillés et les demi-pensionnaires.

En 7^e, 8^e et 9^e, les classes ont lieu pour tous jusqu'à 11 h. 45 et jusqu'à 16 h. 15.

Les élèves des classes inférieures doivent, sauf arrangement, être accompagnés à leur entrée aussi bien qu'à leur sortie.

Congés

Aux jours habituels de promenade (sauf modifications à l'horaire) les internes peuvent sortir avec leurs père et mère, oncles et tantes. La permission de sortir avec d'autres personnes n'est accordée que sur autorisation des parents.

Au « second témoignage » répond la faveur de déjeuner avec les parents, puis de passer auprès d'eux les heures d'une promenade (11 h. 45 à 17 h.).

Le « premier témoignage » devient un titre à sortir dans les mêmes conditions non plus une fois mais deux fois.

Le règlement du trimestre annonce les congés (Jours gras, Pentecôte, etc...) et les sorties générales.

Discipline

L'assistance à tous les exercices du Collège est obligatoire. Les parents sont instamment priés de signaler sans retard au P. Préfet la cause d'une absence.

Ne sont admis à concourir pour les compositions de mémoire : (Instruction religieuse, récitation, sciences, etc...) que les élèves présents la veille.

D'une manière générale, ni permission, ni exemption ne doit être prise sans que les parents l'aient au préalable demandée et obtenue. En particulier les exigences des études et l'intérêt général ne permettent pas d'anticiper ni de prolonger les congés. Les élèves devront donc s'en tenir aux jours dits pour les sorties et les rentrées.

Les maîtres s'efforceront de prévenir les fautes, grâce à une discipline paternelle. La répression, quand elle devient nécessaire, n'en est que plus ferme. Voici notamment des cas qui entraîneraient l'exclusion.

1° Parler ou agir contrairement à la religion ou à la morale.

2° Introduire des journaux, illustrés, revues ou livres non autorisés.

3° En arriver à une paresse incorrigible ou à une indiscipline telle que manquement grave au respect; punitions ou obéissance obstinément refusées.

4° Mauvaise tenue en ville.

III. TROUSSEAU

La casquette d'uniforme est obligatoire pour tous les élèves.

Pour les internes, le trousseau doit comprendre :

3 vêtements complets

1 pèlerine ou un pardessus

2 paires de draps (3 m. x 1 m. 80)

6 chemises de jour

3 chemises de nuit ou pyjamas

6 serviettes de table

6 serviettes de toilette et 3 serviettes-éponge pour les douches.

12 mouchoirs de poche

6 paires de bas ou chaussettes

3 paires de souliers

1 couvert et une timbale

1 sac à linge.

Il est strictement défendu de faire des commissions pour les internes. Ceux-ci n'envoient des lettres ou n'en reçoivent que par l'intermédiaire du P. Préfet. Pour introduire tous journaux, illustrés ou livres autres que les ouvrages classiques, il faut une autorisation expresse du P. Préfet.

Tenue en ville

Durant toute l'année scolaire (sauf aux vacances), tous les élèves doivent porter la casquette du collège. Ils ne doivent point fumer dans les rues. Et, bien que leur tenue et leurs démarches au dehors n'engagent que la responsabilité des Parents, l'Ecole ne peut cependant accepter que sa réputation et son œuvre d'éducation soient compromises par la mauvaise tenue des élèves en ville. Tout écart de conduite qui serait préjudiciable au collège est donc passible de sanctions.

Parloir

Des visites sont reçues au parloir, mais pendant les récréations seulement, à 10 h. 30, midi 30 et 16 h. 15.

Notes et sanctions

Un bulletin de notes trimestrielles renseigne les familles sur la conduite, le travail et le succès de leurs enfants. En outre, les internes joignent à leur lettre un bulletin hebdomadaire où sont inscrites les places et les notes; celles des demi-pensionnaires et externes figurent chaque lundi sur un carnet qu'ils doivent rapporter signé de leurs parents.

D'après les statistiques, le coût de la vie devant augmenter de 30 %, le collège de B. S. se voit dans la nécessité d'augmenter le prix de la rétribution scolaire dans la proportion de 10 % environ.

IV. CONDITIONS PÉCUNIAIRES

Prix de la Pension :

Externes libres		Demi-Pensionnaires
9 ^e , 8 ^e et 7 ^e	400 fr.	9 ^e , 8 ^e et 7 ^e 1.400 fr.
6 ^e et 5 ^e	500	6 ^e et 5 ^e 1.600
4 ^e et 3 ^e	600	4 ^e et 3 ^e 1.800
2 ^e et au-dessus . .	700	2 ^e et au-dessus . . 2.000
Externes surveillés		Pensionnaires
9 ^e , 8 ^e et 7 ^e	600 fr.	9 ^e , 8 ^e et 7 ^e 2.600 fr.
6 ^e et 5 ^e	750	6 ^e et 5 ^e 2.900
4 ^e et 3 ^e	900	4 ^e et 3 ^e 3.200
2 ^e et au-dessus . .	1.000	2 ^e et au-dessus . . 3.500

Ces prix comprennent :

Les cours de langues vivantes.

Restent à la charge des parents :

Les livres classiques et les fournitures classiques.
 Les arts d'agrément.
 Les répétitions particulières.
 Les examens mensuels, en 1^{er} et au-dessus.
 Les douches 30 fr. par trimestre.
 L'usage de la literie : 30 fr. par an.
 Le blanchissage et le repassage : 150 fr. par an.
 Les frais d'assurance contre les accidents.

CONDITIONS PARTICULIÈRES

Une réduction est faite aux parents qui ont en même temps plusieurs enfants au Collège.

10 % pour le deuxième,
 15 % pour le troisième,
 20 % pour le quatrième.

ARTS D'AGREMENT

Piano, violon	15 fr. l'heure.
Location du piano	5 fr. par mois.
Dessin géométrique	20 fr. —
Dessin artistique	25 fr. —
Gymnastique	5 fr. —
Escrime	30 fr. —
Solfège (obligatoire pour 7 ^e , 8 ^e , 9 ^e)	10 fr. —

L' A. P. E. L.

(association des parents des élèves de l'enseignement libre)

fonctionne à N.-D. de Bon Secours. Une cotisation de 10 francs par an est demandée à chaque famille. Tous les mois, le Journal "Ecole et Liberté" leur est envoyé.

— Par décision des évêques de Bretagne et d'Anjou, 5 francs par famille sont aussi demandés pour subvenir aux besoins de l'Université catholique d'Angers et en raison des concours auxquels nos élèves prennent part.

MODE DE PAIEMENT

La pension se paie d'avance en trois termes.
 3 dixièmes à la rentrée d'octobre, sans avis préalable.
 4 dixièmes au 1^{er} janvier, et trois dixièmes à Pâques, aussitôt la réception des bordereaux trimestriels.

Tout mois commencé est payable en entier. Toutefois, en cas de maladie, dûment constatée, pendant 30 jours consécutifs, il est fait une remise de la moitié de la pension afférente au temps d'absence.

Le dernier trimestre est de même payable intégralement par les élèves qui, dès leurs examens passés ou avant la fin des classes quitteraient la maison.

Tous les envois de fonds doivent être adressés à M. l'Econome de N.-D. de Bon-Secours, Brest; pas d'autre désignation.

Il est instamment recommandé aux familles de ne remettre à leurs enfants que des sommes modiques, pour éviter de nombreux abus. Mieux vaut que chaque semaine l'Econome leur donne un prêt conforme à la volonté des parents.

RÈGLEMENT GÉNÉRAL

Jours ordinaires

5 h. 30 : Lever. - Prière - Sainte Messe (Internes).
 6 h. 30 : Déjeuner. - Etude jusqu'à 8 h. 15.
 7 h. 45 : Entrée des Externes. - Sainte Messe. - Récréation (Déjeuner pour ceux qui ont communiqué).
 8 h. 30 : Classe.
 10 h. 30 : Récréation. - Sortie des Externes libres.
 10 h. 45 : Etude ou classe.
 11 h. 45 : Sortie des Externes surveillés.
 12 h. : Déjeuner. - Récréation.
 13 h. 15 : Entrée des Externes surveillés. - Etude.
 14 h. 05 : Récréation. - Entrée des Externes libres.
 14 h. 15 : Classe.
 16 h. 15 : Sortie des Externes libres. - Goûter. - Récréation.
 16 h. 50 : Etude.
 18 h. 55 : Sortie des Externes surveillés et des demi-pensionnaires.
 19 h. 15 : Dîner. - Prière. - Coucher.

Dimanches

5 h. 30 : Lever. - Prière. - (Communion pour ceux qui le désirent). - Etude.
 7 h. 15 : Déjeuner. - Récréation.
 7 h. 45 : Rentrée des Externes. - Sainte Messe. - Récréation.

12

9 h. 30 : Etude.
 10 h. 30 : Récréation.
 11 h. : Etude.
 11 h. 45 : Sortie des Externes surveillés.
 Le soir : Promenade.
 17 h. : Etude.
 19 h. : Salut du T.-S. Sacrement.

Jeudis

8 h. 30 : Rentrée des externes surveillés et demi-pensionnaires. - Etude.
 10 h. 15 : Récréation.
 10 h. 45 : Etude, etc...
 Le soir : Promenade.
 17 h. : Etude.

Les élèves du cours préparatoire (7^e, 8^e, 9^e) pendant toute l'année, et ceux de 6^e jusqu'à Pâques, sont dispensés d'assister aux messes du Collège.

Les externes libres du cours préparatoire ne sortent, les jours ordinaires, qu'à 11 h. 45.

N. B. — Par le fait même de l'entrée d'un élève à N.-D. de Bon-Secours, sa famille accepte toutes les conditions de ce prospectus.

LE COLLEGE SAINT-LOUIS

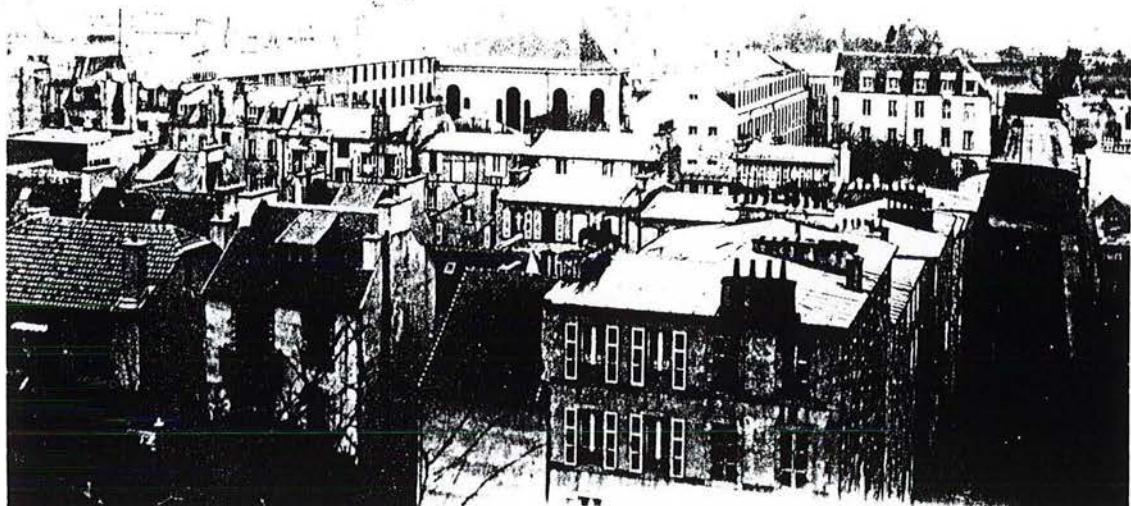
1900-1953

Le COLLEGE SAINT LOUIS

En 1740, sur le point de mourir et désireux d'accomplir une « bonne action », le Lieutenant de Vaisseau Jean-Louis de HENNOT résolut de consacrer une partie de sa fortune à la création d'une école des Frères de la Doctrine Chrétienne, pour l'instruction des enfants du « menu peuple ». La communauté de ville fit dès novembre 1743 l'acquisition pour le prix de 3813 livres de la maison de la rue Charonnière, « en face l'escalier neuf » ; l'école des frères fut ouverte le 14 mars 1746. Dans sa séance du 26 mars 1791, le Conseil Général de la commune décida le renvoi des Frères, transformant du même coup leur école en établissement public. En 1824 les Frères revinrent officiellement et reprirent leurs activités jusqu'en 1880, occupant successivement plusieurs maisons pour se fixer enfin au 6 de la rue Lannouron. C'est là que fut érigée en 1890 l'école Saint-Joseph. En 1897, elle comptait dix classes et plus de six cents élèves.

En 1900, l'Abbé ROULL, curé-archiprêtre de la paroisse Saint Louis, décida, en accord avec les Frères de Saint Jean Baptiste de la salle, l'ouverture d'un établissement d'enseignement secondaire moderne accolé au collège technique Saint Joseph. Il fallait, dans ces temps troublés par les problèmes scolaires « privé-laïque », beaucoup de courage et non moins d'audace pour entreprendre de tels travaux. Là aussi le problème financier se posait sérieusement, 150.000 Francs étaient nécessaires, 35.000 étaient déjà versés ; pour le reste le fondateur comptait sur la générosité brestoise. Ce ne fut pas en vain. Les travaux de nivellement du sol furent assez longs ; on ne disposait pas alors des moyens perfectionnés que nous connaissons aujourd'hui.

C'est à Monseigneur ROULL que ce quartier de l'Harteloire doit son essor. Lors de son arrivée à la paroisse Saint Louis ce quartier comprenait uniquement la caserne de gendarmerie, l'école Saint Joseph et quelques masures. Il y fit édifier successivement le patronage, le cercle militaire, l'école Sainte Anne et le collège Saint Louis.



Vue du quartier de L'HARTELOIRE.

La direction du nouveau collège fut confiée au frère DONAT Louis, Directeur de l'école Saint Joseph depuis 1897. C'est en pleine période de persécution religieuse, durant le règne du Combisme, que se fit la première rentrée scolaire le 7 octobre 1900, malgré l'avis défavorable de l'Inspecteur d'Académie et par un biais juridique fourni par un juriste ami : il suffisait de déclarer l'ouverture du pensionnat annexé à l'école Saint-Joseph. Une porte fut percée dans le mur de séparation entre les deux établissements.

Le collège comprenait à ce moment quatre classes : 7^{ème} et 8^{ème} réunies sous le nom de classe élémentaire, 6^{ème}, 5^{ème} et 4^{ème}. L'école était désignée sous le nom de :

INSTITUT des FRERES des ECOLES CHRETIENNES Pensionnat Saint Louis - BREST (Rue Harteloire).

Les études qui étaient faites avaient pour couronnement le baccalauréat. Les débuts furent modestes, une cinquantaine d'élèves dont une quinzaine de pensionnaires et une demi-douzaine de professeurs. Le prix réclamé pour la pension était alors de 600 francs par an, celui de l'externat de 150 francs .

Le 27 Décembre 1903, on annonce que les Frères des Ecoles Chrétiennes vont être supprimés tout comme les autres congrégations enseignantes autorisées.

En Mars 1905 le Conseil Municipal vote la gratuité des fournitures scolaires pour les élèves des écoles municipales, même ayant des moyens « pour attirer les enfants des écoles congréganistes et les faire entrer dans nos écoles » déclare M. GOUDE. Monseigneur ROULL annonce dans le même temps l'agrandissement de son établissement laissant entendre qu'il envisage l'avenir avec sérénité.

En 1907 le décret ministériel oblige les frères à quitter l'école. Certain d'entre eux se sécularisent pour continuer leur enseignement. Le collège passe sous le contrôle du clergé diocésain. Divers services, tel que la cuisine, lingerie et infirmerie sont confiés à des religieuses. L'ABBE LE GUEN est nommé directeur et agit au nom de Mgr ROULL propriétaire de l'école.

Le numéro de l'écho paroissial du 22 Septembre 1907 annonce la réouverture, en même temps que Saint Louis, des écoles Saint Joseph, Jeanne D'Arc, Saint Yves, Cours Fénelon (nouveau cours) et Bon-Secours.

Décision est prise pour la rentrée de 1908 de créer la classe de mathématiques avec préparation spéciale à l'Ecole Navale. La même année, une « colonie scolaire » organisée pour un séjour en Grande- Bretagne quitte Brest le 4 Août pour revenir le 5 Octobre. Une vingtaine d'élèves, accompagnés de trois professeurs, bénéficient de ce séjour outre-Manche, à Plymouth, pour être précis.

A la rentrée du 5 Octobre, des cours préparatoires à l'Ecole Navale, à la Douane sédentaire, à l'école des Arts et Métiers, aux Postes et Télégraphes, sont organisés. Deux élèves présentés au brevet élémentaire sont reçus. Les deux premiers élèves admis à Navale dès 1909 furent LECOQ et LEJEUNE.

Un cours de dactylographie, un autre de droit commercial et de législation ouvrière, ont été ajoutés au programme en 1912. En 1914, un cours préparatoire à l'examen d'entrée aux écoles d'Hydrographie vient compléter la gamme des options.

Le 2 Août 1914 la guerre est déclarée. Des professeurs sont mobilisés et remplacés « provisoirement ». Une partie des locaux de l'école est transformé en infirmerie, avec les infirmiers une forte proportion de prêtres aidés dans leur tâche par les Filles de la Sagesse. La liste des morts commence à s'allonger. Des professeurs, MM. LAVANANT, MOISAN, OURY, GEORGELIN, de nombreux élèves tombent au champ d'honneur.

En 1923, Monseigneur l'Evêque de Quimper nomme à la direction du collège Saint Louis M. l'abbé Augustin GUILLERMIT, jusqu'alors professeur au collège de Lesneven. Ses qualités de chef avaient été justement reconnues et durant ses 27 ans de supériorat, elles ne devaient que se confirmer. « Saint Louis » devint bien vite synonyme de « Guillermit ». La charge qui l'attendait était d'autant plus lourde que depuis sa création le collège avait connu des moments bien difficiles. Il mit les choses au point dans ses rapports avec le curé de la paroisse en plein accord, il faut le dire, avec ce dernier.



Le Collège Saint Louis

L'abbé GUILLERMIT entreprit, dès sa prise de fonction, des travaux considérables : en 1925, il exhausse de 3 étages le bâtiment qui longe la rue Lannouron, il fait démarrer la construction de la chapelle qui, dédiée à Sainte Thérèse, sera inaugurée en Octobre 1929. En 1926 une grande maison est achetée dans la rue Latouche Tréville pour y installer une résidence d'étudiant. Il fait hisser en 1924 une très belle statue de Saint Louis sur la façade du bâtiment principal dans une niche aménagée à cet effet. Le nombre d'élèves est porté à 594 (303 pensionnaires et 292 externes). L'organisation des études a été refondue, en ajoutant notamment un cours préparatoire à l'Ecole Militaire de Saint-Cyr.

Le cours de Math-Elem, toujours dirigé par M.STEPHAN (le père STE) s'est doublé depuis 1926 d'un cours de Philosophie dirigé par M.VERNE (le grand Foc). Toute les classes sont doublées, la 5ème est même triplée.

En 1935, une superbe bâtisse à l'usage de l'école professionnelle est construite en bordure de la rue Lannouron et dotée d'un outillage moderne. 200 élèves y sont reçus à la rentrée scolaire, ce qui amena l'école à fêter en 1938 son millième élève.

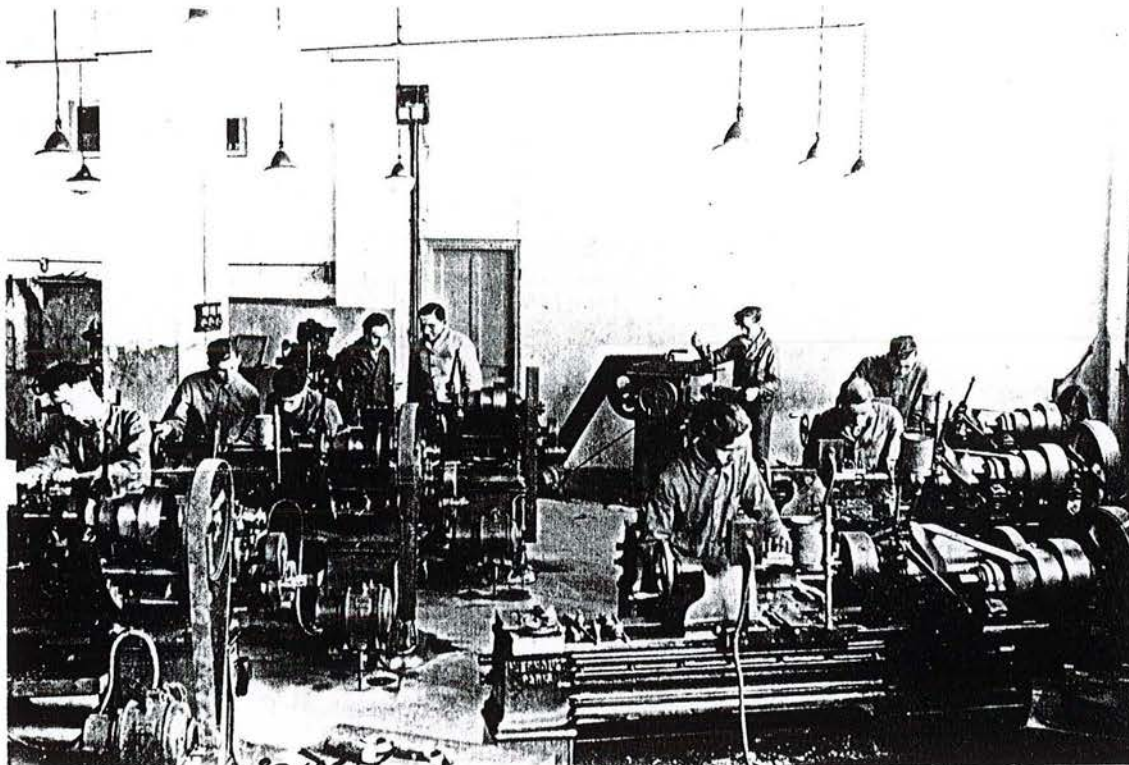
Mais si à Saint Louis le travail scolaire était considéré à juste titre comme une des vertus premières, la place faite au sport était importante. Equipes de foot, de basket etc... étaient présentes sur tous les terrains et glanaient de nombreux succès.

Tout allait pour le mieux au collège lorsque survint la guerre de 1939. Cette année là pourtant, la distribution des prix, présidée par M. le Chanoine LE MEUR, s'était déroulée dans la joie qui précède immédiatement un départ en vacances. Dès le 2 Septembre la plupart des professeurs rejoignait leurs unités militaires alors que les bâtiments de l'école étaient utilisés comme centre mobilisateur. Un hôpital militaire s'y installa bientôt. La rentrée scolaire put tout de même se faire dans des conditions acceptables, de nouveaux professeurs étant venus remplacer ceux qui, déjà, avaient rejoint le front. Les cours étaient souvent coupés par des exercices d'alerte. Le 18 Juin 1940, allemands rentraient dans Brest évacuée par les troupes Françaises et Britanniques.

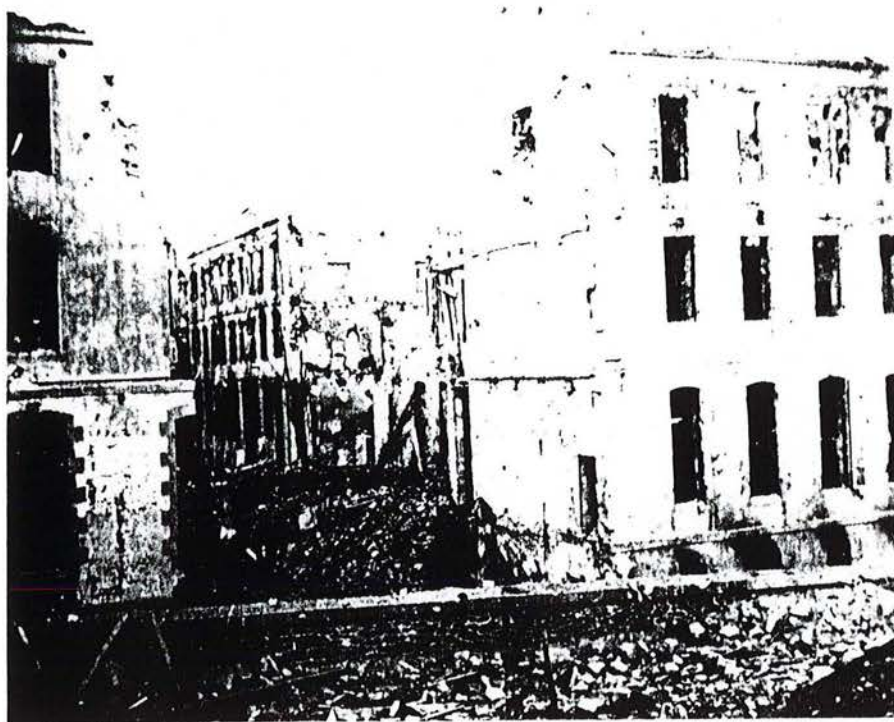
Tout de suite ils occupèrent une partie des bâtiments de l'école. La ville ne tarda pas à subir ses premiers bombardements du fait de la R.A.F. (Royale Air Force) et de l'U.S.Air Force. Ceci n'allèrent qu'en s'amplifiant, rendant progressivement la situation intenable ; à tel point qu'il fallut en 1941 fermer les écoles par mesure de sécurité. Au mois d'août, le supérieur prit la décision de transférer le collège à Scaër dans les immeubles d'une ancienne école des Frères, l'école Saint-Alain. L'aménagement se fit en Septembre et Octobre. M.François BARZIC aida M.MESSAGER à refaire toute l'installation électrique de l'école et de la salle de danse transformée en dortoir. Les professeurs logeaient chez l'habitant. Cet exil dura quatre longues années. De nombreux anciens élèves et professeurs aiment à se souvenir aujourd'hui encore de cette époque héroïque et il y a grand plaisir à les entendre narrer cette période avec une émotion bien compréhensible qui se double d'une certaine nostalgie.

Ce n'est qu'en 1945 que M. le supérieur obtint l'autorisation de rouvrir le collège de Brest. De Saint-Louis, il ne restait, hélas, que des ruines, tout avait été rasé, notamment lors du siège de Brest où l'incendie acheva le travail des bombes et des obus. Seul, sur la façade de la chapelle, le grand Christ étendait les bras (il se trouve aujourd'hui à l'entrée de l'école Charles de Foucauld, rue de Quimper).

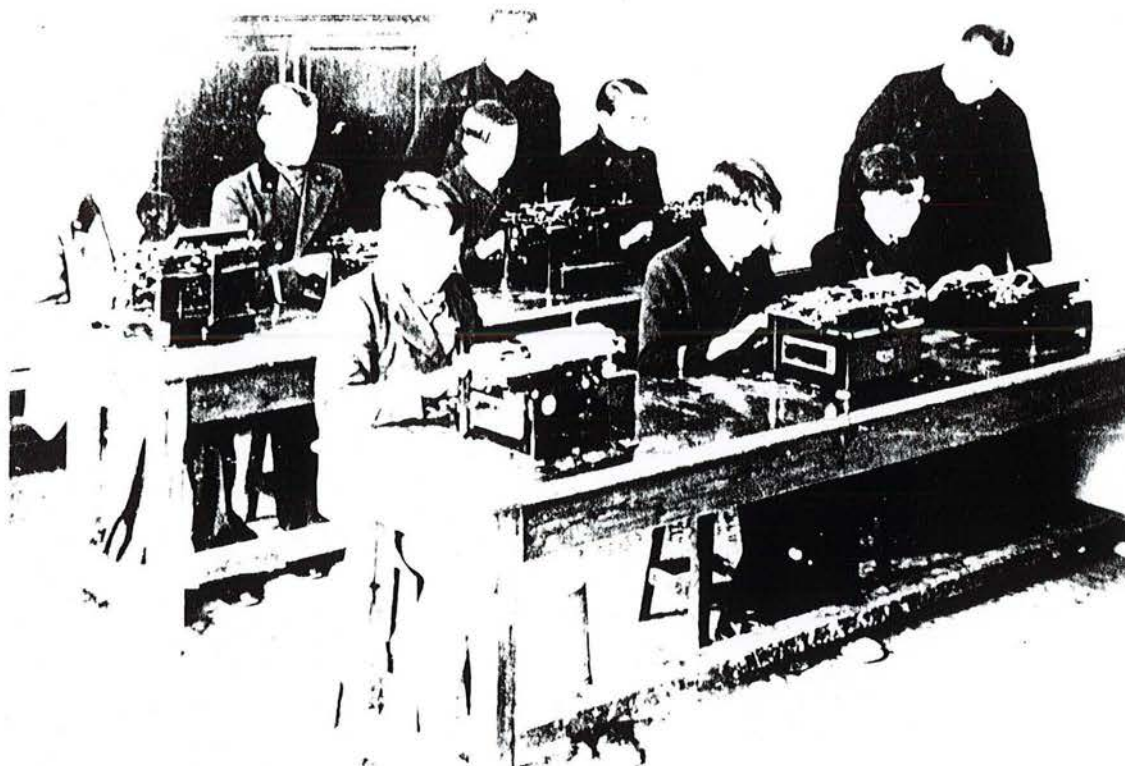
Le collège s'installa à l'Harteloire dans des baraques transportées de Scaër. Plus de 350 élèves étaient admis dans un cadre bien misérable, les professeurs n'avaient pas de chambres et couchaient en dortoir. Bientôt, il y eut deux bâtiments de pierre dont l'un avait un étage dans lequel furent aménagées de petites cellules destinées à servir de chambres aux professeurs. Mais le chanoine GUILLERMIT, dont on fêta en 1948 le jubilé, 25 ans à la tête du collège songeait déjà au définitif et entreprit les démarches afin de construire un nouveau collège sur un terrain acquis au bot, près du stade de l'Armoricaine. Il ne verra malheureusement pas l'achèvement de son oeuvre, a mort vient le frapper le 10 Mars 1950 pour la plus grande peine de tous ceux qui le connaissaient et l'estimaient.



L'atelier de Saint-Louis



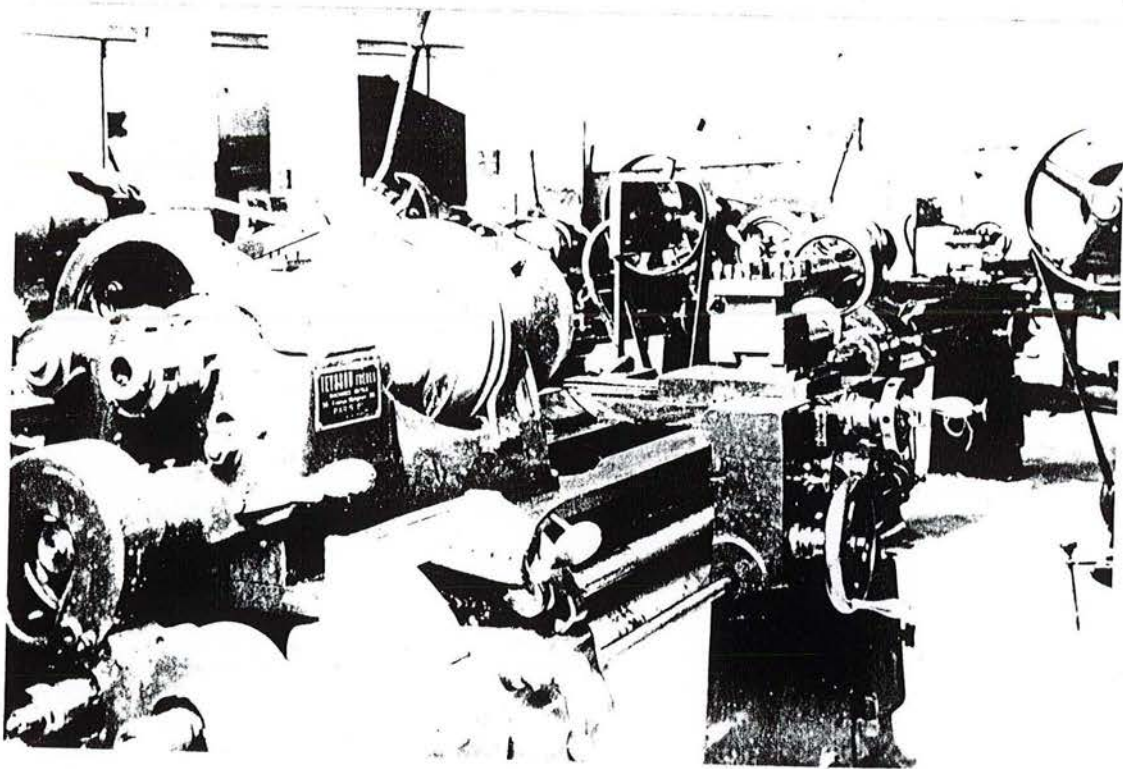
Les ruines de Saint-Louis



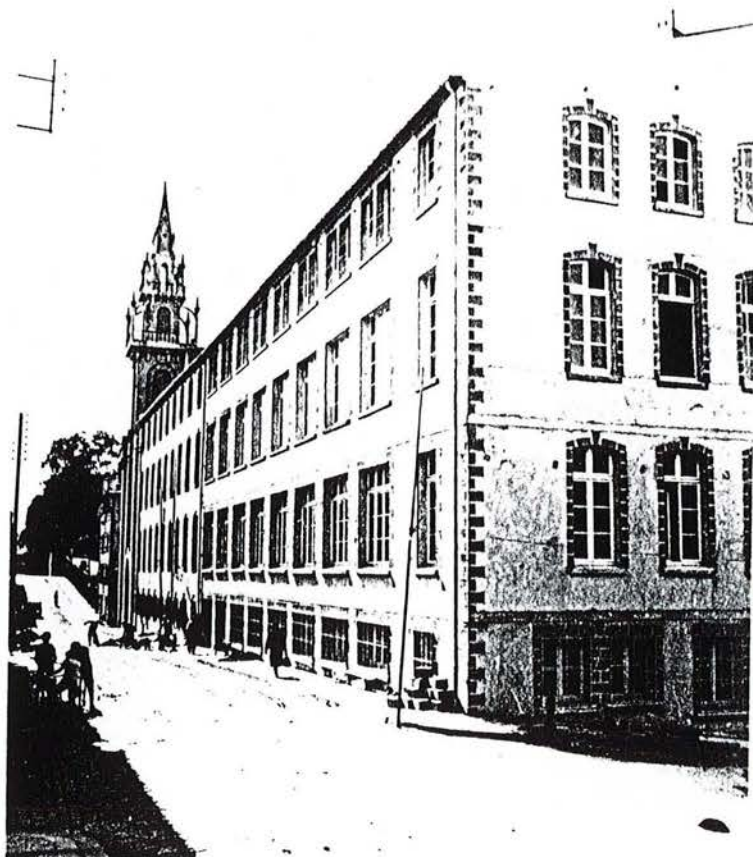
Le cours de dactylographie.



Les ruines de la chapelle.



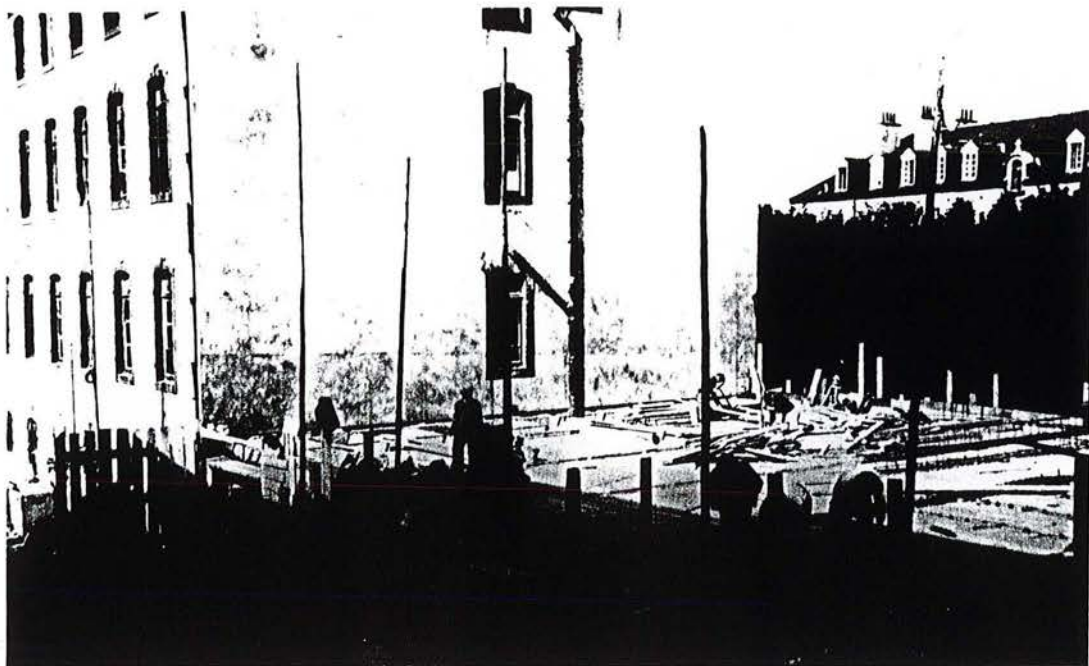
Les tours de l'atelier mécanique

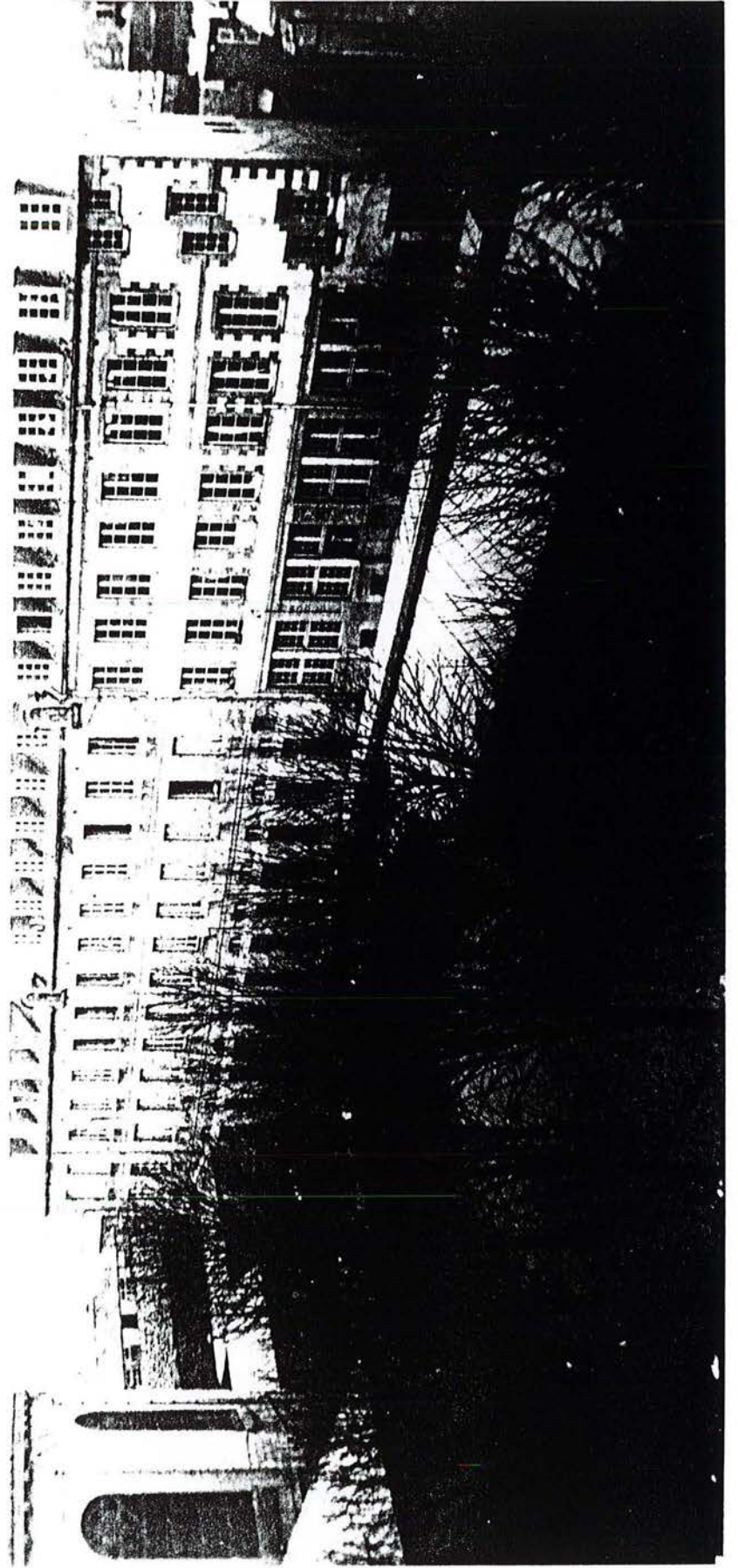


Vue du collège rue LANNOURON



Rehaussement de 3 étages
du bâtiment de la rue LANNOURON





Vue du collège

Le Chanoine Augustin GUILLERMIT Supérieur du Collège Saint-Louis

Augustin Guillermit vit le jour à Lambézellec le 29 juillet 1883. Son père détenait dans cette paroisse la charge de bedeau et sa famille y était honorablement connue, elle résidait au n°10 de la rue Bouët, face au presbytère. Après avoir fréquenté l'école primaire il fut envoyé au collège de Lesneven, tout comme son frère aîné. Il y fit de très brillantes études jusqu'en octobre 1901 où il décida, après avoir eu son baccalauréat, d'entre au grand Séminaire.

Là, il se fit particulièrement remarquer par une vive intelligence et une grande aisance dans l'élocution, ce qui laissait présager un futur « chef ».



Sur sa demande il abrégéa d'une année son passage au séminaire de Quimper pour séjourner durant 3 ans au Séminaire français de Santa Chiara à Rome où il eut pour professeur de théologie le R.P. BILLOT. Il obtint. Il obtint ainsi son doctorat es-théologie. Il eut pendant cette période romaine à faire face à de multiples épreuves, son père étant décédé, il dut prendre en charge sa mère ainsi que ses frères et ses soeurs. En 1908, il fut désigné comme surveillant au Collège Stanislas à Paris où il resta 3 années durant. Il y prépara sa licence es-lettres et le diplôme d'Etudes Supérieures de lettres.

En 1911 le Diocèse le rappelle pour lui confier une classe de 6^{ème} au collège municipal de Lesneven.

Mobilisé en 1914 au titre des Services Auxiliaires, il est nommé, sur l'intervention du Chanoine ROULL, aumônier de l'hôpital maritime de Brest, ce qui lui permet en même temps d'assurer le service du vicariat de la paroisse Saint-Louis. A la démobilisation, il rejoint son collège de Lesneven où il enseigne l'histoire et la géographie dans les classes d'examens.

C'est en 1923 que Mgr l'Evêque de Quimper lui confie la direction du collège Saint Louis de Brest, charge qu'il accepte volontiers. La tâche était lourde, mais son caractère bien trempé allait lui permettre de surmonter les difficultés et de développer le collège. Le personnel enseignant et de service était alors assez varié,

qu'il s'agisse des prêtres ou des laïcs ; des habitudes étaient prises et le collège était peut être trop soumis à la personne même du Chanoine ROULL et trop dépendant par conséquent de la paroisse St Louis. Il fallait réagir et donner un sang neuf à l'école. Mr Guillermit mis les choses au point avec le Chanoine ROULL et exigea notamment que les comptes fussent distincts de ceux de la paroisse, donnant ainsi à l'école l'indépendance qui lui était indispensable pour progresser. Après de multiples démarches, il mit en place une équipe de professeurs capable d'élever St Louis au rang des autres collèges du diocèse. Il demandait aussi que la discipline soit exercée fermement mais avec tact et intelligence. Très proche des élèves, il aimait leur faire confiance, comprenait leurs difficultés et se souciait beaucoup de leur avenir. Il a su également susciter parmi eux de nombreuses vocations ecclésiastiques. Le succès remporté dans le cadre de l'école lui permit d'annexer une maison d'étudiants à l'intention des élèves de l'école de santé navale.

Monsieur Guillermit était aussi un « bâtisseur ». Il exhaussa le bâtiment logeant la rue de l'Harteloire, ajouta une aile au bâtiment central pour les salles de classe et les chambres des professeurs. En 1935 il éleva un immeuble destiné à l'enseignement professionnel et l'équipa d'outillage moderne. Il recruta alors des ingénieurs de travaux à l'arsenal et les plaça sous l'autorité d'un prêtre compétent.

Sa grande oeuvre sera cependant à partir de 1925 la construction de la chapelle. Il voulait un véritable édifice digne du collège Saint-Louis. Edifice qu'il dédiera à Sainte Thérèse au moment où son frère plaçait sous le même vocable sa paroisse de Quimper.

Le 3 octobre 1929, jour de la bénédiction de la chapelle par Monseigneur DUPARC, sera pour Mr GUILLERMIT une journée de grande joie. Ce grand vaisseau (50 mètres de longueur, 13 de hauteur et 13 de largeur) pouvait rivaliser avec l'église Saint Louis dont la largeur de la nef (14 mètres) était la plus large des nefs des églises du diocèse. Destinée à abriter un millier de personnes, le Supérieur avait insisté auprès du Maître d'oeuvre pour que la vue ne soit en aucun cas gênée par des piliers. C'est pourquoi le choix s'arrêta sur le style roman. Le squelette de la chapelle était en ciment armé mais les murs étaient faits de moellons et de pierre de taille. La chapelle avait une double cloison dont les parois étaient écartées de 2 centimètres, ce qui était tout à fait révolutionnaire pour l'époque, la paroi intérieure était faite de briques creuses imitant la pierre blanche. La Statue de Sainte Thérèse dominait l'autel placé entre deux belles verrières. A l'extérieur et au-dessus de la porte principale qui donnait sur la rue Lannouron un très calvaire dont la tête du Christ avait été dessinée par l'Abbé GAUDICHE, aumônier des Pupilles de la Marine et sculptées par Monsieur SANTELLI de Landerneau. Ce calvaire qui a échappé à la destruction se trouve aujourd'hui à l'entrée du Collège Charles de Foucauld rue de Quimper.

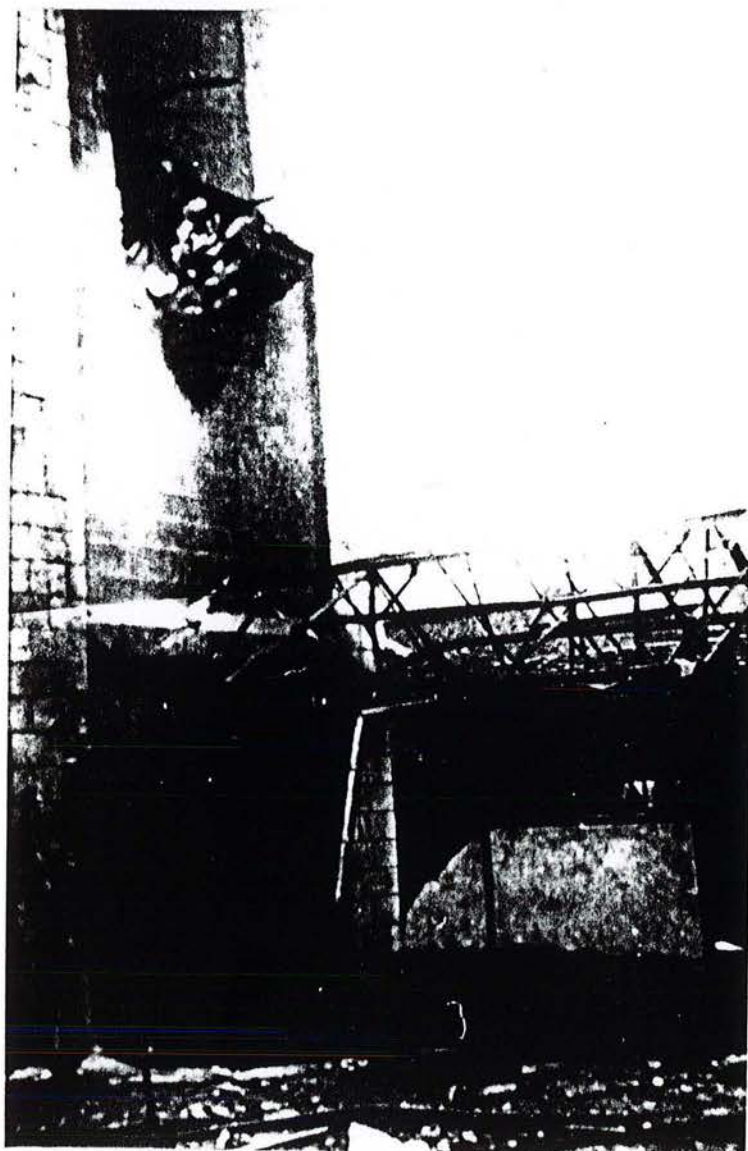
Grâce à l'énergie déployée par Monsieur GUILLERMIT, le collège Saint Louis comptait en 1938 un millier d'élèves. Quel succès ! nous sommes loin des 594 élèves de 1924. Le Supérieur voulait faire encore mieux mais la guerre survint à nouveau et il vit avec la tristesse que l'on imagine une partie de sa maison réquisitionnée par les troupes Françaises qui en firent en 1940 un hôpital auxiliaire. L'arrivée des Allemands entraîna une nouvelle occupation des lieux, bien moins réjouissante celle-là. La cohabitation ne fut pas toujours des plus aisées et il fallut même beaucoup de

diplomatie au Supérieur pour obtenir de l'occupant une certaine limite à ses prétentions. Il fallait ruser aussi, c'est ainsi qu'un jour, à l'occasion d'une relève d'unité, il réussit, avec la complicité de l'Econome, à récupérer deux salles de classe que le groupe précédent avait occupées.

Brest commençait à subir de sérieux bombardements de la part des aviations alliées et il fallut bien vite se faire à l'idée que les destructions iraient en s'amplifiant, empêchant par là même le bon fonctionnement de l'école. Le Supérieur dut prendre une décision ; il chercha dans tout le diocèse des bâtiments susceptibles d'abriter ses élèves et c'est ainsi que son choix s'arrêta sur les locaux vides de l'ancienne école primaire des Frères à Scaër. Le déménagement eut lieu au mois d'août 1941. Les professeurs logeaient chez les habitants, une salle de bal servait de dortoir.

L'exil dura quatre ans durant lesquels Mr GUILLERMIT fut confronté à des problèmes d'intendance, de scolarité, de contact avec les familles restées à Brest, etc... Lorsque la nouvelle de la destruction du collège brestois parvint à Scaër, Mr le Chanoine LE MEUR dit à Mr GUILLERMIT : « Que veux-tu ? Tu as assez fait pour ton collège ; tu passeras la maison à un autre », celui-ci répondit alors : « Non, s'il le faut je le rebâtirai pierre par pierre ! », illustrant ainsi les vers de Kipling « Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie, et te baisser pour le reconstruire... tu seras un homme, mon fils ».

Lorsqu'en octobre 1945 il eut enfin l'autorisation de retourner à Brest, son premier souci fut de faire édifier des baraquements pour rouvrir le collège au plus vite. Il faut avoir vécu cette période pour se rendre compte des difficultés que l'on rencontrait en matière de reconstruction ; rien n'était simple, tout était à remettre en route, à commencer par les administrations qui seules pouvaient délivrer des permis de construire sur le vu de dossiers toujours incomplets à leurs yeux. De plus, reconstruire une communauté, c'était affronter un problème d'approvisionnement, car, en effet, la fin de la guerre n'avait pas vu pour autant disparaître les cartes de ravitaillement. La tâche à accomplir était énorme et un seul homme de cette valeur était capable de la surmonter. Pourtant depuis l'été 1944 sa santé inquiétait son entourage.



Les ruines de la chapelle.

Fin 1947 une forte crise l'ébranla, amenant une réduction de ses nombreuses activités, ne l'empêchant cependant pas de recommencer, comme il en avait pris l'habitude avant la guerre, ses tournées de recrutement et de prédication en faveur de son collège.

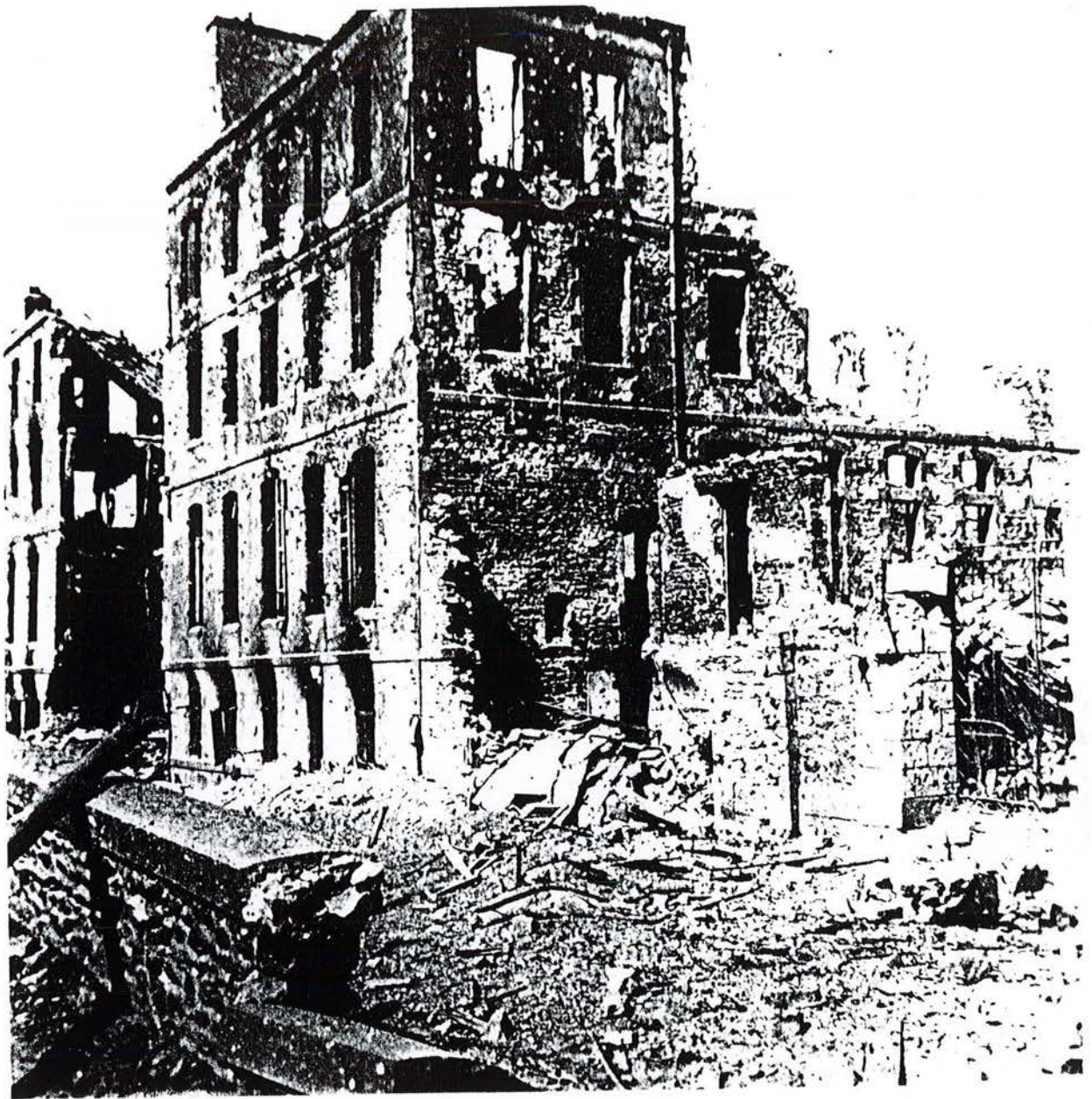
Le 3 juin 1948 il célébrait son jubilé en présence d'une foule d'amis, sous la Présidence de Monseigneur FAUVEL Evêque de Quimper auquel s'étaient joints de nombreux prêtres et en présence des autorités civiles et militaires. Il chanta la messe de son jubilé en l'Eglise Saint Michel. Monsieur le Chanoine MOENNER, Directeur de l'enseignement diocésain monta en chaire pour célébrer les grands mérites et l'oeuvre remarquable du Supérieur de Saint Louis. Durant le banquet qui s'ensuivit et qui réunissait une centaine d'invités, nombreux furent ceux qui tinrent à dire tout le bien qu'il pensait de Monsieur GUILLERMIT et l'estime en laquelle ils le tenaient.

Sa santé continuait à se dégrader, il était très las et début mars 1950, il confiait à un ami qu'il se sentait perdu. Malgré les soins dévoués qu'il reçut, il s'éteignait dans la nuit du 10 au 11 mars 1950.

Pour tout ceux qui le connaissaient ce fut une grande perte, un ami s'en était allé ! « Tintin » comme aimaient le surnommer ses élèves et amis, plus d'ailleurs par affection que par méchanceté, Tintin n'était plus, une page était tournée dans le grand livre du Collège Saint Louis. Durant 27 ans cet homme avait marqué de sa personnalité la vie d'une école et plusieurs générations d'élèves ; il avait été pour tous un exemple de Foi, de Courage et de Ténacité. Les obsèques furent célébrées le lundi 13 mars 1950 en l'église de Lambezellec, à deux pas de la maison de sa naissance. Monseigneur FAUVEL présidait cette cérémonie à laquelle assistait un très nombreux et une foule considérable d'amis. L'éloge funèbre prononcée par Monseigneur l'Evêque fut écoutée avec beaucoup d'émotion et dans le plus grand respect.

Nous emprunterons à Monsieur CHUPIN, alors Maire de Brest, le mot de la fin : « Il est mort au milieu de ses ruines, mais son oeuvre lui survivra, puisque c'est sur son initiative que s'élèvera, en un autre endroit, le nouveau collège dont il avait décidé la construction et arrêté les plans ».

Henri GIRARDON.



Grille d'entrée du Collège Saint Louis rue de L'HARTELOIRE.

1953

SAINT- LOUIS

+

**NOTRE DAME
DE BON SECOURS**

=

CHARLES DE FOUCAULD

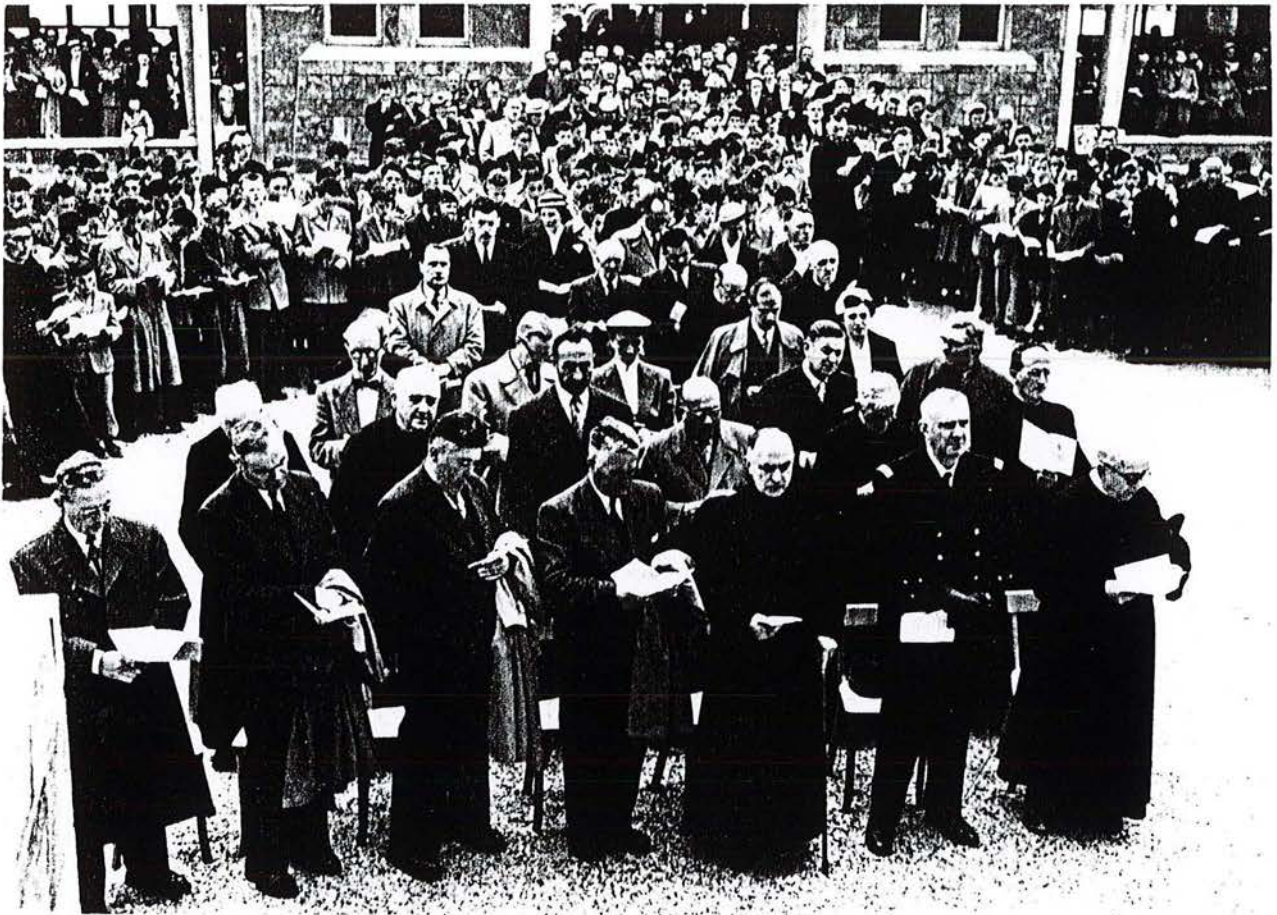
III LE COLLEGE CHARLES DE FOUCAULD.

En 1949, désireux de regrouper les Pères, le Provincial des jésuites retira ceux de Brest et les affecta dans d'autres maisons, Vannes en particulier.

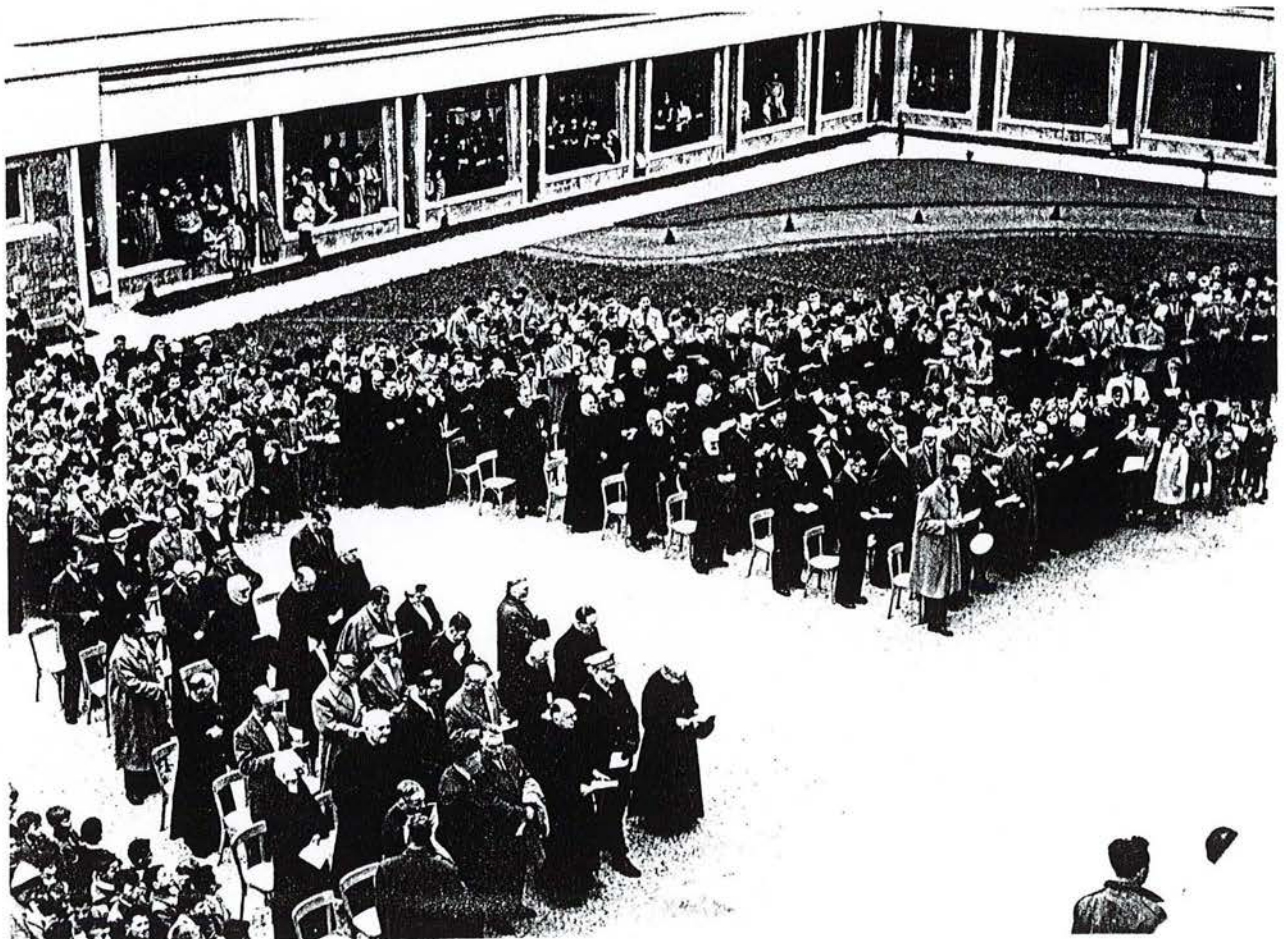
C'est alors que l'Evêque de Quimper, dans un souci d'efficacité et de meilleure gestion, décida la fusion des deux « vieux » collèges, Saint-Louis et Bon Secours. L'installation dans les locaux flambant neufs de la route de Quimper se fit en 1953. Dans un premier temps un externat destiné aux élèves de la 11^{ème} à la première fut maintenu rue Conseil. M. l'Abbé FEUTREN eut le privilège d'être le premier supérieur de Charles de Foucauld. L'école Primaire monta par la suite rue de Valmy pour être enfin définitivement installée rue de Quimper. Aujourd'hui la rue Conseil accueille les élèves de la 6^{ème} à la 3^{ème}, la rue de Quimper ceux allant de la Maternelle à la Terminale.

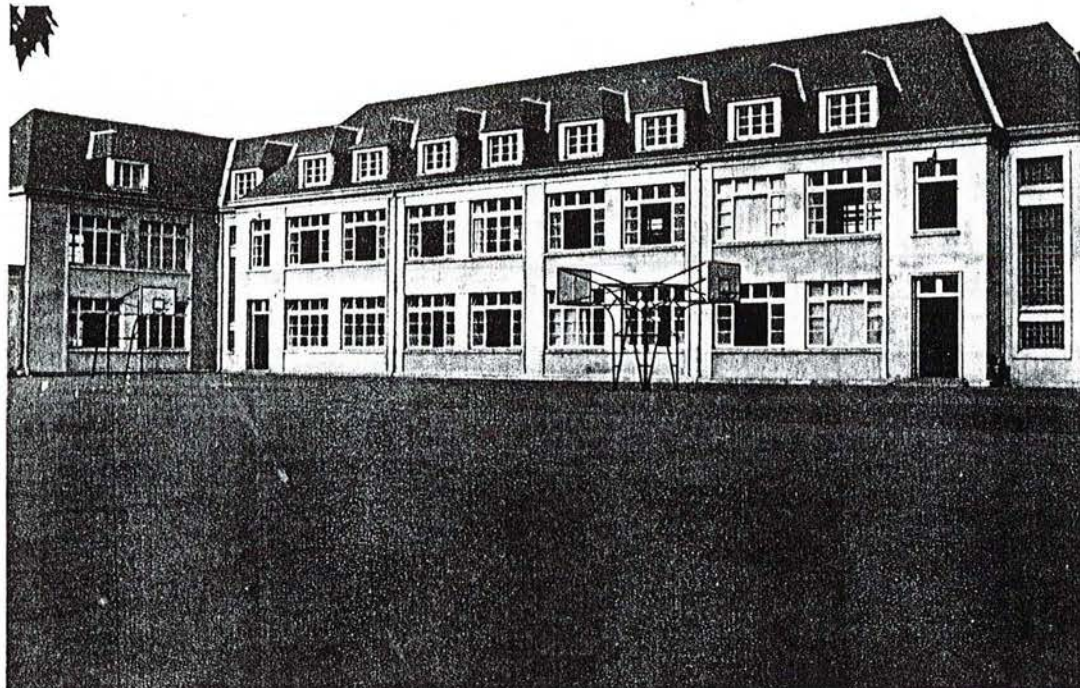


Le collège Charles de Foucauld rue de Quimper

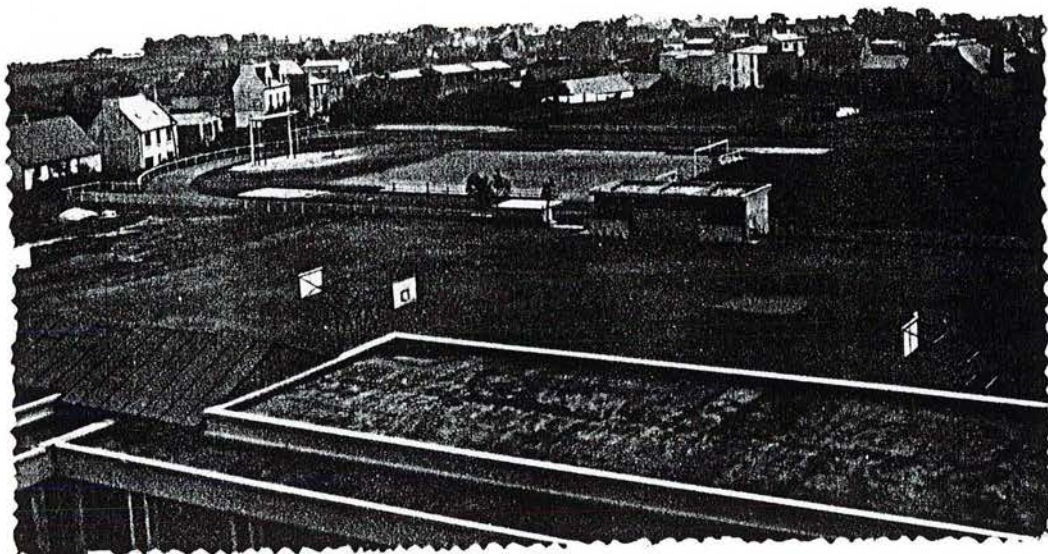


La cérémonie d'inauguration du collège
Charles de Foucauld en Juin 1954





La cour du collège - 27 octobre 1955



Vue du terrain de sport

COLLEGE Charles de Foucauld
BREST

29 août 1953

Monsieur l'abbé Feutren, supérieur
du collège Charles de Foucauld,
aux Parents des élèves du collège
Saint-Louis et du collège Notre-
Dame de Bon Secours.

Chers parents,

Désormais nos deux collèges ne font plus qu'un : le collège Charles de Foucauld. Il s'attachera à répondre à vos désirs comme les deux institutions auxquelles vous aviez accordé votre confiance. Nous chercherons ensemble le bien de nos enfants.

Le nouveau collège mettra à la disposition des élèves deux établissements. Pour les distinguer l'un sera appelé "Internat Charles de Foucauld" et l'autre "Externat Charles de Foucauld".

L'internat, au bot, sur la route de Quimper, recevra tous les internes, des externes et des demi-pensionnaires. Il comportera les classes élémentaires de la IIe à la 7e et les classes secondaires de la 6e aux classes terminales de Philosophie, Sciences expérimentales, et Mathématiques élémentaires. Monsieur l'abbé Joseph Cabon sera sous-directeur de l'Internat.

L'Externat, rue Conseil, dans les locaux de Notre-Dame de Bon Secours ne recevra que des externes et des demi-pensionnaires. Il comportera les classes élémentaires de la IIe à la 7e et les classes secondaires de la 6e à la 1e. Monsieur l'abbé Jean Garaës en sera le sous-directeur.

Le collège Charles de Foucauld donnera l'enseignement classique latin-grec, latin-langues, latin-sciences et l'enseignement moderne (anglais, espagnol). Mais il n'est pas possible d'assurer dans chacun de ces deux établissements toute la gamme de ces enseignements; cela nous conduirait à avoir dans les classes des deux maisons, par exemple en 4e deux sections de même programme, par exemple latin-grec, qui n'auraient qu'un nombre très réduit d'élèves.

D'autre part, nous avons en 5e et 6e l'effectif de trois classes normales qu'il faudra répartir aussi judicieusement que possible.

Si à ces difficultés nous ajoutons les questions de distances et les préférences personnelles, etc... vous comprendrez aisément que la constitution des classes soit assez laborieuse.

Pour faciliter notre travail auriez-vous l'obligeance de remplir la fiche ci-jointe et de nous la renvoyer soit à Saint-Louis soit à Bon Secours, le plus tôt possible ? Nous tâcherons de tenir compte de vos désirs. Peut-être serons-nous amenés cependant, pour une meilleure organisation de nos classes, à proposer à l'un ou l'autre d'entre vous de reconsidérer son choix.

Voici quelques renseignements qui pourraient vous aider à déterminer votre choix :

1°/ Les classes commenceront à 8 h.45 pour s'achever à midi. (11 h.45 pour les classes élémentaires). Tous les externes doivent rentrer pour 13 h.30. Les classes se termineront à 16 h.15. L'étude du soir sera obligatoire pour tous les externes du secondaire, sauf dispense individuelle. Les élèves quitteront le soir à 19 h.

2°/ FRAIS de SCOLARITE et de PENSION pour le 1er trimestre 1953 - 1954

7°, 8°, 9°, 10°, 11°

1° cycle (6° 5° 4° 3°) 2° cycle (2° 1° PH. Math

Pension et scolarité	23.600	26.100	26.400
1/2 Pension et scolarité	10.500	12.600	12.900
Externes : Scolarité	3.600	5.400	6.000

La rentrée du Collège est prévue pour les internes le 1er Octobre. Les cours commenceront pour tous les élèves le vendredi 2 Octobre.

Les élèves de S.Louis et de Bon Secours qui avaient à subir un examen de passage viendront à l'Externat de la rue Conseil le jeudi 24 septembre à 9 h.

Pour tous renseignements s'adresser à l'Externat rue Conseil ou à S.Louis rue de l'Harteloire. A partir du 15 septembre une permanence sera assurée à l'Internat route de Quimper.

En vous remerciant de votre confiance je vous prie d'agréer, Chers Parents l'assurance de mes sentiments religieusement dévoués.

Le Supérieur,
Abbé FEUTREN.

77 L'inauguration du collège Charles de Foucauld

C'est en présence d'une nombreuse assistance qu'a été célébrée samedi après-midi l'inauguration des splendides bâtiments du collège Charles de Foucauld, au cours d'une cérémonie que présidait Mgr Fauvel, évêque de Quimper et de Léon.

On remarquait, au hasard, dans la cour du collège, la présence de MM. le vice-amiral Jourdain, préfet maritime; Fouvet, député et adjoint au maire de Brest; Pinvidic, député-maire de Landivisiau; Mlle Louise Le Roux et M. Kéraudy, adjoints au sénateur-maire de Brest; MM. Chaix, ancien président de la Délégation spéciale; Piquemal, délégué départemental du ministère de la Reconstruction et du Logement; Trévilly, son adjoint; Déthieux, président de la Chambre de commerce; Le Joncour, président du tribunal de commerce; Le Goff, président du « Stade Brestois »; Blanchet Magon de La Lande, directeur de la Sécurité Sociale; Chartier, directeur de la Société Générale, etc., etc...

Parmi les personnalités religieuses, on notait la présence de MM. les chanoines Kérautret, directeur des œuvres diocésaines; Bellec, vicaire général; Feutren, supérieur du collège Charles de Foucauld; Balbous, curé-archiprêtre de St-Louis; Barvet, curé de St-Martin; Chapalain, curé de Lambézellec; l'abbé Le Beux, directeur de la Coopérative de reconstruction des édifices religieux, etc., etc...

L'ALLOCUTION DE Mgr FAUVEL

Après avoir béni les locaux, Mgr Fauvel s'adressa aux élèves du collège Charles de Foucauld.

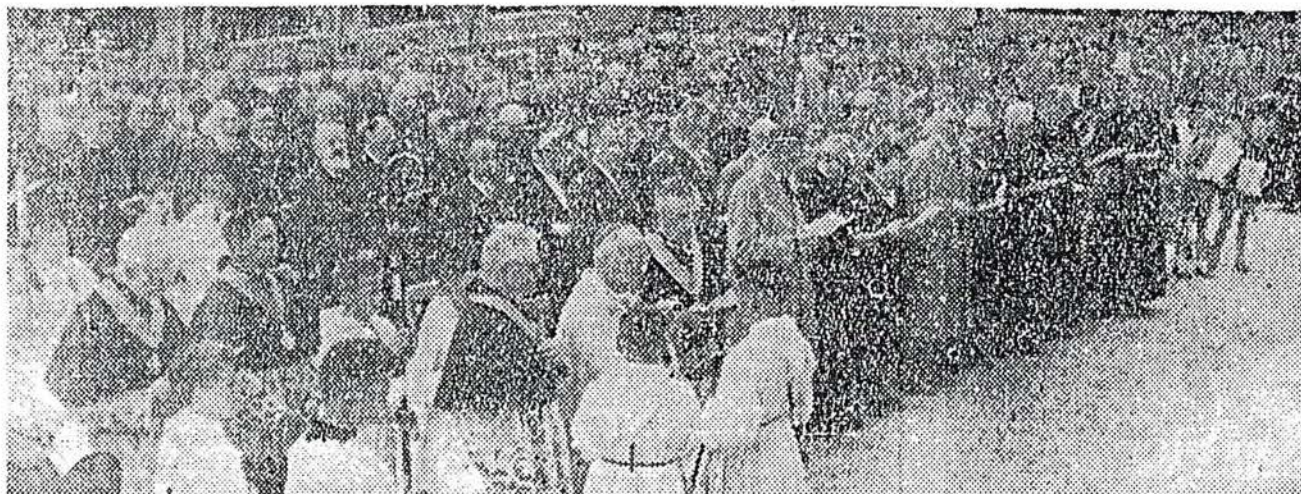
« Vous avez, leur dit-il, reçu un double héritage puisque le collège que nous inaugurons aujourd'hui résulte de la fusion des collèges Saint-Louis et de Bon-Secours. Je voudrais

à ce propos évoquer le souvenir des chanoines Guillermit et Normand... »

Mgr Fauvel rend ensuite hommage aux jésuites et souligne les différents aspects de l'héritage qu'ils nous ont légué, en ce qui concerne la culture, l'ouverture d'esprit, la délicatesse, la distinction et la formation chrétienne.

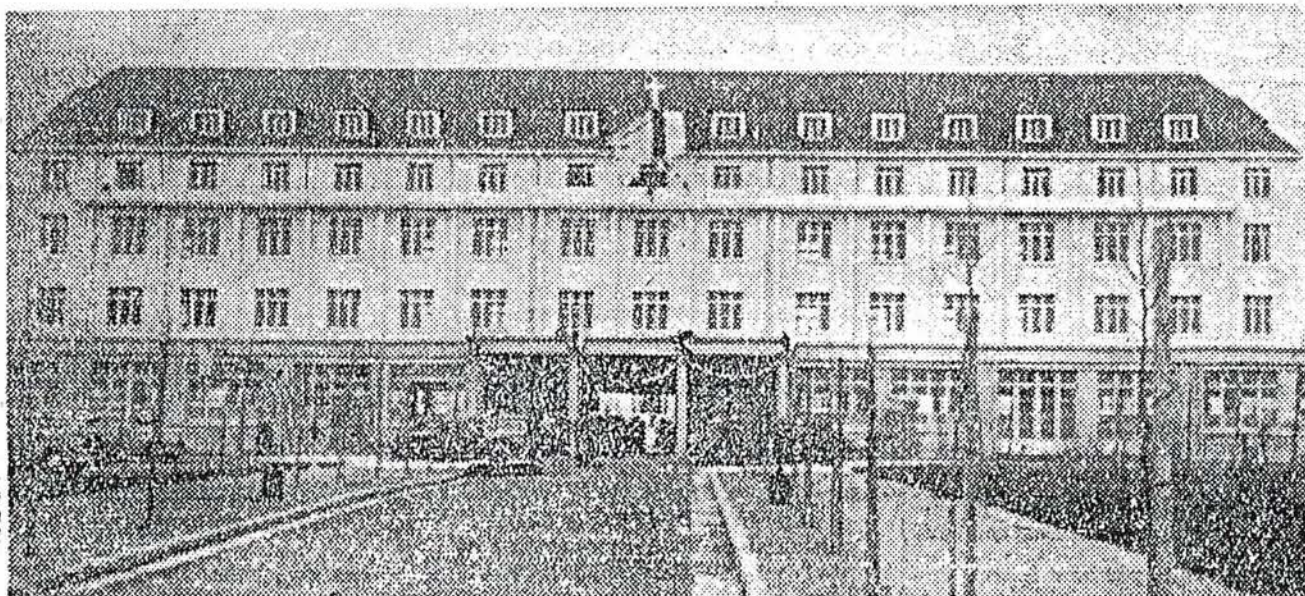
L'évêque rappelle maintenant la vie de Charles de Foucauld, met ensuite l'accent sur la valeur intellectuelle et sacerdotale du chanoine Feutren, puis nomme en qualité de doyens honoraires, les abbés Cabon et Turpin.

La visite des locaux par les parents des élèves se déroule ensuite, et cette inauguration se termina par un vin d'honneur au cours duquel le chanoine Feutren remercia toutes les personnalités présentes à la cérémonie.



LES PERSONNALITES ET LA FOULE.

(Photo « Télégramme »).



Le collège Charles de Foucauld.

(Photo « Télégramme »).

D'importants travaux vont être réalisés cette année à l'école Charles-de-Foucauld, dont l'effectif a progressé en trois ans de 250, pour atteindre 2080 élèves. Première réalisation : un préau et des sanitaires pour l'école primaire. La première pierre a été posée hier matin. Et à partir du mois de septembre, réalisation d'une construction et d'aménagements pour les ateliers de la section d'éducation spécialisée, rue Conseil, aménagement de l'atelier de technologies nouvelles à Sainte-Marie et construction d'un préau pour le lycée. En y ajoutant le remplacement du matériel du BTS Informatique on arrive à un investissement total de trois millions de francs.

Lors de la cérémonie d'hier, M. Caraës, président de l'Association Charles-de-

Foucauld, a déclaré, en parlant de l'ouverture de ce chantier : « C'est un acte de foi dans l'avenir de notre maison ». Puis Monsieur Le Bihan, directeur de l'école maternelle et primaire a indiqué : « Ce préau permettra aux enfants de profiter un peu plus des activités sportives, et d'être à l'abri pour attendre leurs parents à la sortie de l'école ».

Enfin, M. Moal, directeur de Charles-de-Foucauld a précisé : « Ce que nous vivons aujourd'hui constitue un événement pour l'ensemble Charles-de-Foucauld. Il est dû surtout à l'acharnement sympathique des parents d'élèves de primaire, que je remercie ». Et M. Moal a évoqué les travaux qui suivront.



Des élèves ont manié la truelle pour la pose de la première pierre. M. Caraës : « C'est un acte de foi dans l'avenir de notre maison ».

PREMIERE PIERRE A CHARLES-DE-FOUCAULD-SAINT-MARTIN

*Une section d'éducation spécialisée
dans le Nord-Finistère*

Triple manifestation samedi au collège Charles-de-Foucauld de Saint-Martin : l'opération portes ouvertes pour les parents et les futurs élèves, l'inauguration d'une remarquable exposition sur le pain, et la pose de la première pierre du bâtiment qui abritera la section d'éducation spécialisée.

Il s'agit là de la seule SES existante dans l'enseignement privé du Nord-Finistère, d'où la présence des autorités de l'enseignement et de la Communauté urbaine.

Destinée à des enfants qui accusent des retards scolaires, cette section a été ouverte il y a deux ans. Elle compte donc actuellement une 5^e et une 6^e de seize élèves chacune. Mais l'ouverture de la 4^e à la rentrée prochaine nécessitera des locaux pour l'initiation à la pratique manuelle. Un atelier sera aménagé au second étage du bâtiment principal pour l'élaboration des plats cuisinés.

Mais pour l'atelier peinture, tapisserie, revêtements de sols, il était nécessaire de bâtir. Ce sera, dans le fond de la cour, un bâtiment de 38 mètres sur 12, conçu en alvéoles de travail autour d'une pièce centrale. On a profité pour y adjoindre des locaux où se changer avant et après les activités sportives. Le manque de salle de sports reste encore un souci pour ce petit établissement de 350 élèves qui lorgne, pour cela, vers l'emplacement du vieux lavoir d'en face.

L'exemple du Conseil Général

« Il fallait un établissement de cette dimension et une communauté chaleureuse pour créer cette section qui demande beaucoup d'attention pour une intégration harmonieuse » a estimé Pol Moal, le directeur général de De Foucauld (2080 élèves). Une dizaine d'écoles du Nord-Finistère qui ont des classes de perfectionnement, réclamaient cette ouverture. Accueillie « par un groupe pédagogique solide, autour de Lucien Chuiton », la section que dirige Madame

Chantal Jegouic, bénéficie aussi du soutien de nombreuses entreprises spécialisées dans les options professionnelles choisies. Pour la rentrée prochaine, il y a déjà quarante demandes d'enfants dont seize seulement pourront être satisfaites.

Le directeur a évoqué le processus qui, d'entreprises (taxe à la formation) aux banques (prêts), du conseil général (200 000 F cette année) à la CUB, pour une demande de garantie d'emprunt, a permis le financement du bâtiment. Pour faciliter ce genre de démarches, il a souhaité qu'exemple soit pris par les collectivités locales sur la commission Liberté Enseignement qui fonctionne au Conseil général.

Le nom de Georges Sohier

Dans la ligne du père de Foucauld, l'établissement « avait cette mission à remplir à l'égard de ces enfants pour qu'ils ne soient pas démunis dans la vie », notera l'abbé Caraës au nom du corps professoral, à l'heure des discours. « Que chacun ait sa chance et tous la réussite » souhaitera le directeur. « Il faut clarifier et étendre les relations entre les collectivités et l'enseignement libre », dira de son côté, Jacques Berthelot, qui représentait le président de la CUB. A la faveur des nouveaux textes, il faut mettre tous les problèmes de l'enseignement sur la table, tout le monde peut y gagner. Quant au frère Kerdoncuff, directeur de l'enseignement libre, son propos fut un hymne à la pierre et à l'enfant. Ce sont précisément les enfants qui posèrent la première pierre d'un bâtiment qui portera le nom de Georges Sohier. Un enseignant hors du commun qui, de 1943 à 1979, aura malgré plusieurs générations de ces élèves qu'il appelait « ses enfants de chaque jour ».

Dans la foulée, fut inaugurée l'exposition consacrée au pain, sur laquelle nous reviendrons et qui est ouverte au public et aux écoles toute la semaine (tél. 98 44 12 55).



Une première pierre posée par les élèves eux-mêmes.

PAPETERIE

21-23, Rue Jean-Jaurès - BREST

98.80.66.59



IMPRIMERIE

Z.I. de Loscoat - BREST

98.47.63.73

DE L'ÉCOLE A L'UNIVERSITÉ

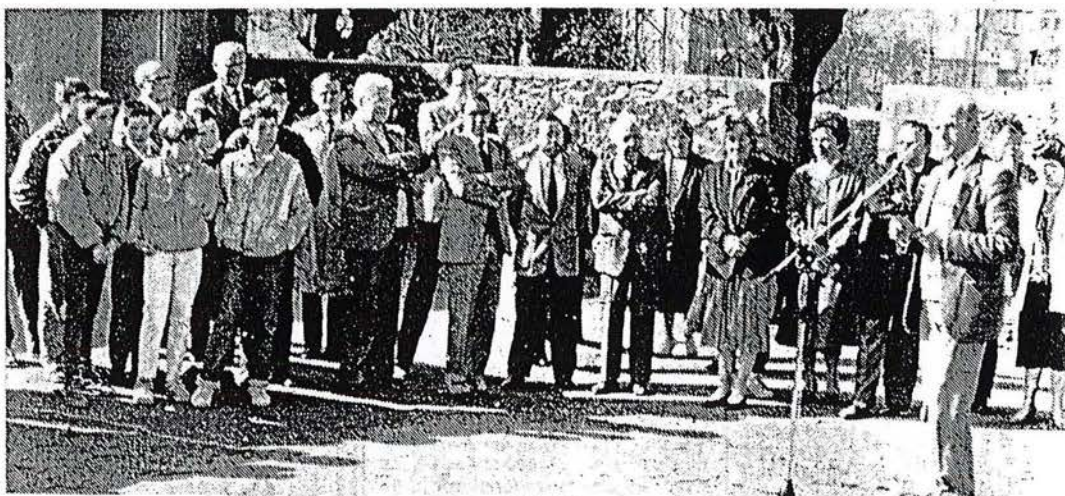
Collège Charles-de-Foucauld La première pierre d'une section d'éducation spécialisée

Cérémonie réglée au quart de poil et bien dans la tradition des opérations « médias » de l'enseignement privé, samedi matin au collège Charles-de-Foucauld à Saint-Martin. Les responsables de l'établissement avaient profité de la traditionnelle journée « portes ouvertes » pour poser la première pierre du bâtiment qui abritera la section d'éducation spécialisée (SES) la première dans l'enseignement catholique pour le Nord-Finistère.

En même temps a été inaugurée une exposition « pain » préparée par le syndicat départemental de la boulangerie.

Une « mission »

Ce n'est pas un officiel comme le veut la coutume qui a eu la charge de sceller la première pierre. Cette mission est revenue à des enfants. « Mission », un terme employé par M. Pol Moal, directeur de Charles de Foucauld, pour dire la vocation de cette SES dont la troisième année s'ouvrira en septembre 1987 dans deux nouveaux ateliers : peinture, tapisserie, revêtements de sols ; élaboration des plats cuisinés. « Il faut donner leur chance à des enfants qui ont des difficultés scolaires. Nous prenons cela comme une mission », a souligné M. Pol Moal. Les SES sont un besoin reconnu



L'abbé Caraës : un soutien aux enfants en difficultés.

dans le Nord-Finistère. Actuellement à Brest il y en a cinq, dans l'enseignement public, aucune dans l'enseignement libre. Il existe une demande pressante des parents ».

M. Jacques Berthelot, conseiller général, vice-président de la Communauté urbaine chargé de l'éducation, le frère Kerdoncuff, directeur diocésain de l'enseignement catholique dans le Finistère, l'abbé Caraës, enseignant à Charles de Foucauld et ancien responsable de l'établissement de

Saint-Martin, ont eux aussi insisté sur le soutien attentif à apporter aux élèves confrontés à des difficultés scolaires afin qu'ils puissent s'insérer dans la vie professionnelle.

Le nom de Georges Sohier

Le nouveau bâtiment portera le nom de Georges Sohier, enseignant à Saint-Louis puis à Charles de Foucauld de 1943 à 1979, qui fit cours à des générations de Brestois. « Les élèves de Charles de Foucauld étaient ses enfants »,

a souligné Pol Moal. Pour construire ces ateliers, l'établissement a reçu une aide de 200.000 F du Conseil général. La Communauté urbaine devrait, pour sa part, s'engager à signer une garantie d'emprunt sur la totalité de l'opération.

A cet égard, le directeur de Charles de Foucauld a insisté sur la création de la commission « enseignement-liberté » qui doit être l'interlocuteur des établissements du « privé » avec les pouvoirs publics dans le département, de manière que les efforts dans les démarches de soutien ne se dispersent pas.



Pose de la première pierre de la section d'éducation spécialisée.

Du pain pour vivre bien

On ne mange pas assez de pain, si l'on en croit Marcel Le Corre, président départemental du syndicat de la boulangerie, organisme qui présentait une exposition dans les locaux de l'école Charles-de-Foucauld à Saint-Martin sur « le blé, la farine, le pain dans l'histoire de l'homme ».

Il y a de quoi être inquiet, selon Marcel Le Corre, boulanger à Lesneven. En 1960, les Français consommaient en moyenne

500 g de pain par jour. Aujourd'hui ils n'en mangent plus que 170 g. La situation dans le Finistère est pire, 140 g seulement.

Plusieurs causes à cela. Mais, a fait remarquer Marcel Le Corre, les enfants ne prennent plus de copieux petits déjeuners d'où des coups de pompes le matin. Bref « mangez du pain et vous vivrez bien ! », a conclu en forme d'humour le président des boulangers du Finistère.

L'école Charles de Foucauld limite sa croissance mais songe à s'agrandir

Née voici trente ans, de la fusion des écoles du Bon Secours et de Saint-Louis, Charles de Foucauld aborde sa quatrième décennie avec optimisme. A l'heure où nombre d'établissements doivent mettre la clef sous le paillasson, l'école privée de la route de Quimper doit refuser du monde et songer à s'étendre.

« L'esprit

Charles de Foucauld »

Charles de Foucauld, c'est en fait cinq établissements sur deux sites, une école maternelle et primaire, un collège et deux lycées (général et technique) route de Quimper, et un second collège rue Conseil à Saint-Martin.

Ils ont accueilli un total de 1.620 élèves en 1983-84.

Si les responsables de l'école ont des soucis pour son avenir, ce n'est pas du côté des effectifs qu'il faut les chercher, mais dans la capacité des bâtiments. On refuse du monde en effet à Charles de Foucauld, qui a limité les inscriptions pour septembre à 120 de plus que l'an dernier.

Cela a néanmoins un avantage, selon M. Tanguy, le sous-directeur, celui de conserver à l'école un certain caractère « familial ». « Avec une centaine d'enseignants, dit-il, l'élève sait vite qui est chacun.

Nous ne tenons pas à devenir trop grands, ce qui nous ferait perdre notre spécificité.

La filière informatique

Le succès de l'établissement, M. Tanguy l'attribue aussi à certaines formations qu'il a adoptées plus tôt que d'autres, comme les filières H (informatiques). Ces classes de la première au BTS) lancées par l'ancien directeur, M. Lastenet, sont parmi les seules dans l'enseignement privé de la région et reçoivent une bonne partie des 80 pensionnaires de la route de Quimper.

Augmentation des effectifs, nouveaux enseignements, internat... autant de problèmes qui posent pour les responsables de l'école celui des bâtiments. Construits dans les années 50, aménagés et agrandis depuis, ceux-ci sont arrivés à saturation.

Naturellement, des constructions nouvelles sont envisagées.

Complexe sportif
groupe primaire

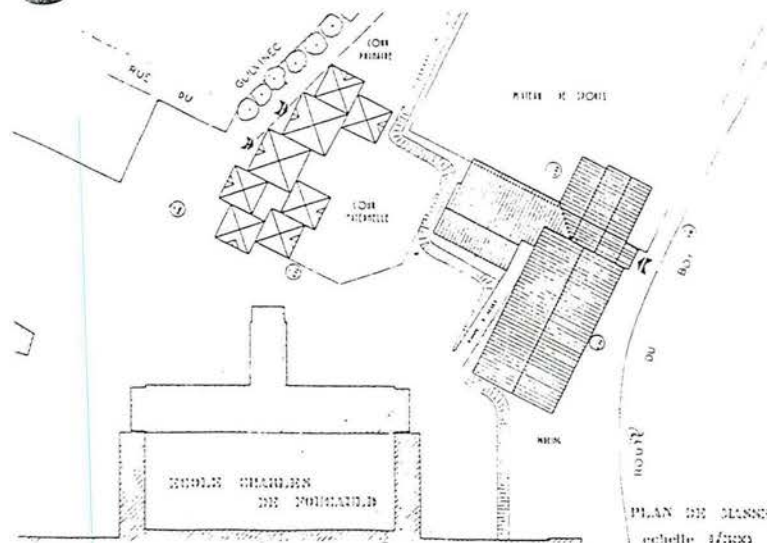
Priorité pour l'établissement: disposer d'une salle de sports conséquente. Un projet de gymnase est donc à l'étude pour remplacer l'actuel ex-théâtre et ex-

chapelle. Ce complexe de trois salles serait construit en bordure de la route du Bot, derrière l'école et à proximité immédiate des terrains de football et d'athlétisme.

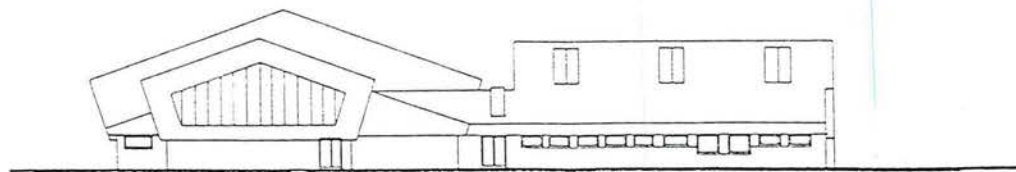
Le projet, dû à l'Atelier d'architecture d'Armorie de Guipavas (MM. Coquil, Floch et Le Gonidec) pourrait être ouvert à la rentrée 1985. Pour cela il faut trouver un financement. Un tel bâtiment revient à 4.500.000 F. L'école a déposé des dossiers de subventions et fait des demandes de garantie d'emprunts auprès de la ville, du département et de la région, mais devra attendre au moins la rentrée pour être fixée sur ce financement.

A l'aspect sportif des nouvelles constructions correspond l'aspect pédagogique. Les élèves disposent depuis cette année d'une salle audio-visuelle, et un centre de documentation est en voie d'aménagement.

Il était logique que l'édification de nouvelles classes soit abordée. L'école primaire et maternelle pourrait ainsi se voir relogée dans des classes plus adaptées que leurs préfabriques actuels. Mais pour qu'elles voient le jour, il faudrait trouver trois millions de francs. On comprend que le conditionnel soit le mode favori de la grammaire des dirigeants de l'école Charles de Foucauld.



La disposition prévue des nouveaux bâtiments : à gauche, derrière la rue du Guilvinéc, l'ensemble maternelle-primaire, à droite le long de la route du Bot, la salle omnisports.



FACADE NORD

Le projet de salle omnisports : ouverture à la rentrée 1985 ?



Vers la rue du Gulvinec, le site de l'école maternelle-primaire.

Brest

L'Europe des enfants à Charles-de Foucault

Neuf collèges, dans neuf pays pour un seul journal

Samedi les élèves de 3^e du collège Charles-de Foucault vont s'organiser en rédaction. Ils vont mettre en page le numéro 10 de « Fax », le journal junior européen. Ils ont écrit des papiers sur l'environnement. Neuf autres collèges, dans neuf pays d'Europe ont fait de même et transmettront leur copie par fax...

Un scanner pour traiter les photos, du matériel de mise en page assistée par ordinateur, des télécopieurs. Samedi le collège Charles-de Foucault sera équipé ! « Fax » c'est une façon pour les jeunes de vivre l'Europe. Les Brestois ont proposé à soixante-quinze collèges européens de faire le journal avec eux. Sur un thème : l'environnement. Dix collèges ont répondu oui : à Helsinki en Finlande, à Haarlem aux Pays-Bas, Lisbonne au Portugal, Funchal à Madère, Crémone en Italie, Aniche (le collège public Léo-Lagrange, près de Lille) en France, Werdau en Allemagne, et l'École européenne de Bruxelles. Chaque collège doit écrire ses papiers (l'équivalent de deux pages de « Fax ») dans sa langue d'origine et dans une langue étrangère. Le thème imposé, l'environnement, a inspiré les élèves de Charles-de Foucault qui sont allés sur le terrain enquêter à Océanopolis, au conservatoire botanique du Stangal, au CEDRE et dans le domaine du retraitement des déchets.



Christiane Castel, documentaliste et Yves Tanguy directeur du collège Charles-de Foucault anime la rédaction de « Fax ».

Samedi la production des autres collèges d'Europe parviendra à Brest. Les maquettes faites, la ville se chargera de faire imprimer le journal à 3 000 exemplaires qui seront diffusés dans les collèges brestois et adressés à tous les journalistes juniors de ce numéro de « Fax ».

Les responsables du Centre de liaison de l'enseignement et des moyens d'informations du ministère de l'Éducation nationale seront présents à Charles-de Foucault samedi pour saluer la sortie du journal. Elle servira de lancement à la semaine de la presse organisée au niveau national.

Le « Fax » servira plus tard d'outil pédagogique au collège Charles-de Foucault, comme il est l'aboutissement de tout un travail de réflexion des élèves sur l'Europe.

Le « Fax » servira plus tard d'outil pédagogique au collège Charles-de Foucault, comme il est l'aboutissement de tout un travail de réflexion des élèves sur l'Europe.

Brest

Éducation

Première au collège Charles-de-Foucauld

« Fax », un journal européen... télécopié !

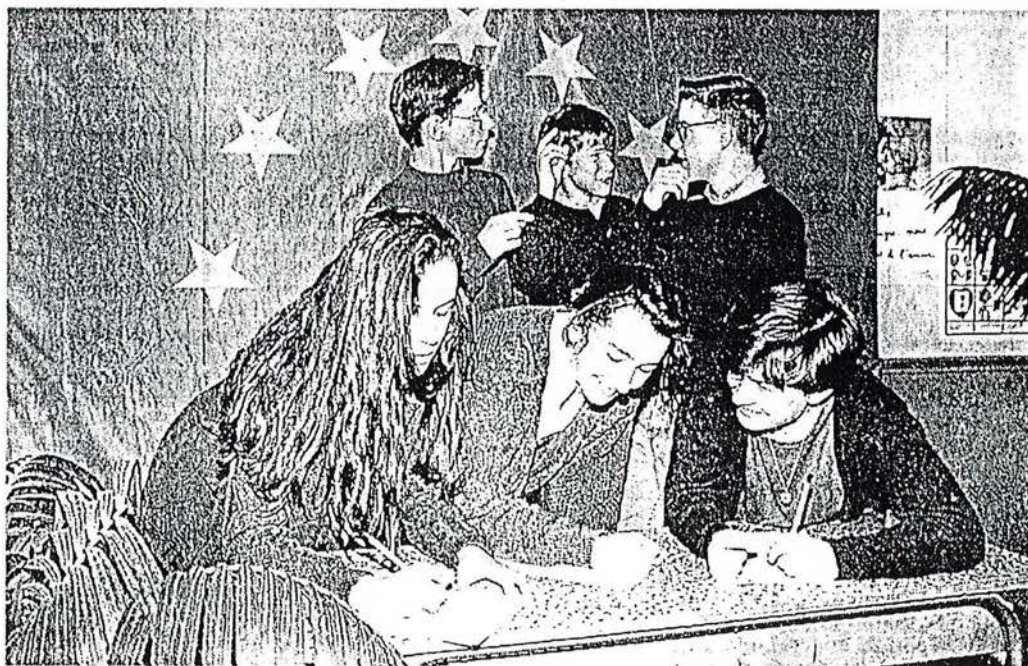
(Lire également en page 4)

Le collège Charles-de-Foucauld, à Saint-Martin, transformé en une vraie ruche. Par un samedi ensoleillé. Ça s'agit au centre de documentation. Sous une bannière étoilée aux couleurs de l'Europe. Là, une soixantaine d'élèves de troisième réalisent « Fax ». Le premier journal européen... télécopié !

Une idée venue du CLEMI, le Centre de liaison de l'enseignement et des moyens d'information. Les élèves de Charles-de-Foucauld étaient chargés de réaliser ce journal dans la journée. Comme dans un vrai « canard ». La copie devait arriver de toute l'Europe. Dès les matin, des collégiens-journalistes surveillaient les fax.

Premiers textes à arriver, à 10 h 12, ceux des Suisses de Lausanne. Puis les autres : Pays-Bas, Luxembourg, Allemagne... Une dizaine d'établissements européens en tout. Et un sujet commun pour tous ces journalistes juniors : « L'environnement, un capital en danger ».

A Brest, une équipe du collège a réalisé un dossier sur la clinique des bébés phoques d'Océanopolis, le traitement



Un groupe de Charles-de-Foucauld au travail pour « Fax ». (Photo Patrick Fitamant)

des déchets et le conservatoire botanique du Stangalar. Samedi, une seconde équipe s'est occupée de la réception des papiers. Ensuite, il a fallu les retravailler. Puis enfin, un

troisième groupe a confectionné le journal, maquant les textes. Le tout pour obtenir « Fax », le premier journal européen par télécopie.

« Fax » est constitué d'une

vingtaine de pages. Avec une « une » représentant une terre mal en point. Un tirage du journal sera effectué à Brest. Puis envoyé à l'ensemble des collaborateurs européens.

COLE A L'UNIVERSITÉ

Nardi 26 Juin 1984

L'école Charles de Foucauld a joyeusement fêté ses 30 ans

Voici 30 ans, naissait « Charles de Foucauld » de la fusion des écoles du Bon Secours et de Saint-Louis. Un établissement prestigieux fréquenté par 1.700 jeunes et employant 100 personnes dont 110 enseignants.

Pour fêter cet anniversaire, il y avait foule samedi, dans les locaux de la route de Quimper : élèves et anciens, « profs », parents et amis, accueillis par le directeur, M. Poi Moal. Etalent présents notamment l'abbé Feutren, premier supérieur de l'établissement; l'abbé Cabon, l'abbé François Rolland, M. Maurice Adam et M. Jean-Michel Lastennet, qui eurent la responsabilité de Charles de Foucauld aussi (M. Lastennet jusqu'à la dernière rentrée).

1.700 élèves et...

pas assez de place !

Dans la matinée était organisée une opération « portes ouvertes ». Elle permit à chacun de se rendre compte de l'importance de l'établissement qui compte 450 élèves en maternelle et primaire, 700 en collège (y compris les classes de la rue Conseil), 400 en lycée général et 150 en lycée technique. Un impact qui ne se dément pas; loin de là. M. Moal annonce ainsi la construction d'un complexe omnisports (3 salles) et d'une dizaine de classes primaires et maternelles pour septembre 85. Le besoin est indiscutable : une centaine de demandes d'inscription pour la ren-

trée prochaine ont dû être refusées !

Le matin et en soirée, les visiteurs (M. Jacques Berthelot, maire de Brest était attendu à 18 h) découvrirent une exposition de photographies sur la vie de Charles de Foucauld, et de travaux d'élèves.

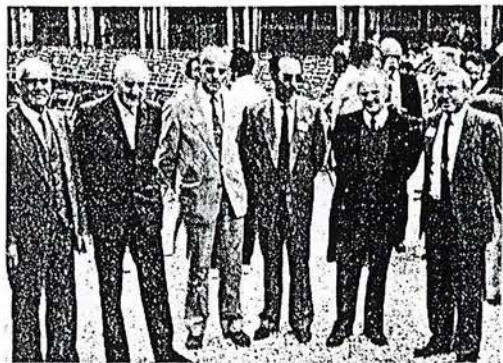
Danses

chants et jeux

Avant l'heure de l'apéritif, des danses et des chants furent offerts par les enfants de maternelle et primaire, dans une cour. Après un déjeuner de 800 couverts servi dans les divers restaurants, des jeux sportifs de style « Intervilles » furent disputés par les élèves du premier cycle et le primaire. Pendant ce temps, collégiens et lycéens s'amusaient beaucoup à la « Boum » qu'ils avaient organisée à l'intérieur des locaux.

A 17 h, eut lieu une concélébration eucharistique par Mgr Joël Bellec, prélat en retraite, et une douzaine de prêtres.

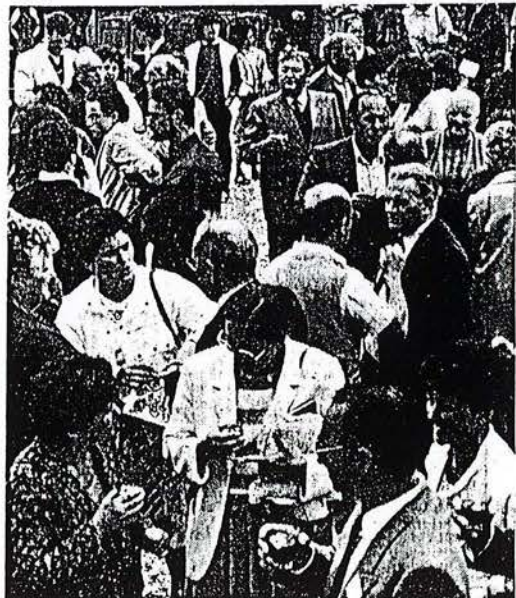
A l'issue d'un buffet servi sur place, la chanteuse Mannick et la chorale Menez-ar-Mor, dirigée par Jean-Claude Quéro, ponctuèrent agréablement une journée réussie et... harassante. Cela n'a pas empêché une partie de l'assistance de se retrouver à 4 h du matin, pour partir à Paris et se joindre à la manifestation en faveur des écoles libres. Trois cars étaient mobilisés pour Charles de Foucauld.



Ceux qui ont (ou ont eu) la direction de Charles de Foucauld. On reconnaît : l'abbé Feutren, premier supérieur de l'établissement; l'abbé Cabon, M. Maurice Adam, M. Lastennet, M. Moal (actuel directeur).



De nombreux élèves sont venus voir les travaux réalisés par leurs camarades et les anciens de l'établissement.



L'heure des retrouvailles pour les anciens et les amis de Charles de Foucauld.

Brest

Ouest France Lundi 12-09-1983

Enseignement

Au lycée Charles-de-Foucauld

Ouverture de la première section B.T.S. Informatique du département

Il y avait bien longtemps qu'un maire de Brest n'avait mis les pieds au collège-lycée Charles-de-Foucauld. Tout juste, un ancien directeur se souvient-il d'y avoir vu Georges Lombard. Alors...

La visite qu'y a effectuée Jacques Berthelot, en compagnie de trois de ses adjoints, Jean-Yves Le Borgne (ex-élève, ex-enseignant du collège), Eugène Bérest et Guy Leclercq, n'en prend que plus d'importance. Il est vrai que le maire n'entendait pas faire samedi, une simple visite de courtoisie dans cet important établissement scolaire privé : pas moins de 1 225 élèves, 97 de plus que l'an passé ; 92 enseignants, 10 de plus ; un taux moyen de réussite aux bacs de 83 % une cent pour cent pour la section C.

En effet, pour la première fois, le lycée Charles-de-Foucauld est doté d'une section d'enseignement supérieur en informatique, la seule formation de ce type dans le département, mis à part le Greta de Brest-Landerneau qui y prépare les adultes dans le cadre de la formation continue.

Plus de 150 demandes pour 22 places

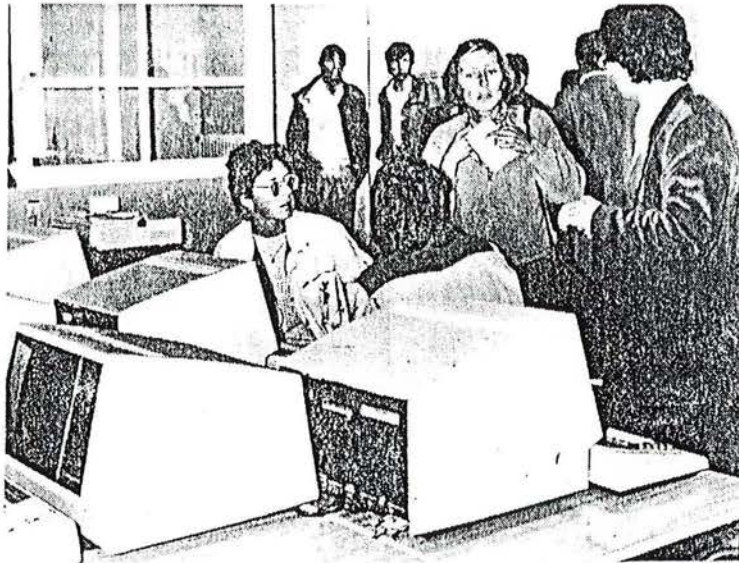
Il y a déjà quelque temps que Charles-de-Foucauld a introduit l'informatique dans ses cours. Optionnelle en classes de seconde (90 élèves ont choisi cette option) ; obligatoire, en terminale pour la série H (une trentaine d'élèves) ; l'informatique prend désormais toute son importance dans la première année de B.T.S. pour les 22 étudiants recrutés sur dossier parmi plus de 150 postulants, des étudiants originaires de Brest et de l'extérieur, du public et du privé.

Au programme de cette première année : des cours d'analyse, de programmation, de technologie, de gestion, d'économie, de comptabilité, d'étude des systèmes, de maths, d'anglais et de techniques d'expression. A la fin de la 2^e année, mais il faudra en demander l'habilitation, les étudiants pourront trouver des emplois de programmeur ou d'analyste-programmeur, emplois très demandés pour les petites et moyennes entreprises de la région, si on en juge par le dossier des petites annonces qu'a élaboré la direction du lycée.

700 000 F de matériel

Pour la nouvelle section, Charles-de-Foucauld a recruté trois professeurs spécialisés en informatique des classes de seconde ou B.T.S., a acheté du matériel (mini-ordinateur, six claviers-écrans) pour un total de 700 000 F ! Pour la seconde année de B.T.S., il faudra des enseignants, du matériel et des locaux supplémentaires. « Nous devons à nouveau investir », remarque le tout nouveau directeur, M. Pol Moal, professeur de physique, ancien directeur du collège Ste-Anne de Plougastel, et qui avait précédemment enseigné pendant dix ans à Charles-de-Foucauld.

En compagnie du directeur, de l'ancien directeur qui a lancé la



Des étudiants de la section B.T.S. autour des claviers-écrans.



Le maire, ses adjoints, l'ancien et le nouveau directeur dans l'atelier informatique.

section, M. Jean-Michel Lastennet et de certains enseignants, Jacques Berthelot et ses adjoints ont visité l'atelier informatique avant de déjeuner au lycée. « C'est une réalisation exemplaire », dira le maire pour qui l'initiative de Charles-de-Foucauld va dans le sens de ce qui sera développé au cours de son mandat : « Avec l'adjoint chargé de ce secteur, nous avons constaté la carence de ce type d'enseignement. Il faudra aussi introduire l'informatique dans l'enseignement primaire.

Car il est vrai que notre principale richesse, est constituée par la jeunesse et l'intelligence ».

APPELLATION NON CONTRÔLÉE

Le conseil local F.C.P.E. des lycées et collèges de l'Iroise (ex-St-Marc) rappelle « qu'afin d'éviter toute confusion entre les deux établissements scolaires privé et public de St-Marc, il avait été demandé de changer l'appellation de l'établissement public ; ce qui fut fait au conseil d'établissement bien que la F.C.P.E. n'ait pas proposé le nom « Iroise ». Ce choix a été entériné par le C.M. de Brest en juillet 82 devenant ainsi lycée d'Etat et collège de l'Iroise ».

Le conseil local F.C.P.E. s'étonne et regrette « que le di-

rection de l'établissement n'ait pratiquement jamais fait mention de la nouvelle appellation et n'ait même pas modifié la plaque extérieure ».

L.E.P. DUPUY DE LÔME

L'assemblée générale du conseil laïque des parents d'élèves - Fédération Andrieu - se tiendra le vendredi 23 septembre, à 20 h 25, au L.E.P. Dupuy de Lôme.

Les permanences pour adhésion à la E.C.P.E. et à l'assurance M.A.E. se tiendront au L.E.P. Dupuy de Lôme les samedi 17 et 24 septembre de 9 h à 12 h et de 14 h à 16 h.

Vol au-dessus d'un



nid de canards.

1er journal junior européen télécopié,
réalisé en direct

une action concrète au présent...

Un défi jeunes qui est aussi un symbole pour demain

Le journal européen
des collégiens brestoisExpérience originale à Brest vers où convergeront samedi les équipes de jeunes
reporters de dix établissements européens.Première au collège
Charles-de-Foucauld

« Fax » éclate

Le journal junior européen
ignore les frontièresJournal junior européen
à Charles-de-Foucauld
Mission accomplieRéaliser un journal européen t
LE PARI DE JEUNES BRESfax restu
qui permet la
à rédaction
Chaque n
Chaque ré
maifax! ouvre
Europe

Ministère de l'Éducation nationale

La vie scolaire

« Fax » éclate

Le journal junior européen
ignore les frontièresRédaction improvisée à Charles de Foucauld. Les « troisièmes » ont sorti leur second journal euro-
péen.Des élèves de troi-
sième du collège Charles
de Foucauld ont sorti sa-
medì un nouveau numéro
du journal européen télé-
copié, « Fax ». Ils ont mis
en page leurs propres
« papiers », mais aussi
ceux de collègues de plu-
sieurs pays, dont quatre
feuillets en provenance
de Russie. Maintenant il
faut faire tourner les ro-
tatives.Une carte de l'Europe avec des
punaises fichées en plusieurs en-
droits : à Aniche, une ville du
Nord de la France, à Athènes, à
Crémone (Italie), à Amaldé (Portu-
gal), à Vevry (Suisse), à Oubourg
(Irlande), à Moscou, en Guinée-
Bissau. Une vingtaine de « troi-
sièmes » ont pris leur service dans
la matinée. La bibliothèque de leur
collège fait office de salle de ré-
daction. Pour 18 h, ils devront
avoir bouché un « vingt-cinq pa-
ges ». Ces punaises indiquent les
correspondants à l'étranger, aux
aussi des « potaches » qui devront
achever leur prose au plus tôt
dans la journée.

« Pavé » moscovite

Quand le « papier » de la CEI
est tombé, personne n'y croyait
vraiment. Mais les élèves mosco-
vites ont parfaitement suivi les
consignes de la rédaction centrale.
Une copie à l'heure. Mais un peu
longue : quatre pages dont il a été
impossible de saisir la teneur, per-
sonne ne parlant la russe au sein
de l'équipe des apprentis rédac-
teurs. Alors, les yeux fermés, on a
publié l'intégralité du « pavé »
moscovite qui portait l'intertitre
de « Yurpress », agence de presse
de la jeunesse, pas moins.
Faire un journal dans son école,
c'est « sympa ». Un journal euro-
péen c'est mieux encore. L'idéepartie du CLEMI, Centre de liaison
de l'enseignement et des moyens
d'information, (voir encadré), or-
ganisme de l'Éducation nationale,
a fait son chemin. Depuis 1989,
dix-huit numéros de « Fax » sont
sortis. Et le dernier, avant que les
élèves de Charles de Foucauld, ne
prennent leur plume, a été créé le
21 Mars à Moscou par des jeunes
Russes.Le Clemi
pour rapprocher
médias et écolesLe Clemi (Centre de liaison
de l'enseignement et des moyens
d'information) est un organisme dans lequel se
trouvent les enseignants et les
professionnels de l'information.
Il s'agit de renforcer les liens
entre les médias et le système
éducatif.Lieu de rencontre, le Clemi
est avant tout un centre de for-
mation ouvert aux personnels
de l'Éducation nationale où in-
terviennent des journalistes,
des responsables de la presse
écrite et audiovisuelle, des
techniciens professionnels, des
chercheurs et des universitaires.Un dossier
dans cinquante paysLa méthode : des élèves de di-
fférents pays d'Europe travaillent
en commun sur un même journal.
Chaque établissement rédige son
article dans sa langue et l'envoie
par fax (d'où le nom de la publi-
cation) à une école qui joue le rôle de
rédaction centrale, se charge en-
suite de la mise en page, du tirage,
puis de la diffusion. Ce procédé de
transmission de documents de
manière quasi instantanée favorise
du même coup les échanges.Les « troisièmes » de Charles de
Foucauld ont commencé par en-
voyer un dossier dans une cin-
quantaine de pays. Plusieurs ré-
ponses positives étant parvenues,
ils ont exécuté le thème commun
du numéro (en l'occurrence le
198), « patrimoine, jeunesse, vers
une culture européenne », avec
mission pour les participants de
transmettre les copies au jour J.
Samedi, le télécopieur a craché les
articles des correspondants euro-
péens que l'on a traités sur ordi-
nateur. S'y sont ajoutées trois pa-
ges (dont une en breton) rédigées
au « siège » brestois. Il a fallu faire
la maquette, prévoir un sommaire,
sans oublier l'éclo. Un gros tra-
vail, mais des prois étaient là pour
donner un coup de main.

L'environnement aussi

Le collège Charles de Foucauld
sortait son deuxième « Fax ». L'an
passé un numéro avait été con-
sacré à l'environnement, en colla-
boration avec des scolaires finlan-
dais, belges, italiens, luxembourgeois, néerlandais, por-
tugais et suisses. Cette année en-
core, l'aide du conseil général du
Finistère a été appréciée. Sans ap-
pui financier il aurait été impos-
sible de tirer ce dernier numéro à
trois mille exemplaires.Les responsables de la section
d'éducation spécialisée de cet é-
tablissement envisagent eux aussi
de sortir un numéro européen avec
plusieurs pays dont le thème se-
rait « l'avenir professionnel des
jeunes en difficulté, leurs pas-
sions, leurs loisirs ». Un contact a
été déjà été pris : à Prague.De nombreux projets sont en
cours en Europe. « Fax » éclate.
Près de deux cents équipes y ont
déjà participé dans vingt-huit pays

G. SIMON



LUMINA

CHOIX - PRIX - QUALITÉ

Les conseils d'un grand spécialiste
en centre ville
LUMINAIRE - DÉCORATION

132-134, rue Jean-Jaurès - BREST

En prenant ses fonctions de Curé de Saint-Martin en 1897, l'abbé BILLANT se rendit compte qu'environ une centaine d'enfants de la paroisse était scolarisée à l'école Saint-Joseph de la rue Lannouron. Celle-ci dépendait de la congrégation des Frères des écoles chrétiennes de Saint Jean-Baptiste de la Salle. Le trajet était long pour d'aussi jeunes enfants qui de surplus échappaient à leur paroisse d'origine sur le plan de l'éducation religieuse. Monsieur le Curé entreprit bien vite, pour pallier à cet état de fait qui ne l'enchantait guère, de faire construire une école au plus près de l'église Saint-Martin. C'est ainsi qu'il acheta un terrain de 2000 mètres carrés situé dans le quadrilatère limité par les rues Danton, Massillon, Bugeaud et Duret. Un recours à la participation financière des paroissiens ne fut pas très encourageant, il ne reçut que 6000 francs environ (en francs de l'époque) ce qui était tout de même insuffisant. Il réussit toutefois à bâtir un immeuble de deux étages dont le rez-de-chaussée fut consacré au patronage de garçons ; chaque étage contenait quatre grandes pièces destinées à servir de salles de classes.

La première rentrée scolaire se fit le 4 septembre 1889 avec trois classes pour une bonne centaine d'élèves, ce qui représentait un bon début. L'année suivante il fallut ouvrir une nouvelle classe. L'enseignement fut confié aux Frères des Ecoles Chrétiennes. Ils logeaient à l'Ecole St Joseph, ce qui n'était pas non plus du goût de l'Abbé BILLANT car il devait verser à cet établissement une indemnité de 100 francs par Frère pour le logement et l'entretien. Ceci le décida à aménager dans deux des salles de St Martin, des logements pour les recevoir. Le Frère CRISPIN devint le supérieur de cette petite communauté.

Tout semblait bien parti. Hélas les événements politiques du début du siècle allaient provoquer bien des perturbations dans cette nouvelle école :

1901, loi sur les associations qui oblige les congrégations religieuses non autorisées à présenter une demande d'autorisation. 1905, décret du 27 juin qui entraîna en 1906 l'ordre de cessation d'activités des enseignants congréganistes. L'école St Martin se trouva comme 2500 autres écoles religieuses devant l'alternative : ou fermer ses portes ou fonctionner avec des maîtres laïcs. Les manifestations des paroissiens n'aboutirent à aucun résultats et les frères de St-Jean-Baptiste de la Salle cédèrent la place à la rentrée de 1907 aux frères de Ploermel, sécularisés. Ceux-ci restèrent en place jusqu'en 1910 puis s'effacèrent devant le clergé diocésain. C'est l'abbé Auguste LISOU qui prit alors la direction de l'école pour être à son tour remplacé le 10 octobre 1911 par M. l'abbé Y. ROUDAUT qui assurera la charge durant 8 ans. Par la suite se succédèrent : en 1919 l'abbé Auguste BATANY ; en 1923, l'abbé Albert LE STANG ; en 1942, l'abbé Hervé DERRIEN ; en 1945, l'abbé Joseph LE GUYADER, en 1949 l'abbé Hervé Moal qui ne quittera son poste qu'en 1978, après 29 ans consacrés à l'enseignement et à l'éducation des enfants de la paroisse. Il fut remplacé par Madame QUEGUINER à qui incombait le pénible devoir de fermer l'école en 1984.

L'école St-Martin a vécu 85 ans, elle a formé des milliers d'enfants, a traversé des périodes très difficiles, particulièrement sur le plan financier. Durant de longues années, MM les curés de St-Martin ont considéré comme un devoir pour eux de combler les déficits de l'école.

En décembre 1946 était créée l'AEP, organisme gérant de l'école qui venait ainsi aider et soutenir le Directeur dans la lourde tâche qui lui incombait. Des kermesses furent organisées pour renflouer la « caisse » et c'est ainsi qu'en fin d'année scolaire 1946/1947 la situation budgétaire était à peu près bonne. Les salaires des instituteurs n'étaient pas très élevés à cette époque, aussi devons-nous saluer le mérite qui était le leur et confinait pour le moins à l'apostolat. Lorsque M. MOAL arriva en 1949, la rentrée se fit avec 171 élèves, l'année suivante, il y en avait 215. Il avait su prendre son bâton de pèlerin pour aller frapper aux bonnes portes. Les effectifs ne cessèrent de monter jusqu'en 1963 dont la rentrée se fit avec un effectif de 402 enfants. Petit à petit leur nombre diminua du fait de la dénatalité, mais essentiellement à cause du vieillissement du quartier de St-Martin, les couples préférant habiter la périphérie de la ville dans des logements plus modernes.

De grandes promenades furent organisées tout les ans réunissant parents, enfants et enseignants. Celle de 1971 à Telgruc fut un véritable succès, 1200 personnes étaient présentes.

En 1974, le 75 ème anniversaire de l'Ecole fut dignement célébré par M. MOAL se vit remettre les Palmes Académiques par M. le Maire pour ses 25 années de présence à la tête de l'école.

Au début des années 80 la situation démographiques du quartier ne s'améliora pas heureusement et la présence de deux écoles primaires, la « providence » et St-Martin posa dès lors problème. Après moult tractations avec la Direction Diocésaine de l'enseignement privé, la décision de fermeture dût être prise, seule l'école de la « Providence » fonctionnerait à l'avenir.

Différentes solutions avaient été proposées dont une alliance avec Charles de Foucauld, mais rien n'y fit.

Aujourd'hui l'école, du moins en ce qui concerne les locaux, n'est pas tout à fait morte. L'école Charles de Foucauld a loué une partie des classes pour y installer notamment les cours d'E.M.T.

Beaucoup de ces élèves sont des anciens de St-Martin et il ne leur déplaît pas de retrouver ainsi les classes et la cour dans lesquelles ils ont fait leurs premiers pas d'écoliers. La cloche de bronze qui marquait les heures de classe a été transférée rue Conseil et elle tinte encore, familière, aux oreilles des habitants du quartier.

Je voudrais, pour terminer mon propos, au nom de tous les anciens élèves de St-Martin, rendre un profond hommage à tous ceux et celles qui se sont tant dévoués pour le bien de la paroisse St-Martin : Frère, Prêtres, Enseignants et Parents d'élèves sans qui cette école, qui a souvent été citée en exemple dans le diocèse; n'aurait pas pu être ce qu'elle a été : une école familiale avant tout.

Henri GIRARDON.

LE MISSIONNAIRE CHARLES DE FOUCAULD

Une question souvent posée est celle de savoir pourquoi notre école a pris le nom de « Charles de Foucauld ».

Contrairement à ce que d'aucuns pourraient penser, ce n'est pas en souvenir du groupe d'action catholique de la jeunesse de France (ACJF) qui avait été créé en mai 1924, à l'initiative des élèves au collège Notre Dame de Bon-Secours. Ce groupe qui avait effectivement été placé sous le patronage de Charles de Foucauld a fonctionné jusqu'à la guerre 39-45.

Lorsque les deux établissements brestois, le collège N.D. de Bon-Secours et le collège Saint Louis ont fusionné en 1953, il fallait bien trouver un nom pour la nouvelle école. Le problème n'était pas simple car il fallait ménager les susceptibilités des anciens des deux précédents collèges. Plusieurs noms furent proposés et ce fut finalement celui de « l'Ermite du grand désert » qui fut retenu.

Ce choix fut guidé par le fait que Brest est un grand port ouvert sur le large et donc sur l'aventure ; que Brest est aussi une ville militaire d'où plusieurs expéditions sont parties à destination des pays lointains d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie. Charles de Foucauld répondait à toutes ces conditions puisqu'il fut tour à tour militaire, explorateur puis missionnaire en terre d'Afrique.

De cette réponse découle une seconde question qui intéresse beaucoup les jeunes : qui était donc ce Charles de Foucauld ? Méritait-il à ce point que l'on donne son nom à ce grand collège brestois ?

« JESUS CARITAS »

(devise de Charles de Foucauld)

Charles-Eugène, vicomte de Foucauld de Pont Briand voit le jour le 15 septembre 1858 à Strasbourg où réside alors sa famille. Il est ondoyé chez lui le 17 septembre puis baptisé en l'église St-Pierre Lejeune le 4 novembre de la même année. Ses parents avaient eu un premier enfant mâle en 1856 qui n'avait vécu qu'un mois. En 1860 une petite soeur, Marie, vient égayer le foyer. Cette famille aurait pu vivre heureuse, hélas, le 13 mars 1864, Madame de Foucauld, née Marie-Elisabeth de MORLET, décède à l'âge de 34 ans et 11 mois. Monsieur de Foucauld, la suit de près. Les deux jeunes orphelins sont recueillis par le grand-père maternel, monsieur de Morlet, Colonel du génie en retraite, grand amateur d'archéologie. Le brave homme adorait ses petits enfants et fit preuve de beaucoup de faiblesse à l'égard du jeune Charles dont le caractère s'en ressentit bien vite. Intelligent mais violent, autoritaire et paresseux, il s'habitua à voir son aïeul à céder ces caprices.



Cabane de Charles de Foucauld chez les clarisses de Nazareth. Depuis le passage du Père Foucauld, cette cabane a été soigneusement restaurée.

A l'âge de 8 ans, il entre au collège de Saint ARBOGAST puis plus tard au Lycée de Strasbourg.

Après la guerre de 1870, afin de rester française, la famille quitte l'Alsace et s'installe à Nancy. Charles rentre alors au lycée, devenu aujourd'hui le lycée Pointcarré. Ses études ne sont guère brillantes, il travaille juste ce qu'il faut pour obtenir sa moyenne mais pas plus. A 14 ans, il fait sa communion solennelle, puis plus tard arrive avec peine à obtenir son baccalauréat.

Il rentre alors à l'Ecole Préparatoire Sainte Geneviève d'ou il est bientôt renvoyé et se trouve contraint de poursuivre ses études à domicile. Il réussit encore de justesse, son examen d'entrée à l'Ecole militaire de Saint Cyr en 1876 ; il est âgé de 18 ans. Son manque de travail et sa mauvaise conduite l'amènent souvent à être privé de sortie le dimanche. A cette époque de sa vie il avait cessé toute pratique religieuse et préférait faire bombance dans les meilleurs restaurants de la ville. Très gourmand il a même une tendance à l'embonpoint. Il réussit 4^{ème} Régiment de Chasseur d'Afrique cantonné d'abord à Bône, puis à Sétif.

Sa conduite scandaleuse amène son Colonel à le mettre en demeure de se reprendre ou de démissionner. Par fierté, il choisit la seconde solution et revient en France en 1880. malgré tout à sortir sous-lieutenant de l'école et prépare aussitôt l'école de cavalerie de Saumur, puis est affecté au 4^{ème} Régiment de Hussards à Pont-à-Mousson. Sa première affectation en dehors de la métropole sera l'Afrique du Nord, au

En 1881, il apprend que ses anciens compagnons d'armes vont descendre combattre dans le Sud-Oranais. Son sang ne fait qu'un tour, il demande au Ministre de la guerre sa réintégration afin de servir à nouveau. Il obtint satisfaction et retrouve son unité. On voit alors débarquer un Foucauld bien différent : luisant avec ses passions et comprenant la grandeur de servir il révèle être un vrai chef, mais la pratique de la religion est toujours absente de sa vie.



LE LIEUTENANT DE HUSSARDS

Vers 1880, Charles de Foucauld est lieutenant au 4^{ème} Hussards, à Pont-à-Mousson, puis au 4^{ème} Chasseurs d'Afrique, à Bône et à Sétif.

A 24 ans, il sollicite un congé afin de visiter le Sud-Algérien et de mieux connaître les populations autochtones ; on le lui refuse. Pour mettre son projet à exécution, il démissionne une nouvelle fois et vient à Alger pour mettre sur pied son expédition. Il apprend l'arabe, prend pour guide un juif marocain, le Rabbine MARSOCHEE, âgé de cinquante ans et décide de se faire passer lui-même pour juif, laissant pousser ses cheveux et prenant le nom de Joseph ALEMAN, supposé rabbin moscovite.

Ainsi accoutrés, tous deux partent et rejoignent en 1883 à Tanger une caravane qui se rend à TETOUAN puis à FEZ et à TAZA. Ils descendent ensuite vers le sud, du 20 juin 1883 au 23 mai 1884, ils parcourent 2939 km, font des relevés topographiques, recueillent

de précieux renseignements auprès des populations du désert. Pour exploiter sa moisson de données nouvelles et inédites sur ce voyage, Charles de Foucauld revient à Alger. En 1885, une autre mission l'amène dans le Sud-Algérien et tunisien. L'année suivante à Paris, il fait imprimer son premier livre « Reconnaissance au Maroc » ; il loge rue de Miromesnil. C'est alors qu'il fait la connaissance de l'abbé Huvelin qui l'encourage et l'aide, par de longues conversations, à retrouver Dieu. Charles, très impressionné par la sincérité de cet homme et la foi inébranlable du prêtre, se plaît à s'humilier pour se rapprocher du Christ et vivre dans son exemple.

En 1888, la visite de la Trappe de FONTGOMBAULT le convainc que le genre de vie de ces moines correspond à ce qu'il recherche. Avant de prendre une ultime décision, il consulte l'abbé Huvelin qui lui conseille de se rendre d'abord en pèlerinage en Terre Sainte. Il s'embarque à Marseille en novembre puis débarque à JAFFA où il loue deux montures pour rejoindre Jérusalem. Charles arrive à point à Bethléem pour célébrer Noël puis visite Nazareth, Cana, le Mont-thabor, et Jéricho. Tout au long de ce périple il se fait héberger par les Frères Franciscains.

De retour à Paris début mars 1889, il se décide à devenir moine et entre au couvent de Notre Dame des Neiges dans l'Ardèche. Le 26 janvier 1890, il revêt l'habit des novices, tunique et chape de laine blanche ; prend le nom de Frère Marie-Albéric et se soumet avec joie à la règle du couvent pourtant très stricte, qui impose en particulier un régime alimentaire d'où sont exclus la viande, le poisson et les oeufs.

Sur sa demande, ses supérieurs l'envoient en juin 1890 à Trappe d'AKBES en Syrie. Au bout de deux années de noviciat, le 2 février 1892, le voici qui prononce ses vœux simples et commence à apprendre la théologie et autres sciences préparatoires au sacerdoce.

C'est à cette époque qu'il se met en tête de fonder un ordre de moines dont la règle serait encore plus dure que celle de la Trappe. En attendant d'y être autorisé il est envoyé à la Trappe de STAOUËLI en Afrique du Nord ; avant d'aller à Rome poursuivre ses études théologiques en octobre 1896 pour la rentrée scolaire de l'université grégorienne, délié de ses vœux en janvier 1897 par le Supérieur Général des Trappistes, Dom Sébastien WYART : il a ainsi toute liberté pour suivre la vocation qu'il s'est découverte. Une nouvelle fois il part pour la Palestine et se fixe à Nazareth servant en toute humilité comme jardinier dans un couvent de soeurs clarisses, logeant dans une modeste cabane de bois qui servait à ranger les outils.

En 1901, il est en France et reçoit la prêtrise, le 9 juin, des mains de Monseigneur MONTETY, lazariste, archevêque titulaire de BERYTE. Il prend le nom de Charleson carrée ou Monseigneur GUERIN, Préfet apostolique du Sahara, lui propose d'aller s'installer à Beni-abbès, une oasis en plein Sahara où il pourra en même temps assumer les fonctions d'aumônier militaire de la garnison implantée là-bas.

Il établit donc son ermitage, à 600 mètres du poste militaire de Beni-abbès, dans une construction rudimentaire montée avec des briques de terre glaise séchées au soleil.

Sa présence attire bien vite les pauvres gens de la région, infirmes et mendiants viennent à lui chercher aide et assistance. Frère Charles, dans sa grande bonté, ne sait rien refuser au point de se priver de manger au profit de ces malheureux. Sa nourriture habituelle consiste en une bouillie de dattes et en galettes d'orge.

Il a de longs entretiens avec le capitaine REGNAUT, Chef de poste. Celui-ci lui propose une ordonnance pour laver son linge et faire son ménage. Il refuse, dans son esprit d'humilité, préférant s'adonner lui même à ces tâches. Chaque soir le Père de Foucauld assiste au salut des couleurs au poste militaire et prie ensuite avec les soldats.

Son emploi du temps est très strict à tel point qu'il ne recrute aucun émule, sauf, durant six mois, un jeune breton, ancien zouave, qui ne résistera pas à un tel régime et rentrera épuisé en métropole.

De minuit à une heure il chante le Veni Creator et adore le Saint Sacrement, ensuite il récite matines et landes. De quatre à six heures raisons et célébration de la messe. Après un frugal petit déjeuner, il s'adonne jusqu'au soir au travail, coupé toutes les deux heures par un quart d'heure de prière, prenant à peine une heure pour les repas de midi et du soir.

A l'occasion il rachète des esclaves aux trafiquants qui profitent de sa générosité en forçant les prix.

Le 13 janvier 1904, à la demande du commandant LAPERRINE, il quitte Beni-Abbès, accompagné de son catéchumène Paul, esclave nègre racheté, pour le pays des Touaregs dont il se met à apprendre la langue. Ils se dirigent vers Tombouctou avec la colonne Laperrine mais doivent rebrousser chemin à cause d'un différent survenu avec une autre caravane venant du sud. De Foucauld va vers le Hoggar où il campe pendant trois mois, profitant de cette pause pour commencer à traduire l'évangile dans le dialecte local. Il rejoint ensuite GHARDAIA pour se reposer près des Pères Blancs. En 1905, retour à Beni-Abbès où Lyautey lui rend visite. Fin juin, en présence de Laperrine, il rencontre au puits d'IN OUZEL le grand chef des Touaregs MOUSSA AG AMASTANE qui décide d'autoriser le père à s'installer sur son territoire à TAMANRASSET en plein plateau du Hoggar. Le capitaine DINAUX l'accompagne jusque là. Frère Charles et le fidèle Paul construisent une chapelle et la première messe y est célébrée le 7 septembre 1905.



Bien vite, grâce à la générosité et à la chaleur de l'accueil du Père, la glace est rompue avec les Touaregs de nature pourtant méfiante.

L'ermite, avec l'assentiment de Moussa ag amastane apprend aux touaregs à construire des maisons en dur et à cultiver la terre pour y faire pousser l'orge au lieu d'aller le piller chez les voisins. Il obtient également l'affectation de deux médecins militaires afin de vacciner la population.

En septembre 1906, il quitte momentanément Tamanrasset pour remonter vers le nord jusqu'à Colomb-Béchar. De là il prend le train pour Alger. Son intention est en effet

de rendre compte à Monseigneur GUERIN de sa mission. C'est avec joie et encouragement qu'il est reçu.

Revenu à Tamanrasset il écrit un dictionnaire Français-Touareg et entreprend des recherches sur les origines de ce peuple assez particulier. Un de ses amis, professeur d'arabe à Constantine et fêré d'archéologie, vient le rejoindre pour de nombreuses fouilles. Le climat sera fatal pour MOTYLINSKY ; terrassé par les fièvres il meurt quelques mois plus tard. En souvenir de lui, un fort, nouvellement construit à proximité de l'ermitage porte son nom.

Quant à Foucauld, sa santé donne aussi quelques inquiétudes, sa vue baisse, il est las. Une vieillesse prématurée creuse de profondes rides sur sa face austère.

Depuis son installation au Hoggar il est venu deux fois en France. En 1913 il y fait un nouveau séjour, emmenant avec lui OUKSEM, jeune targui de 22 ans, fils d'une noble famille. Ce garçon, très intelligent est enthousiasmé par ce voyage inespéré. Ils rendent visite à Lapperine qui se trouve à Lyon et partent pour la Suisse.

De retour au Hoggar, le Père installe un autre ermitage au sommet de l'AZEKREN, point culminant de la région, où il aime se retirer pour y retrouver une plus grande solitude plus propice à la prière.

C'est à cette époque qu'il rédige son testament par lequel il précise : « Je veux être enterré au lieu où je mourrais ; enterrement très simple sans cercueil, tombe très simple sans monument, surmontée d'une croix de bois... ».

En Août 1914, à la déclaration de guerre, il refuse d'aller se mettre à l'abri au fort Montylinski. Des agitateurs profitant de la situation se livraient aux pillages, des dissidents sénoussistes s'étaient organisés pour attaquer les postes militaires français du désert et Tamanrasset ne tarde pas à voir passer ces pillards. Dans le but de protéger les populations indigènes, le père Charles de Foucauld décide de construire un fortin. Des soldats de la garnison la plus proche sont amenés sur place pour exécuter ce travail. Le Père a lui-même dessiné les plans de cette construction; n'oublions pas qu'il est ancien militaire. Le travail fini, il vient s'y installer à demeure.

Le fortin possède une quinzaine de fusils et des cartouches en quantité suffisante pour soutenir une attaque et permettre à la garnison du fort d'intervenir. Il est vrai que si les pillards apprennent cela ils y trouveront une raison supplémentaire de supprimer le Père.

Le soir du premier décembre 1916, alors qu'il attend le facteur pour lui remettre le courrier, on frappe à la porte du fortin. Sans méfiance, le Père ayant reconnu la voix d'un certain Madani qu'il connaissait mais dont il savait pourtant devoir se méfier, ouvre la porte. Aussitôt il est saisi au bras par les pillards qui accompagnent ce Madani et entraîné au dehors, le Père tombe à genoux et se retrouve ligoté aux mains et aux pieds. Les bandits rentrent dans le fortin qu'ils pillent. Bientôt le fidèle Paul est amené près du Père de Foucauld. Tout à coup, alerte ! deux méharistes viennent d'apparaître. Une fusillade éclate, l'un des méharistes est tué sur le coup, l'autre, grièvement blessé, est bientôt mis à mort. Mais durant cet accrochage, le pillard gardien du Père, affolé, met le canon de son fusil sur la tête de son prisonnier et appuie sur la détente, le tuant sur le coup. Tout cela ne dure qu'un instant, Père Charles a rendu son âme à Dieu qu'il avait su si bien servir. Après l'avoir dépouillé de ses vêtements, les bandits jettent cadavre dans un fossé proche du fortin et passe la nuit à faire ripaille pour s'éloigner dès le jour venu.

Paul qui a été épargné enterre rapidement le Père de Foucauld, aidé par les gens du pays. Il prévient le commandant du fort Motylinski du drame qui vient de se dérouler. Aussitôt l'alerte est donnée et des troupes partent à la recherche des bandits.

Le général Laperrine vient en 1917 sur place se recueillir sur la tombe de l'ermite et lui fait édifier une nouvelle sépulture, plus convenable.

Il meurt en 1920 à la suite d'un accident d'avion en plein désert. Son corps est transporté à Tamanrasset et inhumé près de la tombe de son ami le Père Charles de Foucauld.

Monseigneur NOUET, préfet apostolique du Sahar, décide en 1929 de ramener à EL GOLEA la dépouille du Père Charles, car la question de son procès en béatification se pose déjà. La cérémonie revêt une certaine solennité, les honneurs militaires sont rendus. Le coeur de l'ermite du désert est mis dans un coffret que l'on dépose à l'intérieur du monument funéraire du général Lapperine. Le corps peut alors être transporté à EL GOLEA où il repose désormais, près de la résidence des Pères Blancs.

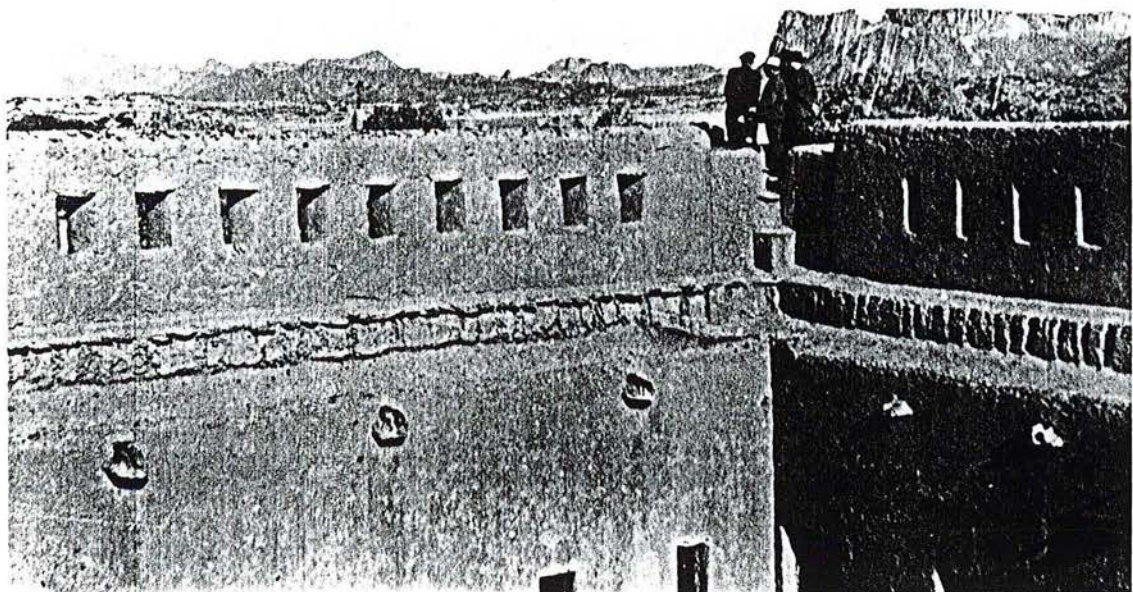
En 1933 sont fondés les « Petits Pères du Sacré Coeur de Jésus » en souvenir du père Charles de Foucauld. Installés à EL ABIODH dans le Sud-Oranais, ils reprennent textuellement son programme. Il y a également des religieuses qui se réclament désormais de lui « les petites soeurs du sacré coeur de Jésus » et les « petites soeurs de Jésus ». Des associations de chrétiens portent également son nom et s'intéressent à tout ce qui favorise l'expansion missionnaire.

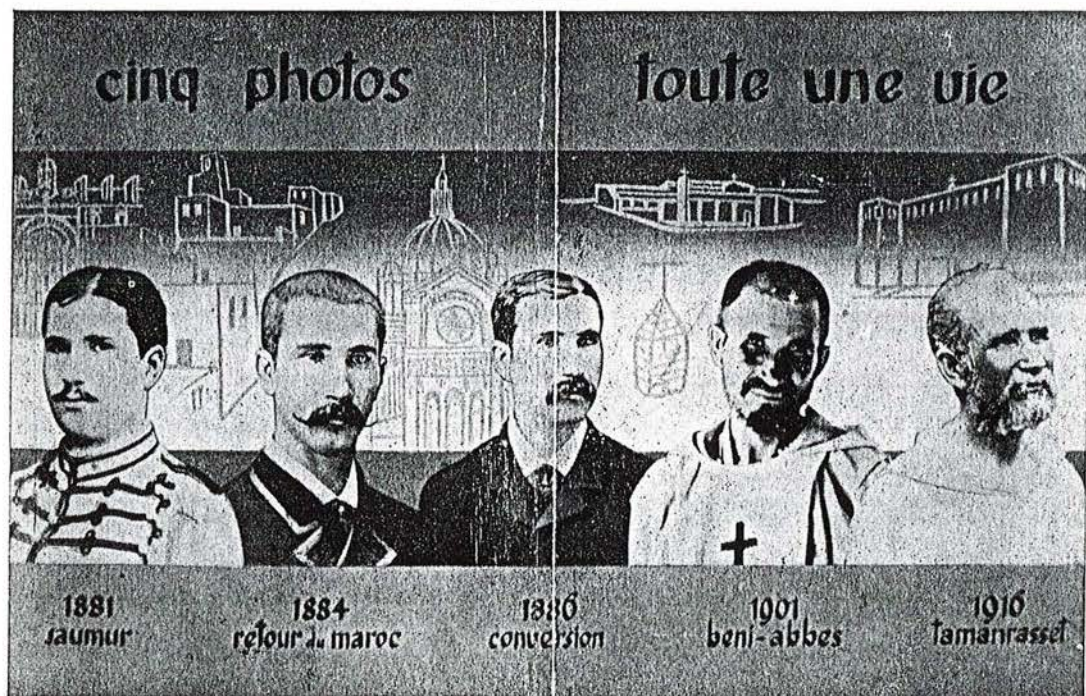
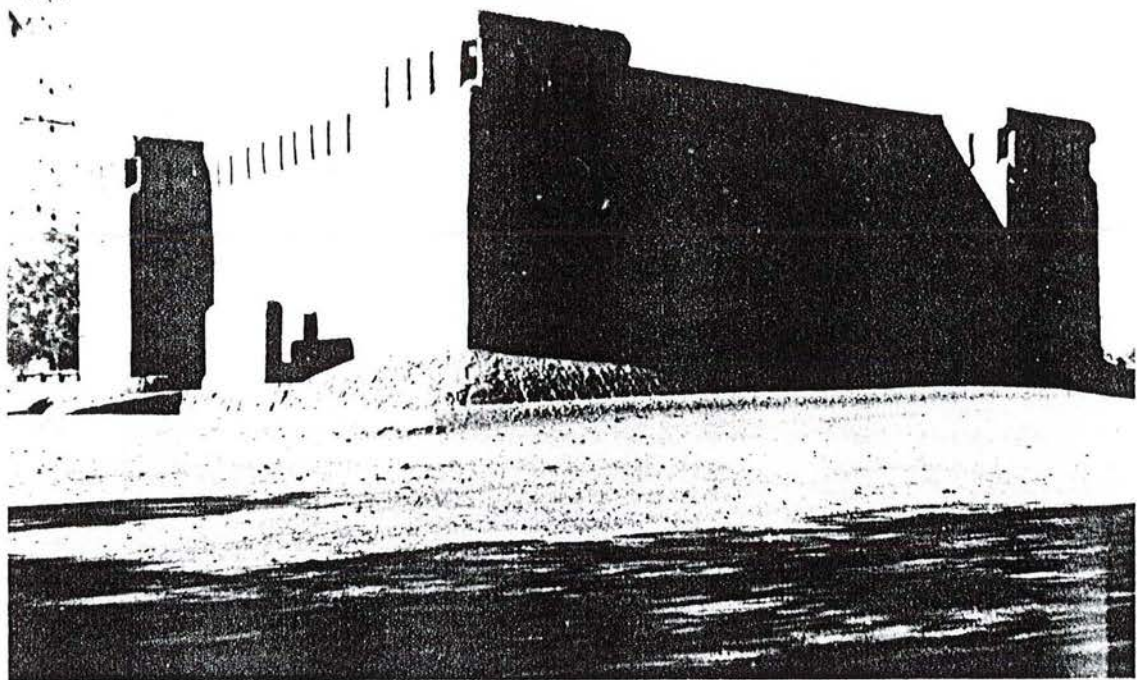
« Je veux crier l'évangile par toute ma vie »
(CHARLES DE FOUCAULD)

Telle a été la vie de Charles-Eugène de FOUCAULD. Une vie faite de sacrifices, de renoncement et de dévouement au service de son prochain, une vie consacrée à la prière et à la contemplation de Dieu. Une existence bien remplie qui a valeur d'exemple.

Henri GIRARDON
Ancien surveillant général
Historien de « Charles de FOUCAULD »







Bibliographie :

Les historiques ont été écrits et recueillis par Henri GIRARDON.

Pour Bon Secours :

- Bulletins du collège, collection incomplète
- Diverses notes non signées
- Louis Delourmel : Histoire anecdotique des rue de Brest
- Les établissements des Jésuites en France - fascicule 4 - 1948.

Pour SAINT-LOUIS :

- Quelques bulletins du Collège
- Diverses notes de professeurs non signées
- J. Foucher et J. M. Thomas - Le vieux Brest et ses cartes postales.
- Le courrier des anciens, n°11, 1944.
- Palmarès 73-74 - Caraës - Le Collège Charles de Foucauld.